

NAZIONALE

B. Prov.

II

1403

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

J. A. 3
BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

VIII



Palchetto

Num.° d'ordine

20

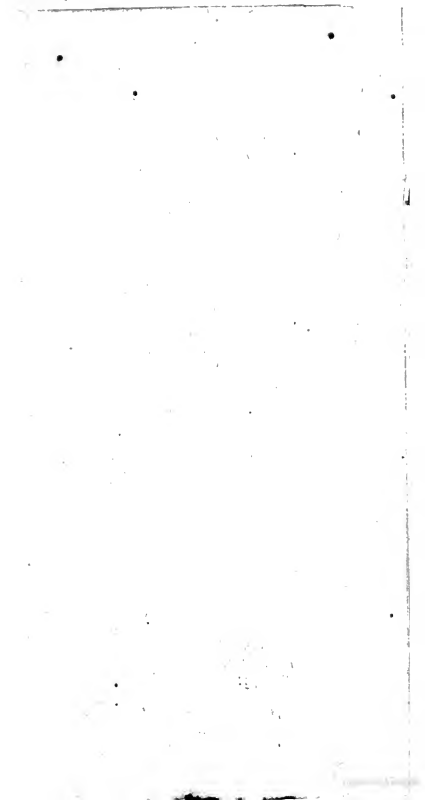


129

B. Prev.

III

1403



A B R É G É
CHRONOLOGIQUE
D E
L'HISTOIRE
D'ANGLETERRE.



THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE CITY OF
NEW YORK



613041

ABRÉGÉ CHRONOLOGIQUE

D'E

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE,

depuis le commencement de la Monarchie ;
jusqu'au Règne du Roi qui est actuellement
sur le Trône ; avec des Anecdotes curieuses ;
une Description des principales Villes des
trois Royaumes, & un Article à part sur
l'établissement & le pouvoir du Parlement
de la Grande Bretagne.

par *M. DU PORT DU TERTRE*.
TOME TROISIÈME.



A PARIS,

chez la Veuve CAILLEAU, rue S. Jacques ;
ou chez de la rue des Mathurins, à S. André.

M. DCC. LI.

avec Approbation & Privilège du Roi.

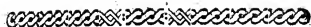


TABLE DES REGNES

ET DES PRINCIPAUX E'VE'NEMENS.
contenus dans ce troisiéme Volume.

CHARLES II. succéde à la Couronne, *Edouard Hyde* fait Grand Chancellier & ensuite Comte de Clarendon. Le Parlement présente une Adresse au Roi, sujet de cette Adresse. Proclamation du Roi contre les Juges de *Charles I.* dix d'entre eux exécutés; les Evêques rétablis dans leurs Diocèses; la Reine Douairière revient en Angleterre. Le Duc d'Yorck épouse la fille du Comte de Clarendon. l'armée d'Angleterre licenciée; le Parlement fixe le revenu du Roi à 120000 livres sterling; les corps de *Cromwell* & d'*Ireton* son gendre exhumés & traînés sur la claye; Acte d'*Attainder* contre les Juges *Charles I.* fugitifs. Le Roi dissout le Parlement.

Société Royale de Londres établie par Lettres patentes du Roi. Les Juges Anglois qui gouvernoient l'Ecosse privés de leurs fonctions; *Lords-Justices* nommés pour gouverner l'Irlande. Le Roi défend les Assemblées qui se tenoient sous prétexte de Religion, assemble un nouveau Parlement, plusieurs lois passées. Le Parlement d'Ecosse casse le *Conventicle Act*. L'Episcopat rétabli chez les Ecoissois; le Marquis d'Argyle décapité. Le Parlement d'Angleterre s'assemble, Discours du Roi, les Non-Conformistes persécutés, Serment ordonné à tous les Membres des Communautés. Nouvel impôt sur les chevaux. Le Roi va recevoir la Reine son épouse à *St. James's*. Dunkerque rendu à la France. Trois fils de *Charles I.* enlevés en Hollande & exécutés
Tome III.



à Londres. Les Anglois s'emparent d'une Flotte Hollandoise chargée de vins, la guerre déclarée entre les deux Nations, combat naval où les Anglois sont vainqueurs. Peste à Londres, guerre entre la France & l'Angleterre. Incendie à Londres, cette Ville rebâtie. Les Communes accordent au Roi 18.000 livres sterling; le Roi de Suède médiateur de la paix, l'Amiral *Ruyter* entre dans la Tamise & brûle plusieurs Vaisseaux Anglois, la paix conclue. Le Comte de Clarendon dépouillé de sa Charge de Grand Chancelier & banni du Royaume, il meurt à Rouen. Le Roi met la première pierre aux fondemens de la Bourse Royale. Traité d'Alliance entre l'Angleterre, la Suède & la Hollande; trois Traités particuliers entre les Etats Généraux & l'Angleterre. *Louis XIV.* fait la conquête de la Franche-Comté; Traité de paix fait à Aix-la-Chapelle, le Roi établit un Conseil secret qu'on appelle la *Cabale*, établit la liberté de conscience, déclare la guerre aux Hollandois. La France déclare la guerre aux Hollandois; le Prince d'Orange fait Capitaine Général & Amiral de la République. *Louis XIV.* vient jusqu'à Utrecht, combat naval entre les flottes combinées de France & d'Angleterre & celle des Hollandois; le Prince d'Orange fait Stadthouder. Le Parlement partagé entre deux partis, Adresses présentées contre la liberté de conscience. Le Parlement passe un Bill appelé le *Test* contre les Catholiques, Serment d'*Allegeance* & de *Suprématie* ordonnés. Les Catholiques se démettent de leurs Charges, le Duc d'York se démet de celle de Grand Amiral, elle est donnée au Prince *Robert*. Trois batailles navales. Le Duc d'York épouse la sœur du Duc de Modène, les Communes préparent un Bill contre les Catholiques, serment ordonné. La paix faite avec les Hollandois. *Charles* médiateur entre

DES REGNES.

la France & la Hollande, conférences à Nimègue, le Roi fait une de ses Maîtresses Duchesse de Portsmouth. Libelles* contre le Roi, il supprime les *Cassés*. La paix signée à Nimègue. Conspiration *Papiste* en Angleterre découverte ou inventée par un nommé *Titus Oates*, des Jésuites & des Prêtres Romains arrêtés, le Roi ordonne aux Papistes de sortir de la Capitale. Proclamation qui promet une récompense à quiconque découvrira un Jésuite ou un Prêtre Romain, les Catholiques déclarés incapables d'avoir séance au Parlement. Le Roi casse le Parlement & en convoque un autre, le Duc d'Yorck se retire à Bruxelles. Discours du Chancelier au Parlement. Bill d'*exclusion* passé par le Parlement contre le Duc d'Yorck. Les Presbytériens Ecossois assassinent l'Archevêque de S. André & commettent d'autres désordres, le Duc de Monmouth dissipe les rebelles. *Charles* tombe malade, fait venir le Duc d'Yorck, le Duc de Monmouth exilé. Deux partis en Angleterre, celui des *Adresseurs* & celui des *Abhorrans*, autrement des *Torys* & des *Wiggs*. Bill contre le Duc d'Yorck, il quitte l'Angleterre. Le Roi assemble un nouveau Parlement, les Chambres chassent les *Abhorrans*, présentent au Roi une Remontrance contre les Papistes, le Bill d'*Exclusion* rejeté par les Pairs du Royaume. Le Roi casse le Parlement & en convoque à Oxford un autre qu'il casse au bout de sept jours. Plusieurs Actes favorables à la Royauté passés par le Parlement d'Ecosse; Libelle satyrique intitulé *Julien l'Apostat*. Le Maire & les Shérifs de Londres s'opposent à la coutume de brûler la figure du Pape, Conspiration Protestante, le Lord *Russel* & le Colonel *Sidney* décapités, le Duc de Monmouth obtient sa grace du Roi son pere, se rend en Hollande. La Ville de Londres dépouillée de ses privilèges. Le Chevalier *Georges*

T A B L E

Jeffreys fait Grand Chancelier, se fait livrer les chartes des Communautés, & prive tous les Sujets de leurs privilèges. Statue de marbre érigée en l'honneur du Roi par la Société des Marchands Allemands. Mort de *Charles II.* Son Caractère.

Le Duc d'Yorck proclamé Roi sous le nom de *JACQUES II.* Evénement arrivé à son couronnement. On fait le procès à *Titus Oates*: *Jacques* assemble le Parlement. Manifeste du Duc d'Argyle contre le Roi: les Communes accordent au Roi les mêmes revenus qu'à son prédécesseur, le Parlement d'Ecosse lui accorde 26.000 livres sterling. Le Duc d'Argyle & le Comte de Monmouth forment un parti contre le Roi, ce dernier décapité à Edimbourg. Le Duc de Monmouth publie un Manifeste contre le Roi, se fait déclarer Roi d'Angleterre, attaque l'armée du Roi, est vaincu, envoyé à la Tour & décapité. Le Roi fait entrer dans le Conseil d'Irlande plusieurs Membres Catholiques, ôte aux Protestans leurs armes, Officiers Protestans dans l'armée Irlandaise réformés, *Jacques* se rend au Parlement, son Discours. Les Catholiques font un exercice public de leur Religion. Le Roi envoie un Ambassadeur à Rome, envoie une Déclaration aux Ecoffois pour établir la liberté de conscience, fait publier une pareille Déclaration en Angleterre, casse le Parlement. *Ferdinand Dada* Nonce en Angleterre, fait son entrée à Windford, Le Roi choisit un Confesseur Jésuite à qui il donne place dans le Conseil. Il délivre des Commissions pour lever de nouvelles troupes, rappelle ses Sujets qui étoient au service de la Hollande, publie une nouvelle Déclaration pour la liberté de conscience, les Prélats la refusent, ils sont envoyés à la Tour. La Reine accouche d'un fils. Les Prélats déclarés non-coupables par la Cour du Banc du Roi; réjouissances

publiques à ce sujet. Le Roi veut casser des Officiers & Soldats Protestans, & mettre des Catholiques en leurs places, oppositions qu'il a à essuyer. Le Prince d'Orange à la tête d'un parti contre le Roi. Les Etats Généraux préparent un armement, Jacques fait des préparatifs. Le Comte de Feversham fait Général de l'armée, & le Comte de Dartmouth Amiral. Le Roi supprime la Cour Ecclésiastique, rétablit les franchises & les privilèges, les Eglises Catholiques fermées. Le Prince de Galles baptisé solennellement, a pour Parain le Pape représenté par le Nonce Dada, & pour Maraine la Reine Douairière. Difficultés au sujet de la légitimité de la naissance du Prince de Galles. Manifeste du Prince d'Orange, il se met en mer avec sa flotte qui arrive à la rade de Torbay, le Roi assemble ses troupes. Le Prince d'Orange arrive à Excester : Association formée en sa faveur par plusieurs Gentilshommes ; Désertion dans l'armée du Roi, la Princesse de Dannemarck sa fille va joindre à Oxford son époux qui s'étoit déclaré en faveur du Prince d'Orange ; Prétentions du Prince d'Orange. Le Roi assemble son Conseil. La Reine & son fils passent en France, le Roi congédie l'armée, jette le Grand Sceau dans la Tamise & part ensuite pour la France. Les Anglois se mettent sous la protection du Prince d'Orange. Toutes les Chapelles Catholiques renversées, le Chancelier Jeffreys conduit à la Tour, il y meurt. Le Prince d'Orange rassemble l'armée Royale. Jacques reconnu & arrêté, retourne à Londres, est reçu aux acclamations du Peuple, public un ordre contre ceux qui avoient abattu les Chapelles, est contraint de se retirer à Rochester : le Prince d'Orange entre dans Londres, le Roi arrive à S. Germain en Laye. Les Pairs du Royaume se chargent du Gouvernement, présentent une Adresse au Prince pour

former une *Convention*. L'Ambassadeur de France sort d'Angleterre, les Prélats prennent le parti du Prince d'Orange, le Trône d'Angleterre déclaré vacant par la Chambre Basse, débats à ce sujet entre les deux Chambres. Distinction de Roi de fait & Roi de droit. p. 62. & suiv.

Le Prince & la Princesse d'Orange déclarés Roi & Reine d'Angleterre, sous les noms de GUILLAUME & MARIE. Le nouveau Roi change la *Convention* en *Parlement*, la guerre résolue contre la France. *Guillaume* abolit l'impôt sur les cheminées. *Jacques II.* se rend en Irlande, publie une Déclaration, envoie une Proclamation en Ecosse. Le parti Presbytérien déclare *Jacques* déchu de la Couronne par forfaiture. *Guillaume* proclamé Roi d'Ecosse, couronné en Angleterre, publie un Manifeste contre la France. Le Château d'Edimbourg se rend à *Guillaume*. *Louis XIV.* envoie une flotte en Irlande. *Jacques* assiège Londonderry, est contraint de lever le siège. Le Parlement d'Irlande lui accorde 260000 livres sterling : l'Episcopat supprimé en Ecosse, les Catholiques désarmés en Angleterre. *Guillaume* passe en Irlande, *Jacques* lui livre bataille, le Maréchal de Schomberg tué dans le combat, son histoire. Les Anglois mettent le Siège devant Limerick, *Guillaume* retourne en Angleterre, les François sortent de l'Irlande. Combat naval entre la flotte de France & celles d'Angleterre & de Hollande, Les François victorieux brûlent vingt Navires Anglois, le Duc de Luxembourg taille en pièces l'Infanterie Hollandoise dans le Village de Fleurus. *Guillaume* s'embarque pour la Hollande. Le Comte de Tyrconel retourne en Irlande avec des troupes Françoises, est attaqué & vaincu par le Baron de Ginckel ; le Comte de Tourville attaque la flotte des Alliés, le Chevalier Rook brûle les Navires François à la vue de *Jac-*

guies II. Guillaume perd la Bataille de Steenkerque contre les François, est vaincu à Neerwind. Les Malouins font plusieurs prises sur les Anglois & les Hollandois; Machine infernale fabriquée en Angleterre pour brûler la Ville de S. Malo, va donner contre un rocher, ne produit qu'un médiocre effet. Guillaume passe en Angleterre, se met à la tête de son armée, bombarde Dieppe, retourne en Angleterre, obtient cinq millions de livres sterling pour les frais de la guerre. Mort de la Reine Marie. Guillaume se rend maître de Namur, fait arrêter le Maréchal de Boufflers. Guillaume fait un voyage en Hollande, revient en Angleterre, casse le Parlement, en convoque un nouveau. Conspiration contre Guillaume, les Auteurs punis. Associations en Angleterre, en Ecosse & en Irlande. La flotte Angloise bombarde Calais, Olonne & S. Martin de Ré, le Capitaine Jean Bart fait des prises sur les Anglois & les Hollandois. Guillaume fait la paix avec la France, Jacques abandonné de la France, proteste contre ce qui se feroit contre lui au Congrès de Ryswich: la paix générale conclue. Traité de partage du Royaume d'Espagne. Mort du Prince Electoral de Baviere. Nouveau Traité fait à l'insçu du Roi d'Espagne; mort du Roi d'Espagne, son Testament en faveur de Philippe d'Anjou second fils du Grand Dauphin. Guillaume le reconnoît pour Roi d'Espagne. Le Parlement d'Angleterre mécontent du Traité, établit la succession au Trône d'Angleterre dans la Ligne Protestante. Mort de Jacques II. son Discours à son fils. Son Caractère. Louis XIV. reconnoît le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Guillaume assemble un nouveau Parlement. Mort de Guillaume III. Son Caractère. p. 101. & suiv.

ANNE seconde fille de Jacques II. & épouse du

T A B L E

Prinſe de Dannemarck proclamée Reine d'Angle-
 terre, elle écrit une Lettre à la République de Hollan-
 de. Les États Généraux déclarent la guerre à la Fran-
 ce, la Reine nomme le Comte de *Marlbrough* Géné-
 ral de ſes armées, le Prince de Dannemarck fait
 Grand Amiral. Les Anglois, les Hollandois & les
 Impériaux font le Siège de Keiſerwert, *Marlbrough*
 ſe rend maître de Venlo & de Liège. Le Duc de Ba-
 vière ſ'empare d'Ulm, & le Marquis de Villars ga-
 gne la bataille de Fridlingue. Le Prince Eugène de
 Savoye Général de l'armée Impériale, & le Duc de
 Vendôme commande celle de France. Le Duc de
 Savoye abandonne le parti des François. L'Archiduc
 d'Autriche prend le Titre de Roi d'Eſpagne ſous le
 nom de *Charles III.* Les Anglois prennent Gibralt-
 ar. La Reine donne à *Malborough* le titre de Duc,
 il défait les Bavarrois commandés par le Comte
 d'Arco à Schellemburg, les François perdent la ba-
 taille d'Hochſtet, le Maréchal de Tallard & ſon fils
 faits priſonniers. Combat naval entre la flotte Fran-
 çoiſe & celles d'Angleterre & d'Hollande: Défaite
 des François à Ramillies, les troupes Angloiſes vic-
 torieuſes en Eſpagne. *Anne* réunit le Royaume d'An-
 gleterre avec celui d'Ecoſſe, Traité fait à ce ſujet,
 les Habitans d'Edimbourg ſe ſoulèvent. Le Duc de
 Marlborough envoyé vers *Charles XII.* Roi de Suède.
 Le Comte de Galloway gagne la bataille d'Almanza
 contre l'Archiduc. Le Duc d'Orléans ſe rend maî-
 tre de Lerida. *Louis XIV.* veut faire reconnoître le
 Prétendant en Ecoſſe. *Anne* équipe une flotte, le
 Prétendant arrive à la rade d'Edimbourg, contraint
 de retourner en France, ſa tête miſe à prix. Les
 Alliés font le Siège de Lille, le Prince *Eugène* bleſ-
 ſé. *Malborough* paſſe l'Eſcaut, délivre Bruxelles,
 prend Bruges & Plaffendal. Mort du Prince de Da-
 nemarck, les deux Chambres preſſent la Reine de

se remarier. Plusieurs familles de Protestans François passent en Angleterre. Articles de la paix proposés à Louis XIV. & refusés. *Marlborough* marche contre les François commandés par le Maréchal de Villars. Les Alliés font le Siège de Tournay : Bataille de Malplaquet, prise de Mons. Conférences pour la paix à Gertruydenberg. Siège de Douay, prise de Béthune, S. Venant & Airc. *Marlborough* & sa famille disgraciés. Mort de l'Empereur *Joseph*. l'Archiduc *Charles* lui succède. *Marlborough* assiège Bouchain & fait la Garnison prisonnière. Entreprise des Anglois sur Québec. Congrès à Utrecht, les propositions des Plénipotentiaires de France mal reçues. Les Alliés taillés en pièces à Denain par le Maréchal de Villars. Le Roi d'Espagne renonce pour lui & pour sa postérité à la Couronne de France. Traité de paix signé à Utrecht. *Marlborough* disgracié, fait un voyage en Allemagne. Réjouissances à Londres au sujet de la paix : l'Empereur refuse de la signer, & continue la guerre avec la France. Prise de Landau & de Phribourg. Procès du Docteur *Sacheverell*. Jugement rendu contre ce Docteur. Histoire de l'Abbé de la Bourlie. Mort de la Reine *Ane*, son Caractère. p. 149. & suiv.

L'Electeur d'Hanover proclamé Roi sous le nom de GEORGES I. Protestations du Prétendant, zèle du peuple pour ce Prince, réjouissances extraordinaires le jour de sa naissance. Les Anglois mécontents du Traité d'Utrecht. Le Parlement fait le procès au Comte d'Oxford & au Vicomte de Bolingbroke. *Georges* arme trente Vaisseaux de guerre, augmente les Régimens, désarme les Catholiques, fait arrêter les personnes suspectes. Les Ecois lèvent des troupes, se joignent aux Montagnards. Mort de Louis XIV. Le Duc d'Orléans déclaré Régent du Royaume. Les Ecois se soulèvent en faveur du Préten-

dant , le Comte de Marr se met à leur tête , publie une Déclaration pour les exciter à prendre les armes ; les Jacobites s'emparent de Perth & de quelques autres Places. *Georges* se rend au Parlement , le Duc d'Argyle livre une bataille aux Ecoſſois. Les mécontents d'Angleterre aſſemblent des troupes dans le Northumberland , ils ſont pourſuivis par les Royalistes , ſe jettent dans Preſton , ſont faits priſonniers , pluſieurs d'entre eux exécutés. Suite de l'affaire du Comte d'Oxford & du Vicomte de Bolingbroke. *Georges* employe les récompensés & la priſon pour réduire les Seigneurs Ecoſſois. Le Prétendant fait une tentative pour remonter ſur le Trône , le Régent lui refuſe du ſecours , il ſ'embarque à S. Malo , arrive en Ecoſſe , publie une amniſtie en faveur de ſes Sujets qui rentreroient ſous ſon obéiſſance , revient en France ſans avoir réuſſi , les Ecoſſois ſe diſſipent , & les Villes qui s'étoient ſoumiſes aux révoltés ſe rendent au Duc d'Argyle , le Comte de Marr rejoint le Prétendant. Celui-ci ſe retire en Lorraine. L'Abbé *Du Bois* envoyé *incognito* à la Haye. *Georg* s fait des Traités d'Alliance avec le Régent. Condamnation des rebelles pris dans Preſton ; la femme du Comte de Nithiſdale l'un des coupables fait évader ſon époux de priſon. Le Parlement d'Irlande forme une Aſſociation en faveur du Roi , fait arrêter quelques Seigneurs ſoupçonnés d'infidélité. La tête du Prétendant miſe à prix. Les révoltés d'Ecoſſe abandonnent leur Patrie plutôt que de ſe rendre à diſcrétion. On abolit l'Acte qui ordonnoit que les Parlemens ſeroient triennaux. *Georges* fait un Traité d'Alliance avec l'Empereur , & part pour ſon Electorat. Le Prince de Galles chargé du Gouvernement du Royaume pendant ſon abſence. Prédications publiques contre la Famille régnante , le nombre des Jacobites augmente. Traité.

entre la France & l'Angleterre au sujet des successions aux deux Couronnes. *Georges* revient en Angleterre , fait arrêter le Comte de Gullembourg Résident de Suède. *Georges* envoie une flotte dans la Mer Baltique pour attaquer les Suédois. *Charles XII.* Roi de Suède refuse la paix aux conditions qu'on lui propose , sa mort. Le Parlement reprend le procès du Comte d'Oxford , il est déclaré innocent ; le Roi d'Angleterre se brouille avec le Prince & la Princesse de Galles. Jacques *Shepherd* forme le projet d'assassiner le Roi. *Georges*, accepte le Gouvernement de la Compagnie du Sud. Débat dans le Parlement au sujet de la discipline militaire. Le Cardinal *Alberoni* Ministre d'Espagne excite son Maître à se venger de l'Empereur , les Espagnols attirent dans leur parti le Duc de Savoye & s'emparent de l'Isle de Sardaigne ; le Roi d'Angleterre & le Duc d'Orléans médiateurs ; Traité de la quadruple Alliance. Conditions du Traité de paix entre l'Empereur & le Duc de Savoye. Le Duc de Savoye cède la Sicile & se contente de l'Isle de Sardaigne. La guerre continue contre l'Empereur & l'Espagne ; l'Angleterre équipe une flotte pour aller au secours du Royaume de Naples ; l'Amiral *Bing* prend plusieurs Vaisseaux Espagnols à qui on déclare la guerre. Manifeste de *Georges I.* Portrait du Duc d'Orléans. Conspiration contre ce Prince. Le Prétendant vient en Espagne à l'instigation du Cardinal *Alberoni* , y reçoit les honneurs dûs à un Souverain. Une flotte commandée par le Duc d'Ormond pour servir le Prétendant part de Cadix , & fait route vers la Grande Bretagne. Malheureux succès de cette expédition. Le Roi d'Espagne accepte les conditions du Traité de la quadruple Alliance. Le Roi d'Angleterre se rend dans ses Etats d'Allemagne , fait la paix avec la Suède , revient en Angleterre. Traité d'Al-

liance entre l'Angleterre & la Suède, les Suédois
 cèdent au Roi d'Angleterre, comme Electeur d'Ha-
 nover, les Duchés de Bremen & de Werden; le
 Czar continue la guerre pendant deux ans & fait
 ensuite la paix. *Georges* se réconcilie avec son fils.
 Le Roi d'Angleterre part pour Hanover avec la Du-
 chesse de Kendale sa maîtresse. Traité de paix en-
 tre la Suède & le Dannemarck. *Georges* fait partir
 l'Amiral *Norris* avec une flotte pour la Mer Balti-
 que, à dessein de procurer la paix entre la Russie
 & la Suède. *Norris* mal reçu de l'Ambassadeur Mos-
 covite joint sa flotte à celle de Suède & va chercher
 les Russiens; ceux-ci brûlent la Ville d'Uma & se
 retirent dans le Port de Revel. Déclaration du Czar
 contre le Roi d'Angleterre comme Electeur d'Ha-
 nover. Nouvelle secte en Angleterre sous le nom
 de *Société du feu d'Enfer*. Les Actions de la Com-
 pagnie du Sud augmentées considérablement, de-
 viennent à rien, plusieurs Agioteurs ruinés se don-
 nent la mort. *Georges* quitte ses Etats d'Allemagne
 & revient dans Londres. Malversations dans la Com-
 pagnie du Sud, cette Compagnie se rétablit. Traité
 de paix entre l'Angleterre & l'Espagne signé à
 Madrid. Congrès à Cambray pour terminer les
 différends des Cours de Vienne & d'Espagne.
 La paix conclue entre la Moscovie & la Suède.
 Ecrit imprimé en Angleterre intitulé, *Seconde
 Partie de la Conspiration de Catilina*. Autre Ecrit in-
 titulé *le Portrait de Galba*. Le fameux *Jean Law*
 revient en Angleterre. Avis donnés au peuple sur
 la maniere dont ils devoient se conduire dans les
 Elections. Mort du Duc de Marlborough, son Ca-
 ractère. Allarme répandue dans le Public au sujet
 du Prétendant, les Catholiques ont ordre de sortir
 de Londres. Le Roi se rend au nouveau Parlement;
 recherche des coupables. *Robert Walpole* propose

d'imposer une taxe annuelle de 100000 livres sterling sur les Catholiques, & de 150000 sur les Juifs. Le Roi part pour les Etats d'Allemagne, le Prince de Galles exclu du Gouvernement. *Georges* revient en Angleterre, rassemble le Parlement, débats dans les deux Chambres au sujet de la conservation des troupes. Le Roi donne plusieurs fêtes & fait de beaux établissemens dans l'Université d'Oxford. Différends terminés entre le Roi d'Espagne & l'Empereur au sujet de la Compagnie d'Ostende. *Guillaume Wod* imagine en Irlande un projet d'une nouvelle Monnoye de cuivre, obtient des Lettres Patentes pour l'exécution, *Georges* révoque la Patente. Affaire de l'Isle de Sainte Lucie. Les partisans du Prétendant célèbrent l'Anniversaire de sa naissance, le parti contraire traîne par les rues les effigies du Pape, du diable & du Prétendant. Mort du Docteur *Sacheverell*. *Philippe* Roi d'Espagne abdique la Couronne en faveur de son fils. Négociations entre les Cours de France & d'Angleterre. Le nouveau Roi d'Espagne meurt de la petite vérole à l'âge de dix-huit ans, son pere remonte sur le Trône. Deux rebelles venus pour soulever les Montagnards en faveur du Prétendant arrêtés à Preston. Le Parlement fait plusieurs Réglemens pour l'utilité du Commerce. Le Vicomte de Bolingbroke obtient sa grace, revient en Angleterre. Le Roi retourne dans son Electorat. Traité d'Alliance conclu à Hanover entre la France, l'Angleterre, la Prusse & les Etats Généraux. Les Ecoissois se soulèvent au sujet d'une nouvelle imposition, on fait marcher des troupes qui les font rentrer dans le devoir. Le Parlement d'Irlande s'assemble au retour du Roi en Angleterre. Le Parlement examine la conduite de *Robert Walpole*. Armemens & flottes mises en mer pour s'opposer au Prétendant. L'Empereur soupçonne le Roi

d'Angleterre d'intelligence avec la Porte Ottomane, on arrête un Courier d'Angleterre envoyé de Constantinople. Différend entre les Anglois & les Espagnols au sujet du Duc de Ripperda. Les Nonces du Pape à Vienne, à Madrid & à Paris pacifient les troubles de l'Europe. Le Roi renouvelle l'Ordre de la Chevalerie du Bain. *Georges* retourne en Allemagne, sa mort, son Caractère. p. 197. & suiv.

Le Prince de Galles succède à son pere sous le nom de *GEORGES II.* Mort du Roi de Pologne. Son fils & *Stanislas* se présentent pour lui succéder, l'Empereur se déclare pour le premier, & le Roi de France pour *Stanislas*. Guerre à ce sujet entre la France & l'Empereur. L'Empereur perd plusieurs Places. La paix conclue, les Duchés de Lorraine & de Bar réunis à la Couronne de France, on en laisse la jouissance à *Stanislas*. Le Roi de France garantit la *Pragmatique Sanction Caroline*. Mort de l'Empereur. Différends entre les Cours d'Espagne & d'Angleterre au sujet de la navigation & du commerce, guerre entre ces deux Nations. Le Parlement présente une Adresse au Roi pour soutenir le droit du commerce des Anglois dans les mers de l'Amérique. Les deux Nations s'attaquent sur mer. Les Anglois se rendent devant Carthagène, leur entreprise a un mauvais succès. La France déclare la guerre aux Anglois, combat naval à la vûe de Toulon entre la flotte d'Angleterre & les flottes combinées de France & d'Espagne, les Anglois s'emparent du Cap-Breton, le Chevalier de la Bourdonnaye enlève aux Anglois la Ville de Madras. Les François victorieux en France sous la conduite du Comte de Saxe. *Marie Thérèse* fille aînée de l'Empereur prend possession de ses Etats, le Duc de Bavière lui dispute la succession, prend les armes pour soutenir ses droits, la France se déclare en sa faveur. Le Roi de Prusse

évêndique les droits de sa Maison sur le Duché de Silésie, les Rois d'Espagne & de Pologne prétendent partager les dépouilles de la Maison d'Autriche, le Roi d'Angleterre incertain sur le parti qu'il doit prendre. Une armée Françoisé composée de 30000 hommes commandée par le Maréchal de Maillebois, vient jusqu'aux portes de l'Electorat d'Hanover, le Roi d'Angleterre signe un Traité de neutralité. L'Electeur de Bavière élu Roi des Romains, fait son entrée à Francfort, est reconnu Empereur par toutes les Puissances, excepté par la Reine de Hongrie. Les Autrichiens assiègent la Ville de Pragues, l'Angleterre veut attaquer les François en Flandres. Le Roi d'Angleterre assemble une armée de 24000 hommes pour secourir la Reine de Hongrie en Silésie, l'armée Françoisé fait échouer ses projets. Le Roi d'Angleterre établit son quartier général à Aschaffembourg, belle manœuvre du Maréchal de Nouilles; la trop grande précipitation du Duc de Grammont fait perdre la victoire aux François. Le Maréchal de Saxe met le Siège devant Tournai, le Roi de France se rend au Camp devant cette Ville. Bataille de Fontenoi. Le Siège de Tournai continue, le Gouverneur évacue la Ville, & la Citadelle se rend; les François en possession de presque toutes les Villes de Flandres. Le Prince *Charles Édouard* descend en Ecosse, perd la bataille de Culloden dans les montagnes d'Ecosse, est obligé de se cacher, revient en France, plusieurs Jacobites exécutés en Ecosse & en Angleterre. Bataille d'Auffelt. Le Comte de Lowendal fait le Siège de Bergopzoom, prend la Ville d'assaut, elle est abandonnée au pillage. Siège de Mastrickt, la Ville capitule. Articles préliminaires d'accommodement signés à Aix-la-Chapelle, suspension d'armes tant sur terre que sur mer, la paix conclue & publiée,

vii] T A B L E , &c.
conditions du Traité. p. 303. & suiv.
Anecdotes curieuses de l'Histoire d'Angleterre.
p. 333. & suiv.

Fin de la Table du troisième Volume:

E R R A T A.

Tome I. page 20, ligne 24. l'*An du Monde*, lisez
l'*An de notre Seigneur*.

Tome I. depuis la page 39 jusqu'à la page 44. il
faudra lire en marge *Guillaume le Conquérant*, au
lieu de *Harald II*.

Tome II. page 81, ligne 17, *vingt-quatre années*;
lisez *quarante-quatre années*.

Tome III. page 106, ligne 23, *dont les Successeurs*
pleurent, &c. lisez, *dont les Descendants*.



ABRÉGÉ

CHRONOLOGIQUE

D'E

L'HISTOIRE

D'ANGLETERRE.



A douce satisfaction qu'éprouvent des Nautoniers, qui ayant essuyé les plus violentes tempêtes, arrivent enfin dans le Port où ils n'ont plus rien à craindre de la fureur des drages, nous représente au naturel la situation où se trouverent les Anglois, qui après avoir éprouvé tous les malheurs inséparables d'une guerre civile, virent cesser leurs disgraces par le retour de leur Roi.

CHARLES II.
Depuis 1660. jusqu'à 1685.

Charles commença par établir son
Tome III. A

CHARLES
II.

Conseil, qu'il composa de ses plus zélés Partisans, & de quelques personnes qu'on avoit toujours regardé avec raison comme ses mortels ennemis. Il voulut montrer par ce trait de politique, qu'il ne conservoit dans son cœur aucun sentiment de haine, & qu'il ne cherchoit qu'à réunir ceux que des intérêts différens avoient divisés. *Edouard Hyde* fut fait Grand Chancelier, & ensuite Comte de Clarendon. C'étoit un homme (*) d'un grand mérite, qui sçut gagner la confiance de son Maître, dont il devint le principal Ministre.

Trois choses principales occuperent le Parlement pendant les premiers jours du regne de Charles II. Il s'agissoit, 1. D'un Acte de pardon pour tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement des troubles; 2. Il falloit congédier l'armée qui devenoit inutile, pour ne pas dire dangereuse; 3. On vouloit établir les revenus du Souverain, afin de le mettre en état de régner avec gloire. On commença par le premier article; & on présenta à ce sujet une Adresse au Roi, qui la reçut très-favorablement; & qui publia aussi-tôt une Proclamation, par

(*) Il est Auteur d'une excellente Histoire des Guerres civiles d'Angleterre.

à laquelle il déclaroit que tous les Juges
 le Charles I. qui ne se rendroient pas II. CHARLES
 prisonniers dans l'espace de quinze
 ours , seroient exclus de l'Acte du par-
 son. Il y eut dix-neuf de ces Juges qui
 e mirent en prison : d'autres sortirent
 du Royaume , & on en prit quelques-
 uns lorsqu'ils cherchoient à se sauver.
 De quatre-vingt personnes qui avoient
 condamné le dernier Roi à mort , il
 n'y en eut que dix d'exécutés. Les au-
 tres Régicides furent punis par le ban-
 nissement , la prison , ou la perte de
 leurs biens. On rétablit ensuite dans
 leurs Diocèses les anciens Evêques , &
 on en consacra de nouveaux pour rem-
 plir les Sièges vacans. La Reine Douai-
 iere quitta la France , & revint en An-
 gleterre auprès de son fils. Le Parle-
 ment lui envoya une Députation solem-
 nelle , pour la féliciter sur son heureux
 retour , & il fit présent de dix mille
 livres sterling à chacune des deux jeu-
 nes Princesses. Le Duc d'Yorck , par
 obéissance pour le Roi son frere , épou-
 sa la fille du Comte de Clarendon , avec
 laquelle il avoit vécu assez familière-
 ment pour qu'elle en portât des mar-
 ques sensibles. La Reine fut sensible-
 ment affligée de ce mariage , parce

CHARLES II. qu'elle n'aimoit pas le Chancelier ; de sorte qu'elle témoigna toujours beaucoup de froideur à la jeune Duchesse.

Le Parlement, après avoir expédié l'Acte de pardon, travailla à mettre le Roi en état de congédier l'armée : à mesure qu'on donnoit de l'argent à ce Prince, il payoit quelques-uns des Régimens, & les cassoit ensuite. Il en conserva deux pour sa Garde, l'un d'Infanterie & l'autre de Cavalerie, à l'imitation de ce qui se pratique en France & en d'autres Royaumes. Pendant qu'on licentioit l'armée, le Parlement pour donner de nouvelles preuves de son zèle, prit la résolution de fixer le revenu annuel du Roi à douze cens mille livres sterling. Il y eut même un Membre des Communes qui vint trouver Charles, pour lui dire que si les Partisans du Roi vouloient l'appuyer, il viendrait à bout de faire établir un subside perpétuel, qui monteroit à plus de deux millions sterling ; de sorte qu'on n'auroit plus besoin de Parlemens. Charles goûta fort cette proposition, & il la communiqua au Chancelier, qui répondit : *Sire, le meilleur revenu de Votre Majesté, consiste dans l'affection de vos Sujets ; avec ce secours, Elle ne manquera*

mais de rien. On croit que cette résolution du Comte de Clarendon fut II. CHARLES
 ans la suite cause de sa disgrâce.

Malgré tout ce que venoit de faire,

Parlement en faveur de Charles II.

Prince résolut de le dissoudre, sans
 d'on ait pû pénétrer les motifs d'une
 treille conduite. Le Roi s'imagina peut-
 re que dans les dispositions favora-
 les où les Anglois étoient à son égard,

réussiroit à assembler un autre Parle-
 ment, qui se prêteroit à tous les des-
 ins de la Cour. Ce fut dans ce tems-

que les deux Chambres ordonnerent
 u'on exhumeroit les corps d'*Olivier*

Cromwel, d'*Ireton* son gendre & de quel-
 ues autres Régicides, qu'on les traîne-

oit sur la claye au gibet de Tyburn,
 à ils devoient rester pendus l'espace

d'une journée, & qu'on les enterreroit
 nsuite sous la potence, ce qui fut

xécuté. On passa aussi un Acte d'*At-*
ainder contre quelques-uns des Juges

u dernier Roi qui avoient pris la
 uite.

Quand Charles II. eut donné son ap-
 robarion à plusieurs autres Actes du

Parlement, il fit aux deux Chambres
 in Discours, dans lesquels il les remer-

ia de tout ce qu'ils venoient de faire.

CHARLES
II.

en sa faveur , & les assura de la plus vive reconnoissance. Le Chancelier parla ensuite , & fit une assez longue Harangue , pour prouver que le Roi ne cherchoit qu'à rendre ses Sujets heureux , après quoi il déclara que le Parlement étoit dissous. . .

Ce fut la première année du regne de Charles II. que la Société Royale de Londres fut établie par des Lettres Patentes de ce Prince ; qui avoit beaucoup d'esprit , & qui se fit un plaisir de contribuer aux progrès des Sciences & des Arts. Tous les Sçavans , de quelque pays qu'ils soient , sont admis dans cette Société , dont la réputation se soutient toujours avec beaucoup d'éclat.

Pendant les tems de trouble & de confusion qui arrivèrent après la mort de Charles , l'Ecosse fut entièrement soumise à la domination Angloise par le Général Monk. Il eut été difficile aux Ecossois de sortir d'un état si humiliant ; mais Charles II. prit la résolution de les remettre sur l'ancien pied. Monk écrivit de la part du Roi aux Juges Anglois qui gouvernoient l'Ecosse , de ne plus continuer leurs fonctions. Ce Royaume se trouva bien-tôt dans le même état où il étoit lorsque Charles I.

ait les Ecoissois dans la nécessité de défendre leur Liberté & leur Religion. II. CHARLES

A l'égard de l'Irlande où tout étoit assez tranquille , le Roi nomma des *Lords Justices* , pour gouverner en attendant qu'il nommât un Vice-Roi.

Une troupe d'Anabaptistes ayant fait quelques extravagances , & s'étant portés à certains excès , dont les auteurs furent punis , le Roi prit de-là occasion de défendre toutes les Assemblées qui se tenoient sous prétexte de Religion. La Cour par cette démarche songeoit à détruire les Presbytériens , qu'on appella *Non-Conformistes* , aussi-bien que tous les autres Sectaires ennemis de l'Eglise Anglicane.

Le Roi assembla un nouveau Parlement , auquel il communiqua le dessein qu'il avoit d'épouser l'Infante de Portugal. On passa plusieurs Actes , dont je ne rapporterai que ceux-ci , qui méritent le plus d'attention :

1661.

Si quelqu'un complotte de faire mourir le Roi , de lui faire quelque mal en son corps , de l'arrêter , de l'emprisonner , de le déposer , de lui faire la guerre , d'inciter les Puissances étrangères contre lui pour envahir ses Etats : si quelqu'un , dis-je , manifeste de si

CHARLES
II.

mauvaises intentions par écrit , dans un Sermon , ou par des paroles dites à dessein , il sera coupable de haute trahison.

Si quelqu'un malicieusement , ou de dessein prémédité , publie ou affirme que le Roi est Papiste , Hérétique , ou tâche d'introduire le Papisme , celui qui aura tenu de pareils discours sera déclaré incapable d'exercer aucun emploi dans l'Eglise ou dans l'Etat.

Les Actes qui firent le plus de plaisir à Charles , & dont il remercia le Parlement , furent celui qui déclaroit que le pouvoir de la Milice appartenoit au Roi , & un autre qui rendoit aux Evêques le droit de Séance dans la Chambre des Seigneurs.

Le Parlement d'Ecosse qui se tenoit aussi pour lors , cassa le fameux *Convenant* , & déclara que le pouvoir de la Milice résidoit dans la seule Personne du Roi. L'Episcopat pour lequel les Ecossois avoient témoigné tant d'horreur , fut rétabli parmi eux , & quatre Ministres Presbytériens furent sacrés Evêques , après qu'on les eût de nouveau ordonnés Diacres & Prêtres , parce qu'on regardoit leur première ordination comme invalide. On défendit

ous les Synodes, & les *Presbytères* qui
e seroient pas autorisés par des Evê- CHARLES II.
ues. Le Marquis d'Argyle qui s'étoit
oujours montré ennemi du Roi, fut
écapité, & on mit sa tête à la place
e celle de Montrose, à qui son zèle
our les intérêts de ses Souverains avoit
ôté la vie. Voilà comme les Écossais
empressoient à témoigner leur zèle à
Charles, en lui accordant tout ce qu'ils
voient refusé à son pere avec tant d'o-
iniâtreté.

Le Parlement d'Angleterre qui avoit 1661.
té prorogé, se rassembla le 20 de No-
embre, & le Roi y fit un Discours,
our demander qu'on pensât sérieuse-
ment à établir ses revenus, & à pour-
oir aux dépenses extraordinaires de la
lotte. » Je suis bien fâché, disoit-il,
que mon peuple ne jouisse pas encore
du bonheur auquel je m'étois atten-
du. A qui doit-on en attribuer la
faute, si ce n'est à ces hommes in-
quiets & turbulens, qui travaillent jour
& nuit à troubler la paix publique?
C'est donc à vous, Mylords & Mes-
sieurs, à trouver des remèdes conve-
nables pour guérir les maladies dont
l'État est encore affligé.

Ces perturbateurs de la paix publi-

CHARLES
II.

que n'étoient autre chose, selon le Roi, que les Presbytériens qu'il vouloit opprimer. On le conforma aux intentions du Monarque, & tous les *Non-Conformistes* furent persécutés. Le Roi donna son consentement à deux Actes, dont l'un lui accordoit une somme de douze cens mille livres sterling pour ses besoins présents; l'autre qu'on appe'loit l'*Acte des Corporations*, obligeoit les Membres des Communautés à prêter le serment qui suit :

Je croi qu'il n'est pas permis, sous quelque prétexte que ce puisse être, de prendre les armes contre le Roi. J'abhorre la détestable maxime, selon laquelle on s'imagine qu'il est permis de prendre les armes par autorité du Roi, contre sa Personne, ou contre ceux qui agissent en vertu de ses Commissions. On voit que les Parlemens, tant d'Angleterre que d'Ecosse, n'étoient occupés alors que des intérêts de leur Souverain.

Charles II. se vit beaucoup plus riche que ses Prédécesseurs par les droits qu'on lui accorda; la seule imposition de deux schellins par cheminée, lui procura plus de deux cens cinquante mille livres sterling tous les ans. Ce Prince atten-

oit avec impatience la Reine son épou-
se, qui étoit partie de Lisbonne le 23 II

CHARLES

'Avril : elle arriva le 21 de Mai à
Portsmouth, où le Roi alla la recevoir.

1662.

La Reine-mère qui avoit encore fait un
voyage en France, revint en Angleterre
dessein d'y fixer sa demeure ; mais

trois ans après, elle retourna dans sa

patrie. Les Anglois étoient en posses-

sion de Dunkerque, depuis que Crom-

well avoit secouru la France contre l'Es-

pagne. Cette Place, moyennant une

somme considérable, repassa sous la

domination de son ancien Maître. En

ce tems-là, on vit à Londres l'exécu-

tion de trois Juges de Charles I. qui

urent enlevés en Hollande, avec la per-

mission des Etats-Généraux. Henri Van-

de & le Général Lambert furent aussi

condamnés à mort. On fit mourir le

premier ; le second obtint sa grace, &

on le relégua dans l'Iste de *Guernesey*,

où il vécut encore trente-six ans. Le

1664.

Roi qui avoit envie de déclarer la guer-

re aux Etats Généraux, leur fit présen-

ter un Mémoire, par lequel il leur de-

mandoit la réparation de tous les dom-

nages qu'ils avoient causés à l'Angle-

terre. Les Hollandois envoyèrent aussi-

ôt à Londres un Ambassadeur, pour se

CHARLES
II.

plaindre de ce qu'on leur avoit enlevé depuis peu plusieurs Places en Guinée & au Cap-Verd. Pendant qu'on étoit occupé de part & d'autre à des discussions qui annonçoient une rupture prochaine, les Anglois avant que d'avoir fait aucune Déclaration de guerre, s'emparèrent d'une Flotte Hollandoise chargée de vins qui revenoit de Bordeaux. Louis XIV. voulut être médiateur entre la Hollande & l'Angleterre; mais Charles II. ne voulut point abandonner son projet. On ne sçait point au juste les raisons qui l'animoient si fort contre la Hollande: on croit qu'il vouloit abaisser la Puissance maritime de cette République, qui cherchoit à s'emparer du Commerce de toute l'Europe. On attribuoit bien d'autres motifs au Roi d'Angleterre, mais je n'ai pas envie de rapporter les conjectures & les visions des politiques. Charles étant donc déterminé à attaquer la Hollande, demanda de l'argent aux Communes, afin de pouvoir soutenir cette guerre avec honneur. Dans le Discours qu'il fit à cette occasion, il dit: » Je sçai que des gens » mal intentionnés ont répandu dans le » Public; qu'aussi-tôt que vous m'au- » riez accordé ce que je vous demande,

je chercherois aussi-tôt à faire la paix, CHARLES II.
 afin de garder pour moi tout l'argent
 que vous me donnerez ; ma conduite
 vous fera voir si on a eu raison de ré-
 pandre des bruits qui me sont si inju-
 rieux. « Le Parlement étoit si bien dis-
 posé en faveur du Roi , que les deux
 Chambres remercièrent la Ville de Lon-
 res , qui avoit déjà prêté des sommes
 considérables à ce Prince , & les Com-
 munes résolurent de lui accorder deux
 millions cinq cens mille livres ster-
 ling.

Quand la guerre eut été déclarée en
 forme entre les deux Nations , le Duc
 d'Yorck se mit en mer , & le 13 de
 Juin 1665. il y eut un combat naval , où
 les Anglois furent vainqueurs. *D'Obdam*
 qui commandoit la Flotte Hollandoise
 sauta en l'air avec son vaisseau. On
 frappa des médailles en l'honneur du
 Prince victorieux , mais on ne voulut
 pas l'exposer à de nouveaux périls , &
 le Commandement de la Flotte fut re-
 mis en d'autres mains ; les Hollandois
 de leur côté nommerent le fameux
Ruiter pour leur Amiral.

Comme la peste exerçoit pour lor-
 ses fureurs dans la Ville de Londres
 le Parlement qui avoit été prorogé , s'a-

CHARLES
II.

sembla à Oxford , & Charles ne manqua pas de demander de l'argent qui lui fut sur le champ accordé. Ce Prince en avoit besoin plus que jamais , parce qu'il avoit à se défendre , non-seulement contre les Etats Généraux , mais encore contre la France qui venoit de lui déclarer la guerre , en vertu d'un Traité de Ligue offensive & défensive qu'il y avoit entre cette dernière Couronne & la Hollande. Les Anglois étoient commandés par le Prince Robert & par Monk Duc d'Abemarle. Dans la première bataille qui se donna entre Newport & Dunkerque , les Hollandois eurent tout l'avantage. On fit cependant des feux de joye à Londres , comme si les Anglois eussent été vainqueurs. La fortune ne se montra pas si favorable aux Etats Généraux dans le second combat naval ; mais Ruiter se signala par une retraite qui lui fit beaucoup plus d'honneur que le gain d'une bataille. Etant tombé ensuite dangereusement malade , les Hollandois firent rentrer leur Flotte dans leurs Ports. Celle des Anglois alla se poster à l'Isle de Wight , pour empêcher les vaisseaux de France d'aller joindre ceux de la République. Cela n'empêcha pas le Duc

Beaufort qui commandoit la Flotte françoise, de passer & repasser devant l'Isle de Wight, sans que les Anglois osassent à propos de l'attaquer.

CHARLES II.

La guerre & la peste ne furent pas les seuls fléaux que l'Angleterre eut à souffrir. Le feu prit à Londres & y fit les plus terribles ravages; une grande partie de la Ville fut réduite en cendres. Il y a dans cette Capitale une Inscription appelée *le Monument*, qui est ornée de particularités de cette horrible incendie. Outre plusieurs édifices publics, on compta jusqu'à treize mille deux cents maisons de Particuliers, qui furent la proie des flammes. Le feu prit à la maison d'un Boulanger, & se communiqua avec une rapidité inconcevable. Au bout de trois jours il s'arrêta, & s'éteignit tout à coup. On ne put jamais sçavoir qui étoient les auteurs d'un si triste événement: les dévots ne manquèrent pas de l'attribuer à la vengeance céleste. On forma mille autres conjectures, sans pouvoir découvrir la vérité. Des sortes de malheurs ont quelquefois leurs avantages. La Ville fut rebâtie, & devint plus belle qu'auparavant par la régularité des nouvelles maisons.

1666.

Le Parlement s'étant rassemblé, les

CHARLES
II.

Communes, de qui Charles I. ne pouvoit rien obtenir, montrèrent une libéralité excessive à l'égard de son Successeur, à qui elles accorderent encore dix-huit cent mille livres sterling; de sorte que la guerre, dans l'espace de deux années, coûta aux Anglois près de six millions de livres sterling. La folle prodigalité du Roi absorboit la meilleure partie de ces sommes immenses. Dans le tems même qu'on fournissoit à Charles II. des secours pour continuer la guerre, la paix se négocioit secrètement. Quand ce Prince n'eut plus d'intérêt à cacher l'envie qu'il avoit de se raccommoder avec ses ennemis, il choisit Breda pour le lieu des Conférences, & le Roi de Suède fut le médiateur. Charles regardant la paix comme déjà faite, fit désarmer tous ses vaisseaux de guerre; il apportoit cependant toujours des obstacles à la conclusion du Traité, en insistant sur des Articles de peu de conséquence. Les Hollandois pour le contraindre à se desister de ses prétentions; firent partir avec cinquante vaisseaux l'Amiral Ruiter, qui entra dans la Tamise, & brûla plusieurs navires Anglois. Charles qui ne se voyoit pas en état de se venger d'un pareil affront,

ne

ne se montra pas si difficile qu'il l'avoit paru d'abord , & la paix fut bien-tôt conclue. Voici les Articles les plus importants du Traité entre la France & l'Angleterre : CHARLES II.

Le Roi Très-Chrétien rendra au Roi de la Grande Bretagne la partie de l'Isle de S. Christophle , que les François ont prise sur les Anglois depuis la Déclaration de la guerre.

Le Roi d'Angleterre restituera à celui de France le pays d'Acadie dans l'Amérique Septentrionale , dont Sa Majesté Très-Chrétienne avoit joui autrefois.

Le Roi de France rendra au Roi d'Angleterre tous les pays qu'il a conquis par ses armes , & qui étoient entre les mains du Roi de la Grande Bretagne , avant que ce dernier eût commencé la guerre contre la Hollande ; & le Roi d'Angleterre fera une semblable restitution.

Voici la substance du Traité conclu entre l'Angleterre & la Hollande :

On oubliera de part & d'autre toutes les offenses , dommages , pertes , &c. qu'on a essuyés pendant tout le cours de la guerre. Les Parties contractantes tiendront & posséderont à l'avenir les

Pays , Villes , Forteresses , &c. qu'on s'est pris réciproquement , aussi-bien que les vaisseaux , marchandises , les biens-meubles qui sont tombés entre les mains de l'une ou de l'autre des deux Puissances.

Les vaisseaux de la République baisseront le Pavillon du haut du mât , & laisseront tomber la voile , comme par le passé , toutes les fois qu'ils rencontreront quelques vaisseaux de guerre Anglois.

On convint aussi , que si quelqu'un des meurtriers du dernier Roi d'Angleterre se trouvoient dans les domaines des Etats Généraux , on les livreroit à Sa Majesté Britannique.

Cette paix , comme on peut le voir par les articles de ce Traité , ne procura aucun avantage aux Anglois , à qui elle coûta des sommes immenses : aussi le peuple fut-il très-mécontent. Charles pour donner quelque satisfaction à ses Sujets , résolut de leur sacrifier le Comte de Clarendon , qui avec beaucoup de mérite n'avoit pas eu le talent de se faire aimer de ses Compatriotes. Ce Ministre n'étoit pas mieux dans l'esprit de son Maître , pour qui il n'eut jamais de lâches complaisances ,

On commença par dépouiller le Comte de la Charge de Grand Chancelier ; IL
 ensuite on l'accusa de plusieurs crimes qui n'avoient aucun fondement ; & enfin il fut banni du Royaume. Voilà de quelle indigne maniere on traita un homme qui avoit rendu les plus grands services à Charles I. & à son Successeur. Dans son Histoire de la *Rébellion & des Guerres Civiles d'Angleterre*, il a pris à tâche de justifier la conduite de l'infortuné Monarque que les Anglois venoient de faire périr sur un échaffaut. Autant que l'Auteur montre d'affection sur Charles I. autant fait-il paroître d'animosité contre les Presbytériens qu'il haïssoit mortellement. Le Comte Clarendon n'étoit qu'un simple Gilhomme ; qui de la profession d'Avocat, se vit élevé aux premières Charges du Royaume, & dont la fille donna jour à deux Princesses, qui ont régné successivement en Angleterre. Il passa toute de sa vie en exil, & mourut à Venise, où il faisoit sa demeure ordinaire : quoique zélé Protestant, il eut lieu d'être satisfait des Catholiques eurent toujours pour lui beaucoup d'estime.

1667.

CHARLES
II.

Ce fut dans le mois d'Octobre 1667. que le Roi mit la premiere pierre aux fondemens de la Bourse Royale.

Charles II. qui sçavoit parfaitement que le plus sûr moyen de contenter ses Sujets , étoit d'agir contre la France , résolut de s'unir étroitement avec les Etats Généraux , pour arrêter les progrès de Louis XIV. qui étoit sur le point d'achever la conquête des Pays-Bas Espagnols. Le Roi d'Angleterre envoya dans ce dessein à la Haye le Chevalier *Temple* , qui dans l'espace de cinq jours conclut un Traité d'Alliance entre l'Angleterre , la Suede & la Hollande. Les Etats Généraux firent trois Traités particuliers avec la Grande Bretagne. Le premier contenoit une Ligue défensive perpétuelle entre le Roi d'Angleterre & la Hollande , contre quiconque attaqueroit l'une des deux Puissances. On eut soin de spécifier les secours qu'on se donneroit mutuellement.

Par le second Traité , le Roi & les Etats s'engageoient conjointement à faire tous leurs efforts pour que Louis XIV. accordât la paix aux Pays-Bas , en laissant le Monarque François possesseur de ses conquêtes , ou en lui cédant le Duché de Luxembourg , ou bien la

Franche-Comté, Cambray & le Cam-
 bresis, Douay, Aire, S. Omer, Ber-
 gue, Furnes & Linck. Les Puissances
 contractantes s'engageoient à faire
 tout leur possible pour disposer le Roi
 d'Espagne à accepter cette alternati-
 ve.

 CHARLES II.

Dans le troisiéme Traité, l'Angle-
 terre & la Hollande promettoient qu'en
 cas que le Roi de France voulût fai-
 re de nouvelles conquêtes dans les Pays-
 Bas, les Alliés se joindroient alors aux
 Espagnols pour faire la guerre aux Fran-
 çois, jusqu'à ce qu'on eût contraint
 ceux-ci de s'en tenir au Traité des Pyré-
 nées.

Charles II. se rendit au Parlement ;
 pour instruire les deux Chambres des
 Traités qui venoient de se conclure.
 Cette nouvelle causa beaucoup de joye
 à la Nation ; le Roi crut qu'il falloit
 profiter d'un moment si favorable pour
 demander de l'argent aux Communes.
 Pendant qu'il cherchoit à se mettre en
 état de soutenir ses engagemens, Louis
 XIV. fit la Conquête de la Franche-
 Comté. L'Espagne se vit contrainte alors
 d'accepter le premier Membre de l'al-
 ternative qu'on lui avoit proposée ; c'est-
 à-dire, qu'on laissa aux François toutes

CHARLES
II.

1668.

les Villes dont ils s'étoient rendus maîtres. Ce fut à Aix-la-Chapelle que se conclut le Traité de paix, par lequel le Roi de France demouroit en possession de Charle-Roi, de Binch, d'Ath, de Douay, du Fort de la Scarpe, de Tournay, d'Oudenarde, de Lille, d'Armentières, de Courtray, de Berghes, de Furnes, & de toutes leurs dépendances. La Hollande, par le Traité de la triple Alliance, ne manqua pas de s'applaudir d'avoir arrêté Louis XIV. dans ses conquêtes, & cette République s'attribua tout l'honneur de la paix qui venoit de se conclure.

Quoique Charles II. n'eût plus de guerres à soutenir, les Communes lui accorderent cependant des sommes considérables qui furent aussi-tôt dépensées que reçues. Ce Prince malgré tout l'argent qu'on lui donnoit, se trouvoit toujours dans la disette. Ses Maîtresses le réduisoient à cet état d'indigence. Jamais aucun Monarque Anglois n'avoit eu plus de raison d'aimer les Parlemens qui ne sçavoient ce que c'étoit que de lui rien refuser; mais Charles cependant regardoit comme une dépendance insupportable, la nécessité où il se trouvoit de s'adresser à eux pour obtenir de

gent. Il ne voyoit qu'avec un œil CHARLES.
 envie certains Princes de l'Europe qui II.
 ont qu'à parler pour se faire obéir.
 ne l'omnipotence si absolue est incompatible
 avec le Gouvernement Anglois.
 Charles travailloit néanmoins à éta-
 blir dans ses Etats le pouvoir arbitrai-
 re, mais il prenoit des précautions infi-
 nies, afin qu'on ne pût pénétrer ses
 desseins. La mort tragique de son pere
 étoit sans cesse présente à ses yeux, &
 obligeoit à user de ménagemens en-
 vers une Nation qui ne craint rien tant
 que la tyrannie. Pour amener les An-
 glois par degrés au point où il souhai-
 toit, il établit un Conseil secret, qu'on
 appella la *Cabale*, & qui n'étoit com-
 posé que des personnes suivantes : *Clif-*
ford, Arlington, Buckingham, Ashley,
Wetherdale. Tous les cinq avoient
 beaucoup d'esprit, mais c'étoient de ces
 hommes capables de sacrifier à leurs inté-
 rêts la Patrie & la Religion. Une des
 premières démarches que fit le Roi par
 conseil de la Cabale, fut d'établir la
 liberté de conscience; on avoit princi-
 palement en vûe de favoriser la Re-
 ligion Catholique, que Charles &
 quelques-uns de ses Ministres profes-
 saient secrètement. Ils n'en étoient pas

meilleurs Chrétiens , sur-tout le Roi & Buckingham. Celui-ci étoit Athée , ou tout au moins Déiste. La Religion , que quelques Souverains employent à toutes sortes d'usages , étoit un des moyens dont on vouloit se servir pour rendre Charles II. absolu dans son Royaume.

1672. Le Roi d'Angleterre, en conséquence des engagements qu'il avoit pris en secret avec Louis XIV. déclara la guerre aux Etats Généraux , malgré le Traité de *la triple Alliance*. Pour justifier une démarche qui devoit paroître si extraordinaire , Charles accusoit les Etats Généraux d'avoir violé la paix , en n'envoyant pas des Commissaires à Londres pour régler le Commerce des deux Nations dans les Indes Orientales. Il se plaignoit de certaines médailles qui lui étoient injurieuses , & qu'on avoit fait courir en Hollande. Il y avoit dans cette Déclaration plusieurs autres Articles qui n'étoient pas plus importants , & auxquels les Etats Généraux répondirent d'une manière satisfaisante ; mais on ne vouloit point se contenter de leurs raisons , parce qu'on étoit déterminé à leur faire la guerre. Le même jour qu'on publioit la Déclaration à Londres , on en publia une semblable à

Paris contre les Hollandois. Ceux-ci CHARLES II.
 rent tout à la fois à se soutenir con-
 le Roi de France , celui d'Angle-
 re , l'Evêque de Münster & l'Elec-
 ir de Cologne. Le Prince d'Orange
 déclaré Capitaine Général & Ami-
 de la République. Louis XIV. ne
 da pas à se mettre en campagne ; &
 ès avoir passé le Rhin , il se rendit
 ître de toute la *Gueldre* , de toutes les
 ces qui sont sur l'Isser , & arriva
 qu'à Utrecht , où on lui envoya des
 pûtes qui vinrent lui faire les plus
 nbles soumissions. L'Evêque de Munst-
 attaquoit de son côté les Hollan-
 , à qui il ne resta presque plus que
 deux Provinces de Zélande & de
 llande. Il y eut aussi un sanglant
 bat sur mer entre la Flotte combi-
 de France & d'Angleterre , & celle
 la République. Le Duc d'Yorck , le
 nte d'Etrées , & le Comte de Sand-
 ch commandoient chacun leur Esca-
 ; on leur opposa *Kuiter* , *Bankers*
van-Ghent. Cette bataille navale se
 na dans la radè (*) de *Solsbay* , &
 deux Partis firent voir jusqu'où on
 : porter l'habileté & la valeur. Il y
 des vaisseaux coulés à fond , &

(*) Dans la Province de Suffolck.

CHARLES
II.

d'autres qui sautèrent en l'air : chacun s'attribua l'honneur de la victoire , & on fit des feux de joye à la Haye & à Londres. Pour appaiser le peuple Hollandois , que les pertes qu'il venoit d'essuyer avoient rendu furieux , les États Généraux se virent contraints de faire le Prince d'Orange Stadthouder. Les deux freres Cornille , & Jean de Wich qui avoient toujours été opposés à ce Prince , furent mis en pièces par la populace.

Quand Charles II. monta sur le Trône , les Anglois étoient si prévenus en faveur de ce Prince , qu'ils ne pouvoient rien lui refuser , dans la persuasion où ils étoient que leur Roi n'avoit en vûe que le bien public. Voilà pourquoi les Communes qui avoient causé tant de chagrins au pere , s'empressoient à donner toutes sortes de satisfaction au fils. Nous avons vû avec quelle docilité le Parlement se conformoit aux desirs de son Souverain. La Chambre Basse continua d'être favorable à Charles II. jusqu'au moment où elle s'appêrçut que ce Prince vouloit étendre trop loin ses Prérogatives. Le Parlement se trouva bientôt partagé en deux Partis , celui du Roi & celui du Peuple. Le dernier devint le

is puissant. Aussi-tôt on vit les Com-
 munes présenter des Adresses contre la Dé-
 claration pour la liberté de conscience,
 & contre les Papistes que la Cour
 favorisoit. Le Roi se trouva fort embar-
 rassé : il lui paroissoit honteux d'être
 obligé à détruire son propre ouvrage ;
 il falloit cependant y consentir, ou bien
 employer la force pour obliger les Com-
 munes à se désister de leurs prétentions.
 Ces moyens violens pouvoient avoir de
 fâcheuses suites. Le dernier regne en
 fournissoit un triste exemple : ces consi-
 dérations déterminèrent le Roi à ne pas
 violter son Parlement, & la Déclara-
 tion pour la liberté de conscience fut ré-
 voquée.

Quelques Membres de la Cabale trou-
 vèrent que le Roi n'avoit pas la fer-
 meté nécessaire pour se rendre absolu
 sur ses Etats ; & dès-lors d'Arlington
 commença à abandonner le Parti de la
 Cour : mais Shafsbury Grand Chance-
 ller s'en détacha d'une manière éclatante.
 Avant qu'on eût pénétré ses des-
 seins, Clifford vint le trouver pour lui
 communiquer un projet de son inven-
 tion en faveur de Charles II. Il s'agit
 de faire établir un fonds perpétuel,
 que le Roi n'eût plus besoin de

CHARLES

II.

Parlemens. Le Chancelier qui parut goûter ce projet, en demanda une seconde lecture. Le lendemain Clifford lut son Discours dans la Chambre des Communes en présence du Roi & du Duc d'Yorck. Quelle fut la surprise de ces deux Princes & de toute l'Assemblée, lorsqu'on entendit Shafsbury réfuter ce Discours, qui étoit, selon lui, extravagant, impraticable, désavantageux à la Nation, & qui pourroit devenir un jour funeste à la famille Royale ! Je ne sçai ce que les Lecteurs pourront penser de la conduite du Chancelier. Il ne montra pas beaucoup de droiture dans la façon d'agir ; car quand bien même on supposeroit qu'il n'avoit en vûe que le bien de sa Patrie, devoit-il pour cela abuser de la confiance de Clifford, qui ne lui auroit pas sûrement communiqué son projet, s'il avoit prévu ce qui arriva ? La plupart des Historiens représentent le Chancelier comme un homme en qui la grandeur de la méchanceté répondoit à l'étendue du génie. Quoi qu'il en soit, Shafsbury devint un des p'us zélés Partisans du peuple, & donna bien des sujets de mortification au Roi.

Le Parlement passa un Bill, qu'on appella le *Test* ; c'est-à-dire, l'*Epreuve*.

étoit un Acté contre les Catholiques. On obligeoit tous ceux qui auroient II.

CHARLES

quelque charge ou quelque emploi, de réter les sermens d'Allegeance & de suprématie ; & de faire la Déclaration suivante : *Je déclare qu'on ne croi qu'il ne s'est fait point de Transubstantiation dans le Sacrement de la Cène du Seigneur, ni avant ni après la Consécration faite par quelque personne que ce puisse être.* Les Communes travaillèrent encore à un autre Bill, pour empêcher les mariages entre les Catholiques & les Protestans ; c'est que le Duc d'Yorck songeoit à épouser une Princesse de la Religion Romaine.

Charles demandoit toujours de l'argent, pour être en état de continuer la guerre ; mais les Communes qui n'étoient plus si empressées qu'autrefois à contenter leur Souverain, lui présentèrent d'abord au lieu de subsides, deux Adresses concernant certains griefs, dont la Nation croyoit avoir sujet de se plaindre. On le supplioit de supprimer la taxe que le Conseil avoit imposée sur le charbon, d'ordonner que les soldats ne fussent point logés dans les maisons des Particuliers, mais dans les cabarets, ou autres maisons publiques, de

CHARLES
II.

congédier toutes les Troupes après la guerre , de ne pas permettre davantage que personne fût enrôlé par force. Le Roi répondit qu'il ne pouvoit pas répondre sur le champ à tous ces Articles ; mais qu'il donneroit une entière satisfaction à ses Sujets , en réprimant les abus dont on se plaignoit. Les Communes parurent satisfaites de cette réponse , & elles passerent un Acte pour accorder au Roi un secours d'argent , à condition qu'aucun Catholique n'auroit de l'emploi.

L'Acte du *Test* dont nous avons parlé , ayant été approuvé par le Roi , tous ceux qui professoient la Religion Romaine se dédirent de leurs Charges , & le Duc d'Yorck même renonça à celle de Grand Amiral ; ainsi tous les projets que Charles II. avoit formés en faveur des Catholiques n'aboutirent à rien , par les mesures que prit la Chambre Basse pour s'opposer aux desseins de la Cour. Le Roi d'Angleterre étoit contraint de paroître Protestant , quoique dans le fond du cœur il fût partisan de l'Eglise Romaine. Il regardoit les Catholiques comme des Sujets entièrement dévoués à leur Souverain : voilà ce qui l'attachoit à leur Parti. La poli-

tique décide souvent de la Religion des Rois. CHARLES II.

Après que le Duc d'Yorck se fut remis de sa Charge de grand Amiral, on donna le Commandement de la Flotte Angloise au Prince Robert, qui partit bien-tôt pour attaquer les vaisseaux de la République. Il y eut trois batailles navales avec égalité de pertes & de succès. Dans ce tems-là les Communes présenterent une Adresse au Roi, pour le prier de ne pas permettre que le Duc d'Yorck son frere & son héritier présomptif épousât la sœur du Duc de Modène. Charles répondit que c'étoit une affaire conclue, & qu'il avoit lui-même donné son consentement, ne s'imaginant pas que ce mariage pût déplaire aux Communes. La Chambre Basse ne fut nullement satisfaite de cette réponse. On présenta sur le même sujet une seconde Adresse, dans laquelle on détailloit toutes les raisons qu'on avoit pour ne pas approuver une semblable union. Tout cela ne servit à rien, & le mariage fut consommé. Les Communes s'en vengerent, en préparant un Bill pour un *Test* général, qui serviroit à distinguer les Protestans des Catholiques. Ceux qui refuseroient de prêter le

CHARLES
II.

serment, seroient déclarés incapables d'exercer aucun emploi civil ou militaire, & d'avoir séance au Parlement. On leur défendroit outre cela d'approcher de la Cour plus près que de cinq mille. La Chambre Basse prit aussi la résolution de n'accorder aucuns secours d'argent, à moins qu'on ne fût forcé par l'obstination des Hollandois à continuer la guerre. On vouloit aussi que le Roi mit l'Angleterre en sûreté contre les desseins du Papisme; & que tous les griefs fussent réparés.

Pour chagriner Charles II. par l'endroit le plus sensible, on voulut examiner la conduite de ses principaux Ministres, c'est-à-dire des Membres de la Cabale. Il n'en restoit plus que trois; Buckingham, Lautherdale & d'Arlington. Il fut décidé qu'on prieroit le Roi de les éloigner de Sa Personne, sur-tout les deux premiers, comme des gens qui ne pouvoient donner à leur Maître que de pernicious conseils; ensuite on prépara le Bill du *Test* général. Voici le serment qu'on obligeoit de prêter à tous ceux qui vouloient remplir quelque charge, ou exercer quelque emploi.

Je professe, témoigne & déclare de tout mon cœur en présence de Dieu tout-puissant, que je ne croi point en ma

conscience que l'Eglise Romaine soit la seule Eglise Catholique & Universelle de Christ, hors de laquelle il n'y ait point de salut, ou que le Pape ait aucune Jurisdiction ou Suprématie sur l'Eglise Catholique en général, ni sur moi en particulier, ou qu'il appartienne à l'Eglise Romaine seule de juger du sens & de l'interprétation des saintes Ecritures : ou que dans le S. Sacrement de l'Eucharistie, il se fait un parfait changement de la substance du pain dans le Corps de Christ, lequel changement ladite Eglise Romaine appelle TRANSUBSTANTIATION : que je ne croi point que la Vierge Marie, ou aucun autre Saint doivent être adorés ou servis, ni qu'on doive leur adresser des prières. Je renonce & désavoue toutes les doctrines & positions susdites, comme fausses, erronées & contraires à la Parole de Dieu & à la Religion.

Ce serment étoit un moyen sûr d'écarter les Catholiques de tous les emplois : je parle des Catholiques qui ont de la religion.

Les Etats Généraux tâchoient depuis long-tems de faire la paix avec l'Angleterre, mais jusqu'alors on n'avoit point voulu écouter leurs propositions.

Quand Charles vit cependant que le Roi de France son Allié avoit été contraint d'abandonner presque toutes les Places de la Hollande ; dont il s'étoit rendu maître , afin de pouvoir résister à tous les ennemis que venoit de lui susciter la République ; alors le Monarque Anglois devint beaucoup plus traitable , sur-tout quand il sçut qu'il n'avoit point de subsides à attendre du Parlement. Charles demanda donc l'avis des deux Chambres , qui lui conseillèrent de faire la paix : elle fut proclamée dans Londres le 28 de Février 1674. Les Hollandois s'engagerent par le Traité , qui étoit le même à peu près que celui de Breda , à payer au Roi huit cent mille patagons. Cet argent entra dans les coffres du Souverain : mais quel dédommagement eurent ses Sujets pour les frais d'une guerre qui leur coûta des sommes immenses ? Les peuples sont faits pour être victimes de l'ambition des Rois. Quand Charles eut fait sa paix particulière avec la Hollande , il voulut être médiateur entre la France & les Etats Généraux , & toutes les Puissances belligérantes y consentirent ; mais la Paix générale ne fut pas aisée à conclure. Les Conférences se tinrent à Nimégue.

Le Roi se voyant débarrassé des soins de la guerre , ne songea plus qu'à se livrer aux plaisirs. Ce Prince n'avoit point d'enfans de son épouse , mais en récompense il en avoit un très-grand nombre de ses maîtresses. Je d's de ses maîtresses ; car il ne se contentoit pas d'une seule : celle à qui il étoit le plus attaché alors , étoit une Demoiselle de basse Bretagne, que son Amant fit Duchesse de Portsmouth. Toutes ces femmes, comme c'est l'ordinaire, influoient beaucoup sur le Gouvernement, par le crédit qu'elles avoient sur l'esprit du Roi.

Quoique les Communes eussent depuis long-tems cessé d'être favorables à Charles II. ce Prince ne voulut pas cependant casser le Parlement, comme ses amis, & sur-tout les Catholiques l'en sollicitoient. Il appréhendoit d'irriter le peuple par une semblable démarche, & de voir son Royaume en proie aux fureurs d'une guerre civile, qui auroit pu lui devenir funeste. Il fit paroître plus de prudence que n'en avoit montré son pere en pareille occasion. Peut-être aussi fut-ce la timidité ou l'indolence, qui l'empêcherent d'en venir à de pareilles extrémités. Quoi qu'il en soit, il se con-

CHARLES
II.

tenta de proroger le Parlement toutes les fois qu'il voyoit les Communes disposées à passer quelques Actes contraires à l'autorité Royale : ce manège lui réussit assez souvent.

Quand les Anglois sont opprimés, ils ont du moins la satisfaction de déclamer contre le Gouvernement ; c'est-là un de leurs Privilèges : ils en firent un très-grand usage sous le regne de Charles II. Ce Prince étoit fort maltraité dans les conversations particulières, & dans certains Libelles dont la malignité fait souvent le principal mérite. Comme les *Caffés* sont ordinairement les lieux où s'assemblent les Réformateurs de l'Etat, le Roi supprima toutes ces maisons, & promit une récompense à ceux qui lui découvroient les auteurs de tous ces Ecrits satyriques, qu'on répandoit continuellement dans le Public ; mais il n'est pas facile d'arrêter la licence que se donnent les Anglois d'approuver ou de blâmer le Gouvernement.

Comme les négociations de Nimègue n'avançoient pas beaucoup, & que Louis XIV. faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes, les Communes présentèrent plusieurs Adresses au Roi, pour le prier de s'opposer aux François : on

lui promettoit des secours considérables en cas qu'il voulût leur déclarer la guerre. CHARLES II. Charles profita de la disposition présente de ses Sujets pour obtenir de l'argent ; mais il ne se pressa pas d'attaquer une Nation dont il étoit le pensionnaire , à ce que prétendent quelques Historiens Anglois. Si on ne suppose pas , disent-ils , que Charles étoit gagné par l'argent de la France , comment pourra-t-on concevoir la conduite de ce Prince qui demeurait tranquille , tandis que Louis XIV. s'élevoit à un degré de puissance qui devoit faire trembler toute l'Europe ? Je laisse au Lecteur le soin d'examiner la force de ces raisonnemens politiques.

Le Parlement fit tout son possible pour engager le Roi à rompre avec la France ; Charles de son côté qui songeoit plus à ses intérêts personnels qu'à ceux de son Royaume , donna les plus belles espérances , dans le dessein d'avoir de l'argent ; mais il évita toujours adroitement de se déclarer contre les François , qui devoient lui aider , dit-on , à le rendre absolu dans ses Etats. Après avoir été long-tems en prise avec son Parlement sur cet article , il eut le plaisir de se voir délivré de ses inquiétudes ;

CHARLES
II.

1678.

car la paix fut signée à Nimégue d'abord entre la France & la Hollande, & ensuite avec les autres Puissances confédérées.

Douze jours après la signature du Traité de paix à Nimégue, il arriva en Angleterre un événement qui exigeroit des détails dans lesquels je ne puis trop entrer, parce qu'ils me conduiroient trop loin. Je veux parler de la *Conspiration Papiste*. Les uns l'ont regardée comme réelle, d'autres l'ont traitée de chimère. Il s'agissoit, 1. De tuer le Roi; 2. De renverser le Gouvernement; 3. D'exterminer la Religion Protestante, pour établir la Catholique en sa place. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on accusoit le Roi d'en être l'auteur, aussi bien que le Duc d'Yorck. Sans le premier article, la chose ne seroit pas contre la vraisemblance. Mais comment peut-on supposer qu'un Prince soit auteur d'une Conspiration qui doit le priver de la vie? On répond à cela, que le Roi n'avoit connoissance que des deux derniers articles, & que les autres Conspirateurs, pour mieux réussir dans le projet qu'ils avoient formé par rapport au Gouvernement & à la Religion, devoient commencer par assassiner

le Roi , & mettre à sa place le Duc d'Yorck , qu'ils regardoient comme un CHARLES II.
 homme bien plus propre que son frere à faire réussir leurs desseins. Celui qui le premier découvrit cette Conspiration , ou qui inventa cette calomnie , fut un certain *Titus Oates* , qui se fit , dit-on , Catholique , afin de pouvoir épier toutes les démarches de ceux qui professoient la Religion Romaine , & d'être ensuite leur délateur , en cas qu'ils vinssent à former quelques complots contre le Gouvernement.

Comme il n'étoit pas à son aise , on lui conseilla de tenter ce moyen de faire fortune : ce fut dans le Séminaire Anglois de S. Omer qu'il fit ces découvertes ; il les communiqua aussi-tôt à un Ministre de Londres , appelé *Efract Tongue*. Celui-ci dressa aussi-tôt un Mémoire contenant ce qu'il venoit d'apprendre , & il présenta cet Ecrit au Roi qui n'y fit pas beaucoup d'attention. Tongue & Oates résolurent d'en instruire le Parlement : ils s'adresserent au Chevalier *Godfrey* , Juge de Paix , à qui ils laisserent une copie de leur Mémoire. Aussi-tôt le Conseil examina cette affaire ; & sur la déposition des deux délateurs , on arrêta plusieurs personnes ,

CHARLES
II.

parmi lesquelles se trouverent quelques Jésuites & d'autres Prêtres Romains. Dès que cette Nouvelle commença à transpirer, la consternation se répandit bien-tôt dans la Ville de Londres, & on ne douta pas un instant que les Catholiques n'eussent formé les plus noirs projets. Ce qui acheva de confirmer le peuple dans cette opinion, c'est qu'on trouva mort dans un fossé à quelque distance de la Ville, le Chevalier Godfrey, qui avoit reçu les dépositions de *Tongue & d'Oates*. Les Catholiques furent tout de suite accusés de cet assassinat. On ne vouloit point que le Parlement prît connoissance de cette Conspiration; mais le Comte de Danby malgré les défenses de son Maître, en fit part à la Chambre des Communes, qui de son côté instruisit les Seigneurs de ce qui se passoit. Le Parlement donna toute son attention à cette affaire qui lui parut de la dernière importance. On examina Titus Oates pendant plusieurs heures, & après cet examen, on lui demanda selon la coutume, s'il n'avoit plus rien à ajoûter: il répondit que non; cependant dans la suite, il ajoûta bien des choses à sa déposition. Les Communes sur le simple narré de ce délateur,

délateur , décidèrent qu'il y avoit une *horrible & infernale Conspiration des Papistes pour assassiner le Roi , renverser le Gouvernement , & détruire la Religion Protestante.* La Chambre Haute fut de même avis que celle des Communes , & on fit arrêter sur le champ vingt-fix des prétendus Conspirateurs , parmi lesquels il se trouva cinq Seigneurs Catholiques. Le Roi pour écarter les soupçons qu'on avoit sur son compte , par rapport aux deux derniers articles de la Conspiration , ordonna à tous les Papistes , excepté à ceux qui ayant des maisons dans Londres , voudroient prêter les sermens d'Allégeance & de Suprématie , de sortir promptement de la Capitale & des environs. Tout cela n'étoit pas capable de calmer les inquiétudes de la Chambre Basse , qui forma le projet d'un Bill , pour exclure le Duc d'York de la succession à la Couronne. Charles qui pénétra le dessein des Communes , se rendit au Parlement ; & après avoir remercié les deux Chambres du soin qu'elles prenoient pour la sûreté de Sa Personne , il leur dit , qu'il leur donneroit volontiers son consentement à tous les Bills raisonnables qu'on lui présenteroit , pourvu ,

CHARLES
II.

ajouta-t'il, *qu'ils ne tendent point à détruire le droit de la succession, & qu'ils ne restreignent point mon pouvoir, ni les justes droits de mes Successeurs Protestans.*

Sur ces entrefaites, un certain *Bedloe* vint révéler plusieurs choses au sujet de la Conspiration. Il déclara qu'il étoit né Protestant, mais qu'il avoit embrassé la Religion Romaine à la persuasion des Jésuites, qu'il chargea furieusement dans la déposition. Mais quel fond pouvoit-on faire sur le témoignage d'un homme, que la plupart des Historiens traitent comme un parfait scélérat ? Tout ce que venoit de dire le Capitaine *Bedloe* occasionna une Proclamation, dans laquelle le Roi promettoit une récompense à quiconque découvreroit un Prêtre Romain, ou un Jésuite ; & le Parlement passa un Bill, qui déclaroit les Catholiques incapables d'avoir séance dans aucune des deux Chambres.

On procéda contre ceux qui furent arrêtés, pour avoir eu part à la Conspiration : il y en eut plusieurs de condamnés à mort. Tous persisterent jusqu'à la fin à soutenir qu'ils étoient innocens. Les Ecrivains Protestans & Sci

Catholiques ont beaucoup exercé leur plume sur cette matière ; les premiers, CHARLES II. pour prouver la réalité de la Conspiration ; les seconds, pour en démontrer la fausseté. Cette affaire n'a jamais été bien éclaircie. Je prendrai bien garde de me déclarer pour ou contre les sentimens qui partagent les Historiens. Il me suffira de dire que le méchant caractère des délateurs, l'animosité du Parlement contre tous ceux qu'ils appellent Papistes, la fermeté avec laquelle les accusés nièrent jusqu'au dernier soupir les crimes dont on les accusoit, bien d'autres circonstances que les bornes de cette Histoire m'empêchent de détailler, tout cela forme un préjugé considérable en faveur de ceux qui regardent cette Conjuration comme une chimère. Parmi les Catholiques mêmes, il se trouvera bien des gens qui n'auront aucune peine à se persuader que la Conspiration étoit réelle, parce que les Jésuites jouent un grand rôle dans toute cette intrigue. On aimera mieux se ranger du côté des Protestans, que de ne pas croire la Société capable des plus noirs complots. Voilà jusqu'où on pousse l'injustice, quand on ne connoît d'autres guides que les

passions. Il n'est point de crime qu'on ne mette volontiers sur le compte des personnes qu'on n'aime pas ; ce n'est presque jamais l'équité & la raison qui président à nos jugemens. Que cette réflexion est affligeante pour l'humanité !

1679.

Charles II. voyant que les Communes lui devenoient de jour en jour moins favorables, cassa ce Parlement qui duroit depuis dix huit ans, & en convoqua un autre pour le 6. de Mars de la même année. Le peuple eut grand soin dans les élections de ne choisir que des Députés capables de s'opposer aux entreprises de la Cour. Lorsque le Parlement fut prêt à s'assembler, le Roi qui sentoit combien le Duc d'York étoit odieux aux Anglois, à cause de son attachement à la Religion Romaine, écrivit à ce Prince pour l'obliger à s'éloigner de l'Angleterre pendant quelque tems. Le Duc obéit, & se retira à Bruxelles. Quelques jours après l'ouverture du nouveau Parlement, le Chancelier fit un Discours, pour rassurer les deux Chambres sur la crainte qu'elles avoient de voir bien-tôt un Catholique assis sur le Trône d'Angleterre. Le Roi, disoit le Chancelier, veut

» bien qu'on limite l'autorité d'un Suc-
 » cesseur Papiste dans les cas suivans ,
 » afin qu'il ne puisse faire aucun mal.
 » A l'égard des Bénéfices que le Souve-
 » rain a droit de conférer , on peut fai-
 » re en sorte qu'ils ne tombent qu'à des
 » Protestans ; dont la piété égale la
 » science , sans que le Successeur Papiste
 » ait droit de s'y opposer. Par rapport
 » au Gouvernement civil , on peut s'as-
 » surer à la mort du Roi qui regne au-
 » jourd'hui , d'un Parlement qui ne puisse
 » être dissous pendant un certain tems ;
 » ou , s'il n'y a pas alors de Parlement
 » subsistant , on assemblera le dernier ,
 » sans qu'il soit nécessaire de faire de
 » nouvelles élections. Comme par les
 » Loix du Royaume , les Papistes ne
 » peuvent exercer aucun emploi d'im-
 » portance , le Roi consent que sous un
 » Successeur Papiste , on ne puisse pla-
 » cer ou déplacer personne que par l'au-
 » torité du Parlement. Quant à la Mi-
 » nistre , S. M. veut bien permettre que
 » les Gouverneurs de Provinces & les
 » Lieutenans de Roi ne puissent être dé-
 » pouillés de leurs emplois que par le Par-
 » lement. On ne peut pas borner da-
 » vantage l'autorité d'un Souverain Pa-
 » piste. Cependant , si malgré toutes ces

CHARLES
II.

» précautions , vous craignez encore
» pour la Religion Protestante & pour
» votre Liberté , le Roi est tout prêt de
» prendre encore d'autres mesures ;
» pourvû que vous ne demandiez rien
» qui tende à détruire le droit de la suc-
» cession. L'Auguste Monarque qui
» nous gouverne , a tellement à cœur
» tous vos intérêts , que s'il pouvoit
» imaginer quelque autre chose qui fût
» nécessaire pour vous rendre heureux ,
» il se feroit un plaisir extrême de tra-
» vailler à votre bonheur. Dieu veuille
» continuer une si précieuse union en-
» tre le Roi , le Parlement & le Peu-
» ple ! «

Malgré tout ce que venoit de faire dire Charles II. il ne put pas venir à bout de tranquilliser l'esprit des Anglois. Ils appréhendoient trop de se voir sous la domination d'un Catholique , & sur-tout d'un Catholique tel que le Duc d'Yorck , dont ils connoissoient le caractère entreprenant ; c'est pourquoi les Communes qui ne comptoient pas beaucoup sur tout ce qu'on venoit de leur promettre ; continuerent de travailler à un Bill qui pût mettre le Royaume à couvert des entreprises du Papisme , pendant le regne de Char-

les II. & de son Successeur. Voici la substance de ce Bill d'exclusion :

CHARLES
II.

On disoit que Jacques Duc d'Yorck héritier présomptif de la Couronne, s'étant laissé séduire par les Agens du Pape, avoit embrassé la Religion Romaine. Il étoit donc ordonné par l'autorité du Roi & du Parlement, 1. Que ledit Jacques Duc d'Yorck, d'Abanie & d'Ulster, seroit incapable d'hériter des Couronnes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande ; 2. Qu'à la mort du Roi, le Trône appartiendrait au plus proche parent, sans qu'il fût question du Duc ; 3. Que si celui-ci venoit à exercer quelques Actes de Souveraineté, ils seroient nuls, & regardés comme des crimes de haute trahison ; 4. Qu'on puniroit comme traîtres, quiconque feroit des tentatives pour mettre le Prince en possession de la Couronne ; 5. Que si le Duc d'Yorck remettoit le pied dans le Royaume, chacun seroit autorisé pour le faire arrêter, & pour le soumettre par la force des armes en cas de résistance. Ce Bill, comme nous le verrons bien-tôt, n'eut pas le succès dont s'étoient flattées les Communes.

Les Presbytériens Ecossois voyant

CHARLES
II.

que le Parlement d'Angleterre ne se soucioit pas beaucoup de ménager le Roi, crurent que l'occasion étoit favorable pour se tirer de l'état d'oppression dans lequel on les tenoit depuis long-tems. Ils commencerent par assassiner de la manière la plus barbare l'Archevêque de S. André, qu'ils regardoient comme leur mortel ennemi, Après cette cruelle action, ils prirent les armes, s'assemblerent jusqu'au nombre de 1500, se rendirent maîtres de quelques Villes, & commirent de très-grands désordres. Ces rebelles furent bien-tôt dissipés par le jeune Duc de Monmouth, fils naturel du Roi d'Angleterre.

Charles étant tombé assez dangereusement malade, on lui conseilla de faire venir secrètement le Duc d'Yorck. Celui-ci arriva promptement à Wind-sor, & trouva son frere en meilleure santé. Le Duc se vit plus en faveur que jamais, & il obtint l'exil du Duc de Monmouth qu'il ne pouvoit souffrir, parce que ce jeune Prince étoit fort aimé des Anglois. Le Duc d'Yorck obtint de son frere la permission d'aller en Ecosse, où il lui étoit bien plus avantageux de demeurer que dans les
Pays-Bas.

Pays-Bas. Quelque-tems après, ce Prince revint à la Cour, où le Roi son freré lui fit un très-bon accueil. Charles ayant résolu de proroger le Parlement, reçut à cette occasion plusieurs Adresses pour le prier que la prorogation n'eût pas lieu. Le Roi n'eut aucun égard aux prières de son Peuple, & le Parlement fut prorogé. Après ce coup de vigueur, les Partisans de la Cour présenterent des Adresses d'une autre espèce, & dans lesquelles on témoignoit au Roi qu'on *abhorroit* les précédentes; de sorte qu'il se forma deux Partis, celui des *Adresseurs* & celui des *Abhorrans*. C'est de-là que tirent leur origine les noms (*) de *Torys* & de *Whiggs*. Ces noms injurieux servent à distinguer les deux Partis qui divisent continuellement l'Angleterre. Les *Torys* sont dévoués aux intérêts de la Cour, & les *Whiggs* sont partisans du Peuple. Ces derniers étoient pour lors dirigés par le Comte de Shafsbury, qui cherchoit à priver le Duc d'Yorck de la Couronne. Pour réussir dans ce projet, le Comte eut soin de répandre le bruit que Char-

(*) *Torys* est le nom qu'on donnoit aux voleurs de grand chemin Irlandois. *Whiggs* signifie du lait aigre.

CHARLES
II.

les II. avoit épousé Mademoiselle Walters mere du Duc de Monmouth , & que celui-ci par conséquent étoit fils légitime du Roi. Charles & son frere qui comprirent à quel dessein on répandoit ces sortes de bruits , eurent grand soin de désabuser le peuple de cette opinion. Pendant ce tems-là le Duc de Monmouth revint de son exil sans la permission de son pere , & parcourut différentes Provinces du Royaume, pour tâcher de se faire des Partisans. Le Comte de Shafsbury de son côté , alla présenter à la Cour du Banc du Roi un Bill en forme , dans lequel on déclaroit que le Duc d'Yorck étoit Papiste récusant. Une démarche si hardie étonna tellement la Cour , qu'on conseilla au Roi de renvoyer son frere en Ecosse. Charles y consentit , & le Duc se vit encore obligé de quitter l'Angleterre.

1680.

Le Roi assembla un nouveau Parlement , & les Communes firent voir d'abord qu'elles ne seroient nullement dans les intérêts de la Cour ; car elles commencèrent par chasser de leur Chambre tous ceux qui avoient été du nombre des *Abhorrans* ; & les Lords *Russel* & *Capel* ayant proposé ensuite les moyens de prévenir les dangers qu'on avoit à

craindre sous un Souverain Papiste, la
 Chambre Basse *vota* aussi-tôt; » Que
 la Religion du Duc d'Yorck, & l'es-
 pérance de voir sur le Trône ce Prin-
 ce Papiste, ont été cause des conspi-
 rations qui se sont faites contre le Roi
 & contre la Religion Protestante, Que
 les Communes soutiendront; a; Ma-
 jesté pour la défense de Sa Personne,
 de son Gouvernement, & de la Reli-
 gion Protestante; & que si Sa Majesté
 vient à mourir d'une mort violente,
 elles vengeront sa mort sur les Papis-
 tes. « Ensuite on lut le Bille d'*Exclu-
 sion*, qui passa dans la Chambre Basse.
 Les Communes ne se contenterent pas
 d'avoir ainsi mortifié le Roi, en paroiss-
 sant s'intéresser à sa conservation; elles
 lui présentèrent encore une Adresse, ou
 plutôt une Remontrance, dans laquelle
 on faisoit voir les périls que le Royau-
 me avoit à craindre de la part des Pa-
 pistes. Cette Remontrance contenoit
 dix-huit Articles, & à la fin on supplioit
 le Roi de ne conférer les emplois civils
 & militaires qu'à des gens affectionnés
 à la Religion Protestante. Après cela,
 la Chambre Basse envoya dans celle des
 Seigneurs le Bille d'*Exclusion*, qui fut re-
 jeté par les Pairs du Royaume. Les

CHARLES
II.

Communes qui ne s'attendoient à rien moins , furent extrêmement chagrines de ce qu'on n'avoit pas voulu recevoir leur Bill favori.

Pendant toute la durée de ce Parlement , les Communes firent de continuel efforts pour exclure du Trône le Duc d'Yorck , mais le Roi ne voulut jamais permettre qu'on donnât atteinte à l'ordre de la succession ; & comme il vit que la Chambre Basse persistoit dans ses desseins , il cassa le Parlement , & en convoqua un autre à Oxford. La Ville de Londres & presque toutes les Provinces voulant rompre les mesures de la Cour , choisirent les mêmes Députés ; de sorte que le Roi eut le chagrin de se voir à la tête de ce même Parlement qu'il venoit de dissoudre. Les Communes qui craignoient toujours de voir l'Angleterre sous la domination d'un Papiste , remirent sur le tapis le fameux Bill d'Exclusion. Charles prit alors son parti , & cassa ce nouveau Parlement , qui n'étoit assemblé que depuis sept jours , & n'en convoqua plus d'autres pendant tout le reste de son règne.

Le Roi s'étant ainsi délivré de tous les chagrins que lui causerent les Com-

manes, voulut faire sentir aux Anglois qu'ils avoient un Maître, & un Maître II. absolu. Après avoir vû ce qui arriva à Charles I. que ses brouilleries avec le Parlement conduisirent à une fin si tragique, on sera peut-être étonné de voir son Successeur, sans armée, sans flotte & sans aucun secours étranger, gouverner ses Etats avec une autorité qui approchoit bien fort du despotisme. Les choses alors avoient changé de face.

L'Angleterre se trouvoit divisée en deux Partis; celui des *Whiggs* & celui des *Torys*. Ces derniers, comme nous l'avons déjà dit, étoient entièrement dévoués aux intérêts de la Cour, & capables par leur nombre de s'opposer aux entreprises de leurs adversaires. Cette division fut aussi avantageuse au Roi, que funeste à ses Sujets; car Charles II. qui jusqu'alors avoit montré beaucoup de douceur, prit plaisir à étouffer sa vengeance dans le sang de ses ennemis.

Le Duc d'Yorck veilloit aussi aux intérêts de son frere, & travailloit en même tems pour lui-même. Dans un Parlement qui venoit de se tenir en Ecosse, on passa plusieurs Actes qui étoient extrêmement favorables à la

Royauté. Le Duc revint ensuite en Angleterre, où il eut beaucoup part au Gouvernement. Les Whiggs qui se voyoient opprimés, se vengeoient de la Cour par des Ecrits satyriques. Dans un de ces Libelles intitulé, *Julien l'Apostat*, on faisoit un parallele de cet Empereur avec l'héritier présomptif de la Couronne. Cela fait voir la haine que les Anglois avoient déjà dans le cœur contre celui qui devoit bien-tôt devenir leur Maître. Le Duc d'Yorck n'étoit devenu si odieux, que parce qu'il professoit une Religion qui avoit été long-tems celle de toute l'Angleterre. Les sentimens désavantageux que ce Prince avoit malheureusement excités contre la Personne, nous préparent aux événemens que nous verrons dans la suite. Le Maire & les Shérifs de Londres qui étoient dévoués à la Cour, chagrinerent extraordinairement la populace Angloise, en s'opposant à la ridicule coutume de brûler la figure du Pape.

Nous avons parlé de la *Conspiration Papiste*, que les Catholiques ont toujours regardée comme une fable inventée à dessein de détruire leur Parti en Angleterre. L'an 1683. on découvrit

une (*) *Conspiration Protestante*, qui a été pareillement traitée de chimère par II. CHARLES

les ennemis de l'Eglise Romaine. Il s'agissoit de s'affiner des Gardes du Roi, d'assiéger Charles & son frere dans Wittehall, de se rendre maîtres de la Personne de ces deux Princes, & de les assassiner lorsqu'ils reviendroient de Newmarket. Il en fut de cette conspiration comme de la précédente; c'est-à-dire, que les témoins soutinrent constamment que ceux qu'ils accusoient étoient coupables, & que les accusés ne voulurent jamais convenir du crime qu'on leur imputoit. Parmi les Conspirateurs, il se trouva des gens de grande distinction, entre autres le Duc de Monmouth, le Lord Russel & le Colonel Sidney. Les deux derniers laisserent leur tête sur un échaffaut. De tous ceux qui furent mis à mort, pour cette conspiration vraie ou fausse, le Lord Russel fut celui qu'on regretta davantage. Ce Seigneur étoit généralement estimé; & comme il avoit été autrefois un des plus ardens promoteurs du fameux *Bill d'Exclusion*, on crut que la

(*) On l'appella *Conspiration de La Rye*, du nom d'une Maison où les Conjurés, à ce qu'on prétend, s'assemblerent.

CHARLES
II.

Cour n'avoit agi que par un motif de vengeance.

Le Duc de Monmouth qui se tenoit caché , tandis qu'on faisoit le procès aux autres Conspirateurs, s'ennuya bientôt dans sa retraite ; & comme il connoissoit l'excès de tendresse que son pere avoit pour lui , il lui écrivit une Lettre très-soumise , dans laquelle il s'avouoit coupable. Mais en convenant qu'il étoit entré dans la Conspiration , il assuroit qu'il n'avoit jamais eu connoissance du complot formé contre la vie du Roi. Le Duc vint ensuite se jeter aux genoux de son pere , de qui il obtint aisément la grace. Quelque tems après , ce jeune Prince redemanda sa Lettre , soit qu'il craignît que le Duc d'Yorck n'en fît un jour mauvais usage , soit qu'il se repentît , comme quelques-uns le prétendent , d'être convenu de la réalité d'une conspiration qu'il sçavoit être fausse. Quoi qu'il en soit , après bien des instances , il obtint ce qu'il désiroit ; mais le Roi qui s'étoit vû en quelque sorte forcé de rendre cette Lettre , ordonna au Duc de Monmouth , de ne plus reparoître à la Cour. Ce jeune Prince se rendit en Hollande , où il fut reçu avec toutes sortes d'honneurs.

Charles témoigna beaucoup de joye de l'accueil qu'on avoit fait à son fils ; il lui écrivoit , & lui faisoit tenir de l'argent à l'insçu du Duc d'Yorck ; ce qui donna lieu de croire à bien des personnes que l'affaire de la Lettre étoit un jeu concerté entre le pere & le fils , parce que le Roi appréhendoit que le Duc d'Yorck ne se servît un jour de cet Ecrit pour perdre Monmouth. (*)

Charles , depuis qu'il avoit secoué le joug des Parlemens , ne cherchoit qu'à étendre l'autorité Royale. Il avoit déjà eu le plaisir de voir l'Université d'Oxford condamner un Ecrit , dans lequel on vouloit restreindre la Puissance des Rois. La Ville de Londres venoit d'être dépouillée de ses Priviléges. Les Magistrats cherchoient moins à rendre la justice , qu'à servir la haine & la vengeance du Souverain. Le Chevalier *George Jeffreys* étoit un de ceux qui se signaloient davantage par ses lâches complaisances pour la Cour ; aussi la Charge de Grand Chancelier fut la récompense de son zèle pour les intérêts du Roi. Celui-ci voyant qu'on n'osoit plus s'opposer à ses projets tyranniques , se fit livrer les Chartres des principales Communautés , & par ce moyen priva

(*) Que ne brûloit-il cette Lettre ?

ses Sujets de tous leurs Privilèges ; de sorte que l'Angleterre se vit réduite à la condition de ces Monarchies où l'autorité réside dans la seule Personne du Roi. Ce fut dans le tems que Charles II. travailloit si efficacement à se faire détester de ses Sujets , que la Société des Marchands Allemands qui subsistoit depuis quatre cens ans dans le Royaume , fit ériger en l'honneur du Monarque Anglois une Statue de marbre , sur laquelle on avoit mis cette flatteuse Inscription :

A Charles II. le César Britannique , le Pere de la Patrie , Roi très-Bon , très-Clément , très-Auguste , les Délices du genre humain , Vainqueur dans l'une & l'autre fortune , Arbitre de la paix de l'Europe , Seigneur & Défenseur de la mer , &c.

On se plaint souvent de la tyrannie des Rois : mais sur qui doit-on en rejeter la faute , si ce n'est sur les Peuples eux-mêmes , qui prodiguent les éloges à des Princes souvent dignes de l'exécration publique ? & quel est le Souverain qui s'imagine être odieux à ses Sujets , quand il s'entend appeller *le Pere de la Patrie , les Délices du genre humain* ? Puisqu'on ne peut sans péril

faire connoître la vérité aux Maîtres du Monde, du moins ne les entretenons pas dans l'erreur, en applaudissant à tous leurs caprices. Il seroit un moyen sûr de censurer la conduite des Princes, sans manquer au respect qui leur est dû. Pour cela, il ne faudroit donner des louanges qu'à ceux qui les méritent; le silence qu'on garderoit à l'égard des Souverains dont on auroit lieu d'être mécontent, leur feroit connoître les dispositions du peuple à leur égard, & les engageroit peut-être à faire des actions capables de les faire aimer pendant leur vie, & regretter après leur mort. Mais on traite de la même manière le Prince qui fait les délices de ses Sujets, & celui qui en est le fléau. Les *Nérons*, comme les *Titus*, tandis qu'ils étoient sur le Trône, ont eu des Panégyristes. La flatterie sert à corrompre les Rois, & le peuple est la victime de ses lâches adulations.

La mort vint interrompre Charles II. au milieu des projets qu'il formoit contre la Liberté de la Nation Angloise. Il mourut dans la cinquante-quatrième année de son âge, & la vingt-cinquième depuis son rétablissement sur le Trône d'Angleterre. Comme la haine,

CHARLES

II.

1685.

CHARLES
II.

Caractère
de Charles
II.

ou la flatterie ont tracé les différens portraits du Monarque dont nous venons d'écrire l'Histoire, je vais tâcher de représenter Charles II. tel qu'il étoit, sans exagérer ses défauts, ni dissimuler ses belles qualités. Tout le monde convient que ce Prince avoit beaucoup d'esprit. Personne n'étoit plus amusant dans la conversation, & il racontoit d'une manière si agréable, qu'on prenoit un plaisir infini à l'entendre parler. L'étendue de ses lumières & la vivacité de sa pénétration ne lui furent d'aucun usage pour le Gouvernement de ses Etats; car, comme il étoit d'une indolence extrême, il se laissoit mollement aller aux vûes des autres, pour ne pas se donner la peine d'entrer dans le détail de ses propres affaires. Malgré son amour pour le repos, il fit la guerre à la Hollande, & se donna beaucoup de peine pour regner despotiquement en Angleterre: mais toutes ces laborieuses entreprises avoient pour principe l'envie de se rendre absolu, afin de mener une vie paisible & tranquille. A l'égard de la Religion, Charles se comporta toujours d'une manière fort équivoque. Selon les circonstances, il parut Anglican, Presbytérien, Catholique; &

ne fut jamais rien de tout cela. Il étoit plus décidé sur l'article des mœurs, car CHARLES II. il mena constamment une vie très-licentieuse ; & jamais la Cour n'avoit été si corrompue que sous son regne. S'il obtint plus d'argent qu'aucun de ses Prédécesseurs , il les surpassa aussi par ses prodigalités. Comme il eut plusieurs maîtresses , on voit tout d'un coup qu'il trouvoit aisément le moyen de dissiper ses immenses revenus. Mais s'il étoit le plus libéral des Amans , il se montra aussi le moins incommode ; car il souffroit qu'on lui donnât des rivaux , & les voyoit sans jalousie. Il auroit pu également passer pour bon mari , sans les infidélités continuelles qu'il faisoit à son épouse. Les Ducs d'York & de Monmouth éprouverent en mille occasions des marques de sa tendresse. Ceux qui étoient particulièrement attachés à son service , trouverent en lui toutes les qualités d'un bon Maître. Il étoit d'un caractère fort gai , ennemi de toute contrainte , ne se trouvant jamais plus mal à son aise , que quand il lui falloit jouer le rôle de Roi. Naturellement doux & humain ; il devint cruel & sanguinaire sur la fin de ses jours. Le désir d'être absolu dans son Royaume , opéra tout à coup un si

CHARLES
II.

prodigieux changement ; de sorte qu'après avoir commencé par se faire aimer de ses Sujets , il finit par s'en faire haïr. Son regne fut celui des beaux esprits , à la tête desquels il faut mettre le célèbre Milton , Auteur d'un (*) Poëme Epique , où l'on trouve des beautés qui font oublier les écarts d'une imagination impétueuse. On dit que ce Poëte ayant fait des vers en l'honneur de Charles II. le Roi après les avoir lûs , dit à l'Auteur qui les lui présentait : vos vers sont beaux , mais vous en avez fait autrefois de meilleurs pour Cromwel ; C'est que les Poëtes , repartit Milton , réussissent mieux dans la fiction que dans la vérité.

Le Duc de Gloucester frere de Charles II. étoit mort de la petite verole dès l'année 1660.

JACQUES
II.

Depuis
1685. jus-
qu'à 1688.

Dans les derniers Parlemens qui s'étoient tenus en Angleterre , nous avons vû les efforts que fit la Chambre des Communes pour exclure le Duc d'Yorck d'un Trône qui lui appartenait par le droit de sa naissance. Si Charles II. fût venu à mourir en de pareilles circonstances , son frere auroit couru risque de ne jamais parvenir à la Couronne ;

(*) Le Paradis perdu.

mais quand le Roi cessa de vivre , le Parti de la Cour étoit alors triomphant, de sorte que le Duc d'York fut sur le champ proclamé Roi d'Angleterre sous le nom de Jacques II. J'ai à traiter ici une matière fort délicate : le Prince dont je vais écrire l'Histoire est regardé par les Catholiques comme un héros , qui chercha à rétablir dans ses Etats la véritable Religion , & auquel une entreprise si glorieuse coûta la perte de trois Royaumes , dont il fit généreusement le sacrifice. Les Protestans au contraire , ne voyent dans Jacques II. qu'un Tyran , qui opprima ses Sujets d'une manière cruelle , & eut recours aux moyens les plus violens pour faire triompher le Papisme , qui depuis long-tems étoit proscrit en Angleterre. Je me trouve , comme on voit , entre deux écueils , dans l'un desquels il est difficile de ne pas donner , à moins d'user d'une précaution infinie : tâchons , s'il se peut , d'éviter le naufrage.

Dès que Jacques II. eût été reconnu pour Roi , il assembla le Conseil , & fit un Discours , dans lequel il déclara qu'il vouloit prendre son frere pour modèle dans la tendre affection qu'il avoit toujours eue pour son peuple. Il protesta

JACQUES
II.

aussi qu'il gouverneroit selon les Loix établies dans le Royaume , & qu'il seroit le Protecteur de la Religion Angli-
eane. Ce Discours fut très-bien reçu , & fit espérer aux Anglois qu'ils alloient être heureux sous leur nouveau Maître. Les Provinces , les Villes , les Communautés envoyèrent au Roi des Adresses de félicitation. Voici celle que présentèrent les *Quakers* ou *Trembleurs* : *Nous avons été informés que tu n'es pas de l'Eglise Anglicane ; nous n'en sommes pas non plus : c'est pourquoi nous espérons que tu nous accorderas la même liberté que tu prends pour toi-même.* A la cérémonie du Couronnement , il arriva une chose qui donna lieu à des présages qui se vérifièrent dans la suite. Comme le Roi avoit la tête un peu grosse , la Couronne se trouva trop petite , de sorte qu'elle fut toujours chancelante , & en risque de tomber pendant tout le tems que dura la cérémonie.

Le Parlement d'Ecosse s'assembla à Edimbourg , & parut très-disposé à se conformer aux intentions du Roi. On fit en ce tems là le procès à ce *Titus Oates* qui avoit découvert la *Conspiration Papiste*. Il fut accusé de parjure
sur

sur deux points de son témoignage, & condamné au fouet par la main du bourreau, à être mis au Pilori, & à passer le reste de ses jours en prison. Les deux premiers Articles de cette Sentence devoient se renouveler tous les ans.

JACQUES II.

Jacques ayant assemblé le Parlement d'Angleterre, fit aux deux Chambres un Discours, dont le commencement étoit rempli des plus belles promesses : à la fin de cette Harangue, le Roi faisoit entendre que le vrai moyen de gagner son affection, étoit de lui accorder tout d'un coup des sommes considérables, afin qu'il ne se trouvât pas dans la nécessité de convoquer tous les jours de nouveaux Parlemens. Il avertit ensuite les deux Chambres que le Comte d'Argile venoit de débarquer en Ecosse avec des troupes Hollandoises, & de publier un Manifeste, dans lequel on traitoit le Roi de Tyrain & d'Usurpateur. Les Communes charmées des bonnes dispositions où le Roi sembloit être par rapport au Gouvernement, résolurent de lui accorder les mêmes revenus qu'à son Prédécesseur. Le Parlement d'Ecosse ne montra pas moins de zèle pour le Roi, à qui il accorda deux cens soixante mille livres sterling ;

JACQUES
II.

par an , & déclara que ce seroit un crime de trahison que d'approuver le Conventant de l'année 1638.

Le Comte d'Argile , dont nous venons de parler , avoit été condamné à mort sous le regne précédent. Il eut le bonheur de se sauver de prison , & se retira en Hollande , en attendant que des circonstances favorables pussent occasionner quelque changement dans sa fortune. Quand il vit le Duc d'Yorck sur le Trône ; il crut qu'il ne lui seroit pas difficile d'exciter en Ecosse quelque soulèvement contre un Prince qu'on n'avoit jamais aimé. D'Argile attira dans son Parti le Duc de Monmouth qui promit de faire de son côté une invasion en Angleterre. Après qu'ils eurent tous les deux concerté leur projet , le Comte se rendit en Ecosse , où , malgré toutes les peines qu'il se donna , il ne put jamais assembler plus de deux ou trois mille hommes. Avec si peu de Troupes , il ne se trouvoit pas en état non-seulement de rien entreprendre , mais même de se soutenir long-tems ; aussi ne tarda-t'il pas à être pris , & peu de jours après il fut décapité à Edimbourg.

Le Duc de Monmouth voulant exé-

euter ses promesses , se mit en mer & arriva en Angleterre avec environ qua-
tre-vingt hommes. Il se rendit à *Lyme* , où il publia un Manifeste , dans lequel le Roi étoit fort maltraité. Ensuite le Duc se mit en campagne avec sa petite Troupe , qui s'augmentoient de plus en plus. Il se fit proclamer Roi d'Angleterre , & promit une somme considérable à celui qui lui livreroit le Duc d'Yorck mort ou vif. La défaite du Comte d'Argyle que Monmouth apprit pour lors , n'empêcha pas ce dernier de continuer son entreprise. Il attaqua l'armée du Roi ; mais le Duc fut vaincu , & contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille qu'il venoit de perdre , on le trouva dans un fossé , caché sous de la fougère.

Dès qu'il se vit arrêté , il écrivit au Roi dans les termes les plus soumis pour demander grâce , & il obtint la permission de venir se jeter aux genoux de Jacques-II. devant lequel il se comporta comme un homme qui craint infiniment la mort. Le Roi ne se laissa point fléchir par ses larmes , & lui déclara qu'il n'avoit qu'à se préparer à mourir. Le Duc se releva alors avec beaucoup de fierté , & on le conduisit à la Tour.

JACQUES
II.

Les Docteurs qui l'accompagnerent au supplice ne purent jamais le faire convenir qu'il étoit coupable du crime de rébellion. Il soutint pareillement qu'il n'y avoit rien d'illégitime dans le commerce qu'il entretenoit avec une jeune Dame : c'étoit selon lui, un mariage de conscience. Après s'être débattu encore avec les Docteurs sur quelques autres Articles qu'il ne vouloit point admettre, il présenta son cou au bourreau qui lui donna jusqu'à cinq coups de hache. Tel fut la fin tragique d'un jeune Prince, qui avoit déjà obtenu son pardon pour s'être révolté contre un pere, de qui il fut toujours tendrement aimé. Le Duc de Monmouth ne trouva pas tant d'indulgence de la part de Jacques II. qui fut bien aise de se débarrasser d'un homme qu'il regardoit comme un concurrent, qui pouvoit devenir redoutable. Lorsque le malheureux Monmouth vint se jeter aux pieds du Roi, celui-ci obligea le Duc à déclarer authentiquement que sa mere n'avoit jamais été l'épouse de Charles II. comme on l'avoit publié plus d'une fois.

La rébellion du Comte d'Argile & du Duc de Monmouth ne fut pas seulement funeste à ses auteurs; elle coû-

ta encore la vie à plusieurs personnes ^{JACQUES} qui furent accusées d'avoir eu part à II. cette révolte. Jacques II. fit rechercher tous les coupables, & *Jeffreys* eut de quoi contenter ses inclinations sanguinaires. Ce ne fut qu'après avoir donné, bien de l'occupation aux bourreaux, que le Roi arrêta enfin le cours de toutes ces cruelles poursuites. Le détail de ces exécutions fait horreur. Les Protestans en rejettent le blâme sur le Roi, & les Catholiques sur *Jeffreys*. Celui-ci ne fut pas le seul à se signaler par ses fureurs, & *Kirck* le seconda à merveille. On ne sauroit croire combien ces deux hommes firent tort à la réputation de Jacques II. par la manière cruelle dont ils s'acquittèrent de leurs fonctions de Juges. Mais ce qui acheva de rendre le Roi odieux, fut le projet qu'il forma de rétablir en son Royaume la Religion Romaine. Une pareille entreprise étoit d'une difficulté extrême dans un Pays tel que l'Angleterre. Il en avoit coûté la vie à Charles I. pour avoir voulu soutenir l'Episcopat, & ruiner le Presbytérianisme. Pour peu que Jacques II. eût fait attention au caractère des Peuples qu'il avoit à gouverner, il n'auroit jamais songé à rendre les Anglois Catholiques contre

JACQUES
II.

leur inclination. Nous verrons bien-tôt quelles suites eut le zèle du Roi pour la conversion de ses Sujets ; mais il faut voir auparavant de quelle maniere il s'y prit pour exécuter une entreprise si périlleuse. Il commença par l'Irlande , où il fit entrer dans le Conseil privé plusieurs Membres Catholiques ; ensuite il fit ôter aux Protestans leurs armes, qui furent mises dans des magasins, sous prétexte qu'elles se trouveroient plus aisément en cas qu'on vînt à attaquer ce Royaume. Le Colonel *Richard Talbot* , qui fut fait depuis Comte de *Tirconel* , eut ordre de mettre la réforme dans l'armée Irlandoise. Il se défit de tous les Officiers Protestans , & n'en garda que de Catholiques.

Jacques II. en formant ses projets , avoit songé aux moyens de les exécuter. Il n'en voyoit point de plus efficaces que d'avoir une bonne armée à sa disposition ; c'est pourquoi il se rendit au Parlement, où il fit un Discours, dans lequel il prétendit prouver qu'on auroit toujours à craindre quelques révoltes dans le Royaume , tandis qu'on n'entretiendrait pas un nombre de Troupes assez considérable , pour mettre obstacle aux entreprises des ennemis étrangers & domestiques ;

» Si l'on veut, disoit-il, pourvoir à la
 » sûreté & à l'honneur de la Nation, il II. JACQUES
 » ne faut pas se contenter de la Milice
 » ordinaire ; il n'y a qu'un certain nom-
 » bre de Troupes bien payées & bien
 » disciplinées qui puisse nous procurer
 » des avantages solides. Je suis persuadé
 » que vous approuverez ce que je veux
 » faire pour le bien de mon Royaume,
 » & que vous m'accorderez les secours
 » dont j'ai besoin pour une affaire de
 » cette importance.

Nous avons vu que ceux qui ne vou-
 loient pas prêter le serment du *Test*
 étoient exclus des emplois, tant civils
 que militaires. On avoit eu recours à cet
 expédient pour écarter les Catholiques
 de toutes les Charges ; cela déplaisoit
 fort à Jacques II. qui dit à ce sujet
 dans son Discours :

» Qu'on ne s'avise pas de trouver
 » mauvais qu'il y ait dans l'armée des
 » Officiers qui ne se soient pas soumis à
 » l'Acte du *Test* : ce sont des gens dont
 » je suis sûr ; qui m'ont bien servi dans
 » l'occasion, & que j'emploierai tou-
 » jours avec plaisir. Comme ils ont ex-
 » posé plusieurs fois leur vie pour mon
 » service, je ne prétends pas me passer
 » de leur secours qui peut encore me

JACQUES
II.

» devenir nécessaire. Il se trouvera peut-
 » être des personnes qui s'imaginent dé-
 » ja que je pourrai me brouiller avec
 » mon Parlement au sujet de l'affaire
 » que je vous propose ; mais je suis con-
 » vaincu qu'on verra toujours subsister
 » entre nous cette bonne intelligence :
 » qui a déjà été si avantageuse à la Na-
 » tion , & qui ne peut manquer de lui
 » procurer une gloire solide. Comme je
 » connois la fidélité que vous avez pour
 » moi , je suis prêt de mon côté à tout
 » entreprendre pour la défense & les
 » véritables intérêts de mon Royaume. »

Cette Harangue contenoit deux Arti-
 cles principaux qui ne pouvoient man-
 quer de déplaire aux Anglois : 1. Il s'a-
 gissoit d'entretenir en tems de paix une
 armée , dont le Roi pouvoit se servir
 contre ceux qui voudroient s'opposer à
 ses desseins ; 2. On rendoit nul l'Acte
 du *Test* , par lequel il étoit pourvu à
 tous les inconvéniens qui pouvoient pro-
 venir du *Papisme*. Ce dernier Article
 révolta encore plus que le premier ; car
 on résolut d'accorder au Roi de l'argent
 pour rendre la *Milice* plus utile. On lui
 fournissoit par-là de quoi entretenir une
 armée. A l'égard de l'Acte du *Test* , les
 Communes ne parurent pas si dociles.
 Elles

Elles présenterent au Roi une Adresse, JACQUES
 dans laquelle elles lui représentoient II.

que par les Loix du Royaume, tout Catholique étoit exclu des emplois civils & militaires; & elles ajoûtoient ensuite que c'étoit violer les Privilèges de la Nation, que de vouloir dispenser des Loix sans un Acte du Parlement. Jacques ne fut point content de cette Adresse, comme il parut par la Réponse qu'il fit aux Communes: » De quelque
 » maniere que vous en usiez, leur dit-il,
 » je veux être constant dans mes promesses, & tenir la parole que je vous
 » ai donnée, tant dans mon dernier Discours, que dans tous les autres. « La Réponse du Roi étoit très-équivoque; car dans ses Discours, il avoit promis de gouverner selon les Loix de l'Angleterre; il avoit aussi déclaré qu'il vouloit se servir des Officiers Papistes. Comme ces deux choses étoient incompatibles, laquelle des deux prétendoit-il observer? La suite nous le fera voir. Cependant comme ce Prince sentit bien que les Communes n'étoient pas disposées à le satisfaire, il prorogea le Parlement, & perdit par-là sept cens mille livres sterling que la Chambre Basse avoit résolu de lui accorder.

Ceux qui ne regardent toutes les Religions, que comme une invention politique, qui sert à contenir les Peuples dans le devoir, & à laquelle les Souverains ne doivent paroître extérieurement soumis qu'autant qu'ils y trouvent leur propre intérêt : tous ceux-là, dis-je, ne manqueront pas de regarder Jacques II. comme un foible génie, qui pour une chimère perdit ce que les hommes regardent comme le plus grand de tous les biens. Ce Prince, au contraire, passera pour un Héros dans l'esprit des personnes, qui sont persuadées qu'outre les Loix naturelles gravées au fond de nos cœurs, il est encore d'autres préceptes que le Ciel nous a imposés pour la conduite de notre vie, & que les Souverains sont obligés de faire observer à ceux qui vivent sous leur domination. Ainsi les sentimens des Lecteurs se trouveront partagés sur le compte de ce Monarque ; mais ses plus grands admirateurs, ne pourront s'empêcher de blâmer la manière dont il s'y prit pour exécuter ses desseins. On l'accusera tout au moins d'imprudence.

Pour venir à bout de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, il y avoit bien des obstacles à franchir. Les

Actes du Parlement étoient comme au- JACQUES II.
 tant de barrières qui auroient parues in-
 surmontables à un Prince moins entre-
 prenant que Jacques II. Tout cela ne fut
 point capable de l'arrêter : il fit d'abord
 décider par les Juges du Royaume ;

1. Que les Loix d'Angleterre sont
 les Loix du Roi ;

2. Que c'est une prérogative essen-
 tielle à la Royauté, de pouvoir dispen-
 ser des Loix pénales lorsque la nécessité
 l'exige ;

3. Que le Roi est Juge de cette né-
 cessité ;

4. Qu'on n'avoit jamais pû dépouil-
 ler les Rois d'Angleterre de ce droit,
 & qu'ils ne l'avoient jamais été.

Après cette décision qui sapoit par
 les fondemens la Liberté de la Nation
 Angloise, les Catholiques commence-
 rent à faire un exercice public de leur
 Religion. Les Moines parurent dans
 Londres avec les habits de leur Ordre ;
 on fit venir des Prêtres étrangers, on
 sacra des Evêques, & les principaux em-
 plois furent donnés aux Partisans de l'E-
 glise Romaine. Le Roi envoya ensuite
 un Ambassadeur à Rome ; mais Inno-
 cent XI. qui ne voyoit pas que la Con-
 version des trois Royaumes fût bien

avancée , ne jugea pas à propos de compromettre l'honneur du S. Siege , & voulut voir comment les choses tourneroient avant que d'entrer en négociation avec l'Ambassadeur. Comme le Roi connoissoit les favorables dispositions des Ecoſſois , il leur envoya une Déclaration pour établir la Liberté de conscience. Le Conseil d'Ecoſſe témoigna une soumission , dont Jacques II. eut lieu d'être satisfait. Ce Prince fit publier quelque-tems après une semblable Déclaration en Angleterre ; il en reçut des remerciemens de la plupart des Sectes qui divisoient le Royaume. Mais si on lui donnoit des preuves d'obéissance , il trouvoit aussi quelquefois des oppositions à ses volontés. L'Université de Cambrigde refusa de recevoir un Bénédictin Maître-ès-Arts , & le Collège de la Magdelaine à Oxford ne voulut point élire pour Président celui à qui le Roi vouloit donner cette place. Malgré tout ce que pouvoit faire Jacques II. pour le rétablissement de la Religion Romaine , il étoit impossible de conduire cet ouvrage à sa perfection , tandis que le Parlement d'Angleterre ne voudroit pas favoriser une semblable entreprise. Le Roi fit tous ses efforts

pour gagner les Seigneurs & les Communes : il ne put jamais attirer le plus grand nombre dans son Parti. C'est ce qui le détermina enfin à casser le Parlement. Jacques travailla aussi-tôt à en avoir un autre qui fût à la dévotion ; mais tous les soins qu'il se donna furent inutiles ; le Peuple qui connoissoit les desseins de la Cour , n'étoit pas d'humeur à choisir des Députés capables de laisser faire au Roi tout ce qu'il jugeroit à propos.

Jacques II. paroissoit avoir entrepris de se perdre entièrement dans l'esprit de ses Sujets , car il voulut avoir un Nonce ordinaire , comme les autres Souverains Catholiques. *Ferdinand Dada* fut chargé de cet emploi , qu'on ne pouvoit exercer en Angleterre sans le rendre coupable de haute trahison. Cela n'empêcha pas Monsieur *Dada* de faire son Entrée publique à Windsor , avec beaucoup de pompe & de magnificence. Depuis long-tems le Royaume n'avoit été témoin d'un pareil spectacle. *Dada* revêtu de ses habits Pontificaux , étoit précédé de la Croix , & suivi d'une troupe de Prêtres & de Moines , habillés comme ils le sont dans les pays Catholiques. Le Duc de Sommerfet perdit

1687.

JACQUES
H.

sa Charge de Gentilhomme de la Chambre & un Régiment de Dragons , parce qu'il ne voulut pas aller recevoir Monsieur *Dada* , & le conduire à l'Audience du Roi. On donna cette Commission au Duc de *Grafton* , qui auroit mieux aimé recevoir tous les *Dada* du monde , que de perdre les bonnes grâces de son Maître. Jacques ne se contenta pas d'avoir un Nonce à sa Cour ; il falloit encore qu'il eût un Confesseur Jésuite , auquel il donna place dans le Conseil , contre l'avis des principaux Catholiques , qui voyoient bien que le Roi faisoit par-là un tort extrême à ses affaires.

Nous avons déjà dit que Jacques II. faisoit tous ses efforts pour avoir un Parlement favorable. Ce Prince ayant perdu toute espérance de réussir dans son projet , délivra des Commissions pour lever de nouvelles Troupes. Il augmenta aussi la Flotte , & demanda aux Etats Généraux six Régimens Anglois & Ecoislois qui étoient au service de la République. Les Etats ne furent point d'avis d'envoyer ces Troupes , & il fallut que le Roi publiât une Proclamation pour rappeler tous ses Sujets qui étoient au service de la Hollande.

Il n'y eut qu'une trentaine d'Officiers qui se présentèrent au Prince d'Orange II. pour demander leur congé ; ils l'obtinrent, & se rendirent en Angleterre.

1688.

Le Roi publia une seconde Déclaration pour la Liberté de conscience, & ordonna aux Evêques d'en faire la lecture dans leurs Eglises pendant la célébration du Service Divin. Les Prélats s'assemblerent, pour voir quel parti ils devoient prendre dans une semblable occasion. Le résultat de leur Conférence fut qu'ils présenteroient au Roi une Requête, dans laquelle ils disoient qu'ils ne pouvoient faire publier cette Déclaration, parce qu'elle étoit fondée sur un pouvoir de dispenser des Loix, qui avoit été déclaré contraire aux Loix par le Parlement. La Requête fut signée de sept Prélats, à la tête desquels étoit l'Archevêque de Cantorbéri. Leur désobéissance ou leur fermeté, attira sur eux l'indignation du Roi, & on expédia un ordre pour les envoyer à la Tour ; on jugea à propos de les conduire par eau dans la prison. Le Peuple se rendit sur les bords de la Tamise, & se mit à genoux en les voyant passer pour demander leur bénédiction. Les soldats qui gardoient la Tour en firent

autant lorsque les Prélats entrèrent ; ce qui dut causer au Roi une très-grande mortification.

Le 10 de Juin de l'année 1688. la Reine d'Angleterre accoucha d'un fils, que quelques Ecrivains Protestans ont voulu faire passer pour un enfant supposé. Le Docteur Burnet Evêque de Salisbury, & l'ennemi déclaré de Jacques II. & de son Prédécesseur, est un de ceux qui a le plus exercé sa plume sur ce sujet. Je ne m'amuserai point à réfuter les raisonnemens qu'il a faits pour prouver sa ridicule opinion. Ce Prince malheureux à qui la Reine donna le jour, est le Prétendant qui fait sa demeure à Rome, & qui est pere de deux enfans. L'aîné qu'on appelle le Prince Edouard, s'est fait admirer des Anglois même, par la grandeur de son courage, dont il a donné des preuves éclatantes, lorsqu'il a voulu faire quelques tentatives pour remonter sur un Trône qui fut autrefois occupé par ses ancêtres. Le second fils du Prétendant a été revêtu depuis quelques années de la Pourpre Romaine, & s'appelle le Cardinal d'Yorck.

Les Evêques qu'on avoit renfermés dans la Tour parurent devant la Cour

du Banc du Roi pour y être jugés , & JACQUES II. furent déclarés *Non-coupables*. Le Peuple témoigna une joye extrême du Jugement qu'on venoit de rendre en faveur des Prélats. Toute la Ville fut illuminée pendant la nuit , & dans toutes les rues on ne voyoit que des feux de joye. Cette Nouvelle s'étant répandue dans l'armée au Camp de *Honslow* , où le Roi dînoit pour lors dans la tente du Comte de *Feversham* , les soldats donnerent pareillement des preuves de leur satisfaction , au grand déplaisir du Monarque , qui connut par-là la disposition de ses Troupes. Jacques pour savoir au juste à quoi il devoit s'en tenir par rapport à son armée , fit prendre les armes à un Régiment , & ordonna au Major de dire aux Officiers & aux soldats , que ceux qui ne voudroient pas contribuer à la révocation du *Test* , eussent à poser les armes à terre. Alors tout le Régiment mis bas les armes , excepté deux Capitaines & quelques soldats Catholiques. Jacques II. comprit bien qu'avec de pareilles Troupes , il ne viendroit jamais à bout d'exécuter ses desseins. Il résolut donc de casser plusieurs Officiers & soldats Protestans , afin de les faire remplacer par des Ca-

 JACQUES
II.

tholiques. Il y trouva des oppositions, sur-tout dans le Régiment du Duc de Barwick, dont le Lieutenant Colonel & plusieurs Capitaines firent difficulté de recevoir des soldats Irlandois. Le Roi ne trouva pas plus de soumission dans la Flotte; car les matelots pensèrent jeter dans la mer des Prêtres qui voulurent dire la Messe.

Les Anglois voyant à quels périls étoit exposée la Religion, résolurent enfin de s'opposer aux entreprises de leur Roi. Ils formerent un Parti, à la tête duquel ils jugèrent à propos de mettre le Prince d'Orange. Quelques Seigneurs d'Angleterre se rendirent à la Haye, & communiquèrent leur projet à celui qui devoit être le Chef du complot. On conduisit toute cette intrigue avec beaucoup d'adresse & de secret. Le Comte d'Avaux Ambassadeur de France en Hollande, se douta cependant de quelque chose, & fit part de ses conjectures au Roi son Maître. Louis XIV. écrivit à ce sujet au Roi d'Angleterre, qui négligea tous les avis qu'on put lui donner, dans la persuasion que c'étoit un piège qu'on lui tendoit pour lui faire abandonner ses desseins.

Les Etats Généraux qui entroient dans les vûes du Prince d'Orange pré-
 paroient un armement, qui commença à donner quelques inquiétudes à Jacques II. Ce Prince qui n'étoit pas encore bien sûr que c'étoit à lui qu'on en vouloit, se détermina néanmoins à prendre des précautions. Il donna les Gouvernemens de *Portsmouth* & de *Hull*, qui sont les clefs du Royaume, à deux Catholiques, & il eut soin que les Officiers de la garnison fussent de la Religion Romaine. On dit que Louis XIV. offrit une Flotte & une armée de trente mille hommes au Roi d'Angleterre, qui ne voulut point accepter ce secours, de peur d'effaroucher les Anglois, qui n'auroient vû qu'avec indignation des étrangers dans le Royaume.

Comme les Hollandois ne faisoient plus mystère de leur expédition, Jacques II. fit aussi des préparatifs, & nomma pour Général de son armée le Comte de *Faversham*. Le Commandement de la Flotte fut donné au Comte de *Darmouth*. Le Roi publia ensuite une Proclamation, pour avertir ses Sujets que des étrangers se dispoient à envahir l'Angleterre. Il exhortoit les Anglois à donner en cette occasion des

preuves de leur attachement à la Patrie , & à seconder les efforts de leur Souverain , qui s'exposeroit volontiers aux plus grands périls pour la défense de son Royaume. Il fit après toutes les démarches qu'il crut nécessaires pour se concilier l'affection de son Peuple. La Charte de la Ville de Londres fut rendue ; on supprima la Cour Ecclésiastique ; les Collèges furent rétablis dans leurs droits , & les Communautés eurent la jouissance de leurs franchises & de leurs privilèges ; les Gouverneurs de Provinces & les Magistrats Catholiques se virent remplacés par ceux qui professoient la Religion Anglicane ; en un mot , le Roi détruisit dans un instant un ouvrage qui lui avoit coûté tant de peines & de soins depuis qu'il étoit parvenu à la Couronne ; mais les Anglois ne lui sçurent aucun gré de tout ce qu'il venoit de faire , parce qu'on connoissoit les motifs de sa conduite.

Jacques II. après avoir travaillé inutilement à se réconcilier avec ses Sujets , fit tout ce qui dépendoit de lui pour que son armée ne lui manquât pas dans l'occasion. Il la fortifia de cinq à six mille hommes qu'il fit venir , tant d'Ecosse que d'Irlande , & donna des

Commissions pour lever plusieurs Régimens d'Infanterie & de Cavalerie. Toutes les Eglises Catholiques furent fermées, dans la crainte qu'il n'arrivât quelque soulèvement parmi la populace, que l'espérance d'un secours prochain avoit déjà rendue insolente.

JACQUES

Dans le tems même que l'attachement de Jacques II. à l'Eglise Romaine attiroit sur lui le plus violent orage, ce Prince fit (*) baptiser solennellement le Prince de Galles son fils, qui eut pour parrain le Pape, représenté par le Nonce *l'ada*, & pour marraine la Reine Douairiere. Comme il se trouvoit bien des gens en Angleterre qui regardoient le Prince de Galles comme un enfant supposé, le Roi assembla un grand Conseil, devant lequel ceux qui avoient quelque connoissance de cette affaire, vinrent déclarer ce qu'ils sçavoient. La Reine Douairiere déclara qu'elle étoit dans la Chambre de la Reine regnante, lorsque celle-ci accoucha. Quelques-unes des Dames de la Cour dirent que peu de tems après l'accouchement de la Reine, elles avoient vû l'enfant entre les mains de la Sage-Femme. Cette dernière déposa positivement qu'elle avoit

(*) Il fut nommé Jacques-François Edouard.

JACQUES
II.

reçu l'enfant du corps de la Reine. Parmi les Dames, il y en eut qui soutinrent qu'elles avoient souvent apperçu des marques de lait sur la chemise de la Reine à l'endroit du sein; d'autres déclarerent qu'elles avoient vû couler le lait du sein. On prouva aussi que quand la Reine accoucha, il y avoit plusieurs personnes dans sa chambre. Je laisse au Lecteur à examiner si tous ces témoignages constatent d'une maniere satisfaisante la naissance du Prince de Galles. Les dépositions qu'on vient de voir furent enregistrées à la Chancellerie.

Pendant que Jacques II. travailloit à faire passer son fils pour l'héritier légitime d'un Trône qu'il ne devoit jamais occuper, le Prince d'Orange se dispoisoit à attaquer son beau-pere; & avant que de se mettre en mer, il publia un Manifeste, dans lequel la conduite du Monarque Anglois étoit furieusement maltraitée. Après avoir fait une vive peinture des maux que l'Angleterre avoit eus à essuyer sous la domination de Jacques II. le Prince d'Orange déclaroit qu'il n'avoit d'autre dessein que de faire convoquer un Parlement libre, qui pût remédier aux désordres du Gouvernement. Les Etats Généraux instruisirent pareil-

lement le Public des motifs qui les JACQUES
avoient déterminés à fournir au Prince II.

des Troupes & des vaisseaux pour son expédition. La République craignoit, disoit-elle, que le Roi d'Angleterre après s'être rendu Maître absolu dans son Royaume, ne se joignît au Roi de France pour détruire la Hollande & la Religion Protestante. Je ne sçai si cette crainte étoit bien fondée: il y a beaucoup d'apparence que les Provinces-Unies ne cherchoient qu'à justifier leur démarche, qui étoit plus conforme aux règles de la politique qu'aux Loix de l'équité. Mais ce n'est pas la justice qui dirige ordinairement ceux qui sont chargés de l'administration des Etats.

Le Prince d'Orange se mit en mer, 1688.
accompagné de plusieurs Anglois, qui Le 19 Octobre.
préférèrent les intérêts du gendre à ceux du beau-pere. A peine la Flotte eut-elle mis à la voile, qu'elle fut dispersée par la tempête. Cet accident fut moins préjudiciable au Prince d'Orange qu'au Roi d'Angleterre; car les Etats Généraux firent publier dans les Gazettes, qu'on se trouvoit obligé de remettre l'expédition au Printems. Jacques ajouta foi à ces fausses Nouvelles, qui lui firent beaucoup de plaisir; mais on

JACQUES
H.

ne le laissa pas long-tems dans cette heureuse situation ; car le Prince, dont la Flotte n'avoit été que très-peu endommagée, fut bien tôt en état de partir, & arriva à la rade de *Torbay*, où se fit le débarquement. Le Roi donna ses ordres pour qu'on assemblât promptement ses Troupes dans la plaine de *Salisbury*. Malgré les circonstances fâcheuses où il se trouvoit ; il montra beaucoup de fermeté, & il paroissoit très-disposé à bien défendre la Couronne qu'on vouloit lui ravir.

Pendant ce tems-là le Prince d'Orange arriva à *Exeter*, où il ne trouva pas d'abord dans les peuples un certain empressement à venir se ranger sous ses drapeaux. Chacun craignoit que cette entreprise n'eût pas un heureux succès, & on envisageoit les supplices destinés à tous ceux qui auroient part à la rébellion. Ce ne fut que dix jours après l'arrivée du Prince, qu'une partie de la Noblesse vint le trouver pour lui offrir ses services. Tous ces Gentilshommes formerent entre eux une Association, par laquelle ils s'engageoient à soutenir sous la protection du Prince d'Orange, leur Religion, leur Liberté & leurs Loix.

La

La défection ne tarda pas à se mettre dans l'armée du Roi , & il eut la dou- JACQUES II.

leur de se voir abandonner de ceux mêmes sur lesquels il avoit toujours compté davantage. Tous les jours il apprenoit que quelques Seigneurs des plus considérables du Royaume venoient de passer dans le Camp de son rival ; mais rien ne dut être plus sensible à cet infortuné Monarque , que la conduite (*) de la Princesse de Danne-marck sa fille , qui se rendit à Oxford , pour joindre son époux qui s'étoit déclaré en faveur du Prince d'Orange :

» Je me trouve dans un cruel embar-
 » ras , disoit cette Princesse , dans une
 » Lettre qu'elle écrivit à la Reine ; je
 » suis partagée entre un pere & un
 » époux , entre le devoir & l'affec-
 » tion j'espère que tout se termi-
 » nera sans effusion de sang. Dieu veuil-
 » le mettre fin aux troubles qui déso-
 » lent le Royaume , & accorder au Roi
 » un regne heureux ! &c. »

Le Roi se voyant sur le point d'être abandonné de tout le monde , & ne

(*) La Princesse Anne que Jacques II. avoit eue de son premier mariage avec la fille du Comte de Clarendon. Anne avoit épousé le Prince George de Dannemarck , & elle fut Reine d'Angleterre.

ſachant plus quel parti prendre pour ſe retirer de la triſte ſituation où il ſe trouvoit , crut qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource que d'entrer en négociation avec ſon ennemi. Voici ce qu'exigea le Prince d'Orange :

Que les Papilles fuſſent déſarmés & dépouillés de leurs emplois ;

Qu'on remît la Garde de la Tour entre les mains du Lord Maire ;

Que ſi le Roi jugeoit à propos de ſe tenir à Londres pendant la Séance du Parlement , le Prince pût y demeurer auſſi avec un pareil nombre de Gardes ; & que ſi S. M. vouloit ſe tenir à quelque diſtance de la Capitale , le Prince en feroit autant ;

Que les armées fuſſent éloignées du Parlement à une diſtance de trente mille , & qu'on ne fît venir aucunes nouvelles Troupes dans le Royaume ;

Que le Fort de Tilbury fût mis entre les mains des Magiſtrats de Londres ;

Que juſqu'à la Séance du Parlement , une partie du revenu public fût aſſignée au Prince pour l'entretien de ſon armée ;

Qu'on mît la Fortereſſe de Portsmouth entre les mains de quelqu'un ,

dont le Roi & le Prince conviendroient, JACQUES:
pour prévenir la descente des Troupes Il.
étrangeres.

Le Roi assembla son Conseil pour délibérer sur ces propositions. Ce fut alors que Jacques dit au Comte de *Berford* : « Mylord, je sçai que vous êtes » honnête-homme, & que vous avez » beaucoup de crédit ; il ne tiendrait » qu'à vous de me rendre service. SIRE, » répondit le Comte, je suis vieux, & » par conséquent hors d'état de vous » être utile ; mais j'avois autrefois un » fils, qui, s'il vivoit encore, pourroit servir Votre Majesté. « Ce fils étoit le Lord *Russel* décapité sous le dernier regne. On ne sçait point ce qui se passa dans le Conseil, mais on prétend que les Catholiques & la Reine conseillèrent au Roi de ne point accepter un accommodement qui seroit si préjudiciable à la Religion Romaine. Jacques suivit ce conseil, & se détermina à passer en France. Son épouse & son fils partirent les premiers, & le Roi se disposa à les suivre. L'onzième de Décembre à quatre heures du matin, ce malheureux Monarque prit un habit fort simple, & se mit dans un bateau à *Witchall* avec trois personnes dans le dessein de sortir

1688.

d'Angleterre. Avant son départ, il écrivit au Comte de Feversham de congédier l'armée, & il jeta le grand Sceau dans la Tamise. Aussi-tôt qu'on eût appris la fuite du Roi, on se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il y avoit à prendre dans une circonstance si extraordinaire. Il fut bien-tôt décidé qu'on se mettroit sous la protection du Prince d'Orange, qui fut prié par les Habitans de Londres de venir honorer de sa présence la Capitale du Royaume. La populace Angloise se livra, selon sa coutume, aux plus terribles excès. On renversa toutes les Chapelles que le Roi avoit établies dans la Ville & dans les Fauxbourgs, & celles de quelques Ambassadeurs Catholiques ne furent pas épargnées. Tandis que la populace étoit dans les plus vifs accès de sa fureur, on arrêta le Chancelier Jeffreys qui venoit de se déguiser en matelot, pour prendre la fuite. On eut bien de la peine à empêcher la canaille de le mettre en pièces. On le conduisit à la Tour, où il mourut quelques jours après. On fut fâché de voir finir de la sorte un homme qui s'étoit rendu odieux dans toute l'Angleterre, & qu'on auroit vu avec la plus grande satisfaction attaché

à un infâme gibet , dont il s'étoit rendu digne par ses cruautés.

JACQUES
II.

Le Comte de Feversham , selon l'ordre qu'il en avoit reçu du Roi , congédia l'armée , & en donna ensuite avis au Prince d'Orange qui ne lui fit aucune réponse. On blâma le Comte de n'avoir pas consulté les Seigneurs du Royaume , sur ce qu'il avoit à faire dans une semblable circonstance. Le Prince ne tarda pas à publier une Proclamation , par laquelle il enjoignoit aux principaux Officiers de l'armée Royale de rassembler tous leurs soldats , & d'attendre les ordres qu'on avoit à leur donner. Pendant ce tems-là , le Roi qui s'étoit jetté dans un petit bateau , pour se rendre à bord d'une Frégate , qui devoit le conduire en France , fut reconnu , arrêté , & conduit à une petite Hôtelierie de Feversham , où le Comte de *Winchelsea* Gouverneur de la Province le vint trouver , & lui persuada de s'en retourner à Londres. Jacques se rendit dans sa Capitale , où il fut reçu avec les acclamations de tout le Peuple. Cette réception lui fit présumer que les Anglois étoient bien disposés en sa faveur : en conséquence , il fit publier un ordre du Conseil contre ceux

qui avoient abbatu les Chapelles des Catholiques. Dans cette conduite du Roi, on voit un grand zèle pour la Religion : mais y trouve-t-on beaucoup de prudence ? Le Comte de Feversham que son Maître envoya au Prince d'Orange pour faire quelques propositions, fut arrêté, & n'eut plus la permission de rejoindre le Roi. On envoya à celui-ci trois Seigneurs pour le prier de la part du Prince, de se retirer à sa Maison de Ham. Jacques demanda qu'il lui fût plutôt permis d'aller à Rochester : on le lui accorda, & il s'y rendit le lendemain. Le jour même que le Roi sortit de Londres, le Prince y entra, & fut se loger au Palais de S. James, où il reçut les complimens du Lord Maire, & de la principale Noblesse. Il assembla ensuite tous les Seigneurs qui se trouvoient dans la Capitale, & leur dit :

MY LORDS,

» Je vous ai prié de vous trouver ici
 » pour délibérer avec vous, sur les
 » moyens de convoquer un Parlement
 » libre, afin qu'on puisse conserver la
 » Religion Protestante, & rétablir les
 » droits & les Libertés du Royaume.

Les Seigneurs , après avoir remercié le Prince de ses louables desseins , résolurent de signer l'*Association* dont j'ai parlé plus haut. Quatre Mylords & tous les Evêques , excepté celui de Londres , y consentirent. Comme toute l'Angleterre sembloit concourir à favoriser les projets du Prince d'Orange , le Roi sentit qu'il falloit céder à l'orage , & ne pas braver plus long-tems le péril auquel il se voyoit exposé ; c'est pourquoi il prit la résolution de sortir d'Angleterre , & de se sauver en France. Il partit entre-trois & quatre heures du matin , avec le Duc de Barwick son fils naturel , & Messieurs *Sheldon* & *Abadie*. Ce Monarque traversa heureusement la mer , & arriva à S. Germain-en-Laye. Le Prince d'Orange ne fut pas fâché du parti que venoit de prendre son beau-pere ; car si Jacques se fût déterminé à rester dans ses Etats , de quelle maniere se seroit-on comporté à son égard ? Ou bien il eut fallu lui laisser la Couronne , en le mettant cependant hors d'état de trop étendre son pouvoir , ou bien le retenir en prison , & avoir ensuite recours à ces affreux moyens que suggère la politique , quand on veut se délivrer d'un Concurrent redoutable. Le premier

JACQUES II.

JACQUES
II.

de ces deux Partis n'eut pas été avantageux au Prince d'Orange ; le second l'auroit rendu un objet digne d'exécration.

Quand le Roi fut parti , on trouva sur la table un Ecrit , dans lequel ce Monarque se plaignoit de la conduite qu'on avoit tenue à son égard : » Je ne
» dois point être surpris , disoit-il , de
» me voir traité de la maniere la plus
» indigne, par un homme qui a employé
» toutes sortes d'artifices pour noircir
» ma réputation. L'Angleterre en fa-
» veur de laquelle j'ai tant de fois ex-
» posé ma vie , est sur le point de tom-
» ber dans le plus affreux esclavage. Je
» sacrifierai volontiers pour sa défense
» le peu d'années qui me restent à vi-
» vre. Fasse le Ciel , que mes Sujets ou-
» vrent les yeux sur leur situation , &
» cherchent à se préserver des malheurs
» qui les menacent ! Mon dessein n'est
» pas d'abandonner pour toujours mon
» Royaume ; j'espère y revenir bien-tôt
» pour assembler un Parlement libre, qui
» puisse assurer la Liberté de conscience
» à tous les Non-Conformistes , & lais-
» ser vivre en paix tous ceux qui pro-
» fessent la même Religion que moi.
» C'est le vrai moyen de rendre l'Angle-
» terre

» terre florissante & redoutable à tous
 » nos voisins. On n'en peut disconvenir, JACQUES II.
 » à moins que d'avoir perdu toutes les
 » lumières du bon sens. Il me reste en-
 » core bien des choses à dire. Dans des
 » tems plus heureux , je m'étendrai da-
 » vantage sur tout ce qui concerne les
 » véritables intérêts de mon peuple. «

Après le départ de Jacques II. les
 Pairs du Royaume se chargerent du
 Gouvernement ; ensuite ils présentèrent
 une Adresse au Prince d'Orange pour le
 prier de prendre en main le timon de
 l'Etat , & de donner ses ordres pour for-
 mer (*) *une Convention* , qui tint lieu de
 Parlement. Le Prince fit ce qu'on lui
 demandoit ; & aussi-tôt on procéda à
 l'élection des Membres qui devoient
 composer cette Assemblée. Pendant ce
 tems-là, Monsieur de Barillon Ambassa-
 deur de France eut ordre de sortir d'An-
 gleterre dans vingt-quatre heures. Com-
 me le Prince d'Orange avoit toujours été
 attaché au Presbytérianisme , cela cau-

(*) Cette Convention étoit à peu près la
 même chose qu'un Parlement. Voici en quoi
 consistoit la différence. Comme l'Angleterre étoit
 alors sans Roi , & qu'il en faut un pour être à
 la tête du Parlement , on appella *Convention*
 l'Assemblée des Seigneurs & des Communes du
 Royaume, comme cela arriva lorsque Charles II.
 vint prendre possession de sa Couronne.

JACQUES
II.

soit des inquiétudes à tous les Anglicans. Leurs craintes furent bien-tôt dissipées. Le gendre , après ce qui venoit d'arriver à son beau-pere , n'étoit pas d'humeur à sacrifier une Couronne , dont il se voyoit presque sûr , pour une Religion qu'il avoit jusqu'alors professée ouvertement ; c'est pourquoi il reçut la Communion à la maniere de l'Eglise Anglicane.

Après la révolution que nous venons de rapporter , l'Ecosse entra parfaitement dans les vûes de l'Angleterre. Il n'en fut pas ainsi de l'Irlande , où le Comte de Tyrconel avoit le Commandement d'une armée composée de Catholiques , qui ne paroissent pas disposés à favoriser les projets du Prince d'Orange. Celui-ci écrivit à Tyrconel , pour l'engager à abandonner le parti de son Roi. Nous verrons dans la suite de quelle maniere se comporta le Général Irlandois. Les Evêques qui avoient refusé d'abord de signer l'*Association* , voyant le train que prenoient les affaires , furent saluer le Prince d'Orange , & signerent tout ce qu'on voulut. Cependant comme il y avoit dans l'*Acte d'Association* les mots suivans : *Nous promettons , en cas qu'on commette quel-*

que attentat contre le Prince d'Orange, d'en poursuivre les auteurs & leurs ad-
hérans, avec toute la rigueur d'une juste
vengeance. Les Prélats exigèrent qu'on
retranchât le mot de *vengeance* ; parce
que cette passion , disoient-ils , est in-
compatible avec leur état. Pour ménager
leur délicatesse , on mit *punition* à la
place de *vengeance* ; & après cela , ils
s'engagerent sans scrupule à prendre le
parti du Prince d'Orange contre leur
légitime Souverain.

JACQUES II.

La Convention s'assembla le 22 de
Janvier , & elle fit la lecture d'une Let-
tre , dans laquelle le Prince mandoit
aux deux Chambres qu'il avoit fait tout
ce qui dépendoit de lui , pour procurer
la paix à l'Angleterre. Il exhortoit après
cela les Seigneurs & les Communes à
prendre soin d'assurer pour la suite leurs
Loix , leur Liberté & leur Religion. Il
les prioit aussi de régler promptement
les affaires du Royaume , parce que la
Hollande auroit peut-être bien-tôt be-
soin de ses troupes qui étoient dans
le Royaume : » La reconnoissance ,
» ajoûtoit-il , vous obligera à ne pas
» refuser des secours aux Etats Géné-
» raux , contre le puissant ennemi qui
» vient de leur déclarer la guerre. « Les

1669.

JACQUES
II.

deux Chambres après la lecture de cette Lettre , présenterent une Adresse au Prince , qui fut remercié de tout ce qu'il avoit fait pour le bien de l'Etat. On le pria de continuer , & on lui promit d'avoir égard à tout ce qu'il venoit de mander aux deux Chambres. Jacques II. écrivit aussi à ses Conseillers , & ensuite à la Convention , pour faire sçavoir à ses Sujets qu'il avoit dessein de retourner à Londres , pour y assembler un Parlement libre. On ne fit aucune attention à ces Lettres , & les deux Chambres refuserent même de les ouvrir. Pendant ce tems-là un appelé *Dolben* fit en présence des Communes un Discours , pour prouver que le Trône étoit vacant par la désertion du Roi. Cela donna lieu à la Chambre Basse de voter : » Que le Roi Jacques ayant tâ-
» ché de renverser la Constitution du
» Royaume , en violant le Contrat ori-
» ginal entre le Roi & le Peuple , &
» ayant par les conseils d'une troupe de
» gens mal intentionnés , violé les Loix
» fondamentales , & s'étant retiré hors
» du Royaume , avoit *abdiqué* le Gou-
» vernement ; & que par-là le Trône
» étoit vacant. Les Communes voté-
» rent encore que l'expérience avoit ap-

» pris qu'un Royaume Protestant ne
 » pouvoit jamais être bien gouverné par JACQUES II.
 » un Souverain Papiste. «

La Chambre des Seigneurs, sans vouloir encore rien décider sur une matière de cette conséquence, se contenta de supposer la vacance du Trône, afin de voir si en ce cas, il falloit mettre un Roi ou un Régent à la tête de la Nation. Il y eut cinquante-une voix pour la Royauté, & quarante-neuf pour la Régence. On agita ensuite la question, *si il y avoit un Contrat original entre le Roi & le Peuple*. L'affirmative eut un plus grand nombre de suffrages. Au sujet du mot *abdiqué*, les Seigneurs décidèrent que celui de *déserté* étoit plus convenable. Quand il fallut examiner si *le Trône étoit vacant*, il se trouva onze voix de plus pour la négative. Les Seigneurs vouloient donc qu'on fît deux corrections *au vote*, qu'on leur avoit envoyé; 1. Qu'on mît *déserté*, au lieu d'*abdiqué*; 2. Qu'on supprimât ces mots, *le Trône étoit devenu vacant*. Il y eut de grands débats à cette occasion entre les deux Chambres, & chaque Parti soutint son sentiment avec autant de chaleur que de subtilité. Pendant toutes ces disputes, le Prince d'Orange voulut

JACQUES
II.

faire connoître ce qu'il pensoit ; par rapport à la contestation présente : » Je
 » sçai , disoit-il ; qu'il se trouve plu-
 » sieurs personnes qui sont d'avis que
 » l'Administration du Royaume soit
 » confiée à un Régent. On fera fort
 » bien , si on réussit par-là à assurer le
 » repos de l'Angleterre ; mais je vous
 » déclare que je n'accepterai jamais cer-
 » te Régence ; & supposé qu'on se dé-
 » termine à placer la Princesse mon
 » épouse sur le Trône , je ne suis pas
 » d'humeur à tenir la Couronne d'une
 » femme , & je ne veux point être Roi ,
 » à moins qu'on ne m'assure cette Di-
 » gnité pour toute ma vie. Je puis aisé-
 » ment me passer du Trône ; & je ne
 » l'accepterai jamais qu'aux conditions
 » que vous venez d'entendre. Si on ne
 » veut pas les accepter , je m'en retour-
 » neraï en Hollande , sans me mêler da-
 » vantage de vos affaires. « Voilà à peu
 près ce que dit le Prince d'Orange en
 présence de quelques Seigneurs qu'il
 fit appeller pour leur faire part de ses
 sentimens.

La Chambre Haute après bien des
 contestations , concourut enfin au *vote*
 des Communes , & il fut décidé que
 Jacques II. avoit abdiqué la Couronne ,

& que le Trône étoit devenu vacant. Il ne fut plus question que de se donner un Souverain. On convenoit assez qu'il falloit mettre la Couronne sur la tête de la Princesse d'Orange ; mais il s'agissoit de sçavoir si le Prince devoit être fait Roi par lui-même , ou s'il ne le seroit qu'en qualité de mari de la Princesse. Quelques-uns offrirent à celle-ci le Trône pour elle seule , mais elle ne voulut point l'accepter. Enfin les deux Chambres convinrent que le Prince & la Princesse d'Orange seroient Roi & Reine d'Angleterre conjointement , & que le Prince seul seroit chargé du Gouvernement de l'Etat. Plusieurs Anglois ne regardant pas Jacques II. comme privé de son droit à la Couronne , & consentant néanmoins à prêter serment au Prince d'Orange en qualité de Roi d'Angleterre , cela donna lieu à la fameuse distinction de *Roi de fait* , & *Roi de droit*. Comme la possession d'un Trône vaut beaucoup mieux que le droit qu'on peut y avoir , le Prince d'Orange laissa faire des distinctions tant qu'on voulut , & se déterminâ sans peine à accepter la Couronne. On vint la lui offrir solennellement aussi-bien qu'à son épouse. Les

deux Chambres se rendirent dans ce dessein à Witchall , & commencerent par faire lire une Déclaration, dans laquelle on rapportoit d'abord tout ce que Jacques II. avoit fait contre les Loix du Royaume. Il y avoit ensuite treize Articles , qui contenoient ce qui avoit été réglé par la *Convention* , pour assurer les privilèges du peuple contre les entreprises du Souverain.

» Dans l'espérance , disoit-on , que
 » S. A. le Prince d'Orange maintien-
 » dra la Nation Angloise dans ses droits
 » & privilèges , les Pairs du Royaume
 » & les Communes assemblés à West-
 » minster décrètent que Guillaume &
 » Marie , Prince & Princesse d'Orange ,
 » sont déclarés Roi & Reine d'Angle-
 » terre , &c. pour le terme de leurs vies ,
 » & que le seul & entier exercice du
 » pouvoir Royal soit exécuté seulement
 » par le Prince d'Orange aux noms dudit
 » Prince & Princesse pendant leurs vies
 » conjointement , & qu'après leur mort ,
 » la Couronne sera dévolue aux Héritiers
 » qui naîtront de ladite Princesse d'Oran-
 » ge , & au défaut d'enfans nés de la
 » dite Princesse , à la Princesse Anne de
 » Dannemarck & à ses Héritiers ; &
 » au défaut d'enfans de ladite Princesse

» de Dannemarck , aux Héritiers du
 » Prince d'Orange.

JACQUES
 II.

» Les Pairs du Royaume & les Com-
 » munes conformément à ce Décret ,
 » prient lesdits Prince & Princesse d'O-
 » range d'accepter la Couronne.

» A la place des sermens d'Allé-
 » geance & de Suprématie , qui sont
 » abrogés dès ce moment , on prêtera
 » celui-ci. «

*Je promets sincèrement, & jure que
 je serai fidèle à leurs Majestés Le Roi
 Guillaume & La Reine Marie. Ainsi
 Dieu me soit en aide.*

*Je jure que de tout mon cœur j'ab-
 horre, déteste & abjure comme impie &
 hérétique cette damnable Doctrine &
 Maxime, que les Princes excommuniés,
 ou déposés par le Pape, ou par quelque
 autorité du Siège de Rome, peuvent être
 déposés ou tués par leurs Sujets, ou par
 d'autres tels qu'ils soient; & je déclare
 qu'aucun Prince, Personne, Prélat,
 Etat, ou Potentat étranger, n'a & ne
 doit avoir aucune Jurisdiction, Pou-
 voir, Supériorité, Prééminence ou auto-
 rité Ecclésiastique ou Spirituelle dans ce
 Royaume. Ainsi Dieu me soit en aide.*
 Après la lecture de cette Déclaration,
 on offrit solennellement la Couronne à

JACQUES
II.

Leurs Altesses au nom des deux Chambrés. Le Prince répondit en ces termes :

(MYLORDS ET MESSIEURS ,

Vous ne pouviez pas nous donner une plus grande marque de la confiance que vous avez en nous ; c'est pourquoi nous acceptons avec reconnoissance ce que vous nous offrez.

En venant ici , je n'ai eu d'autre intention que de conserver votre Religion, vos Loix & vos Libertés. Vous pouvez être sûrs que je ferai tous mes efforts pour les soutenir ; & je serai toujours prêt à concourir avec vous , pour procurer l'avantage & la gloire de la Nation.

Aussi-tôt le Prince & la Princesse furent proclamés Roi & Reine d'Angleterre sous les noms de *Guillaume & de Marie.*

1689.

GUILLAUME ET MARIE.

Depuis
1689. jus-
qu'à 1702.

Ce fut ainsi qu'un zèle trop impétueux pour la Religion Catholique priva Jacques II. d'une Couronne , dont ses Successeurs pleurent aujourd'hui la perte. S'il s'agissoit d'un autre Gouvernement que celui d'Angleterre , il ne seroit pas difficile de décider si des Sujets ont eu droit de détrôner ainsi leur

Souverain ; mais comme le Royaume de la Grande Bretagne est d'une espèce particulière, qui le rend différent de toutes les autres Monarchies de l'Europe , on ne peut pas raisonner selon les principes qui sont admis par les autres Nations. Il ne m'appartient pas de porter mon jugement sur une matière si délicate.

GUILLAUME ET MARIÉ.

Le nouveau Roi d'Angleterre changea la *Convocation* en Parlement , après quoi Guillaume choisit ses Ministres , & il eut soin de ne mettre en place que des gens agréables à la Nation. Il faut cependant excepter Guillaume Bentink Seigneur Gueldrois , qui eut beaucoup de part à la faveur de son Maître. On s'imagine bien que les Anglois ne virent pas avec plaisir un Favori étranger. Cependant ils ne témoignèrent pas leur mécontentement , parce qu'ils avoient eu lieu jusqu'alors d'être satisfaits de la conduite de leur Roi.

Guillaume proposa aux Anglois de réduire l'Irlande , où le Comte de Tyrconel , fidèle Partisan du Roi Jacques , commandoit une puissante armée. Il fut aussi question de secourir la Hollande , attaquée par les François. Le Parlement accorda des subsides considérables pour

GUILLAUME ET MARI-
RIE,

ces deux entreprises ; & il fut décidé qu'on déclareroit la guerre à la France. Guillaume, pour achever de se concilier l'affection des Anglois, abolit l'impôt sur les cheminées ; en un mot, ce Prince voulant prendre le contre-pied de ses Prédécesseurs, ne songeoit qu'à plaire aux Wighs qui cherchoient à profiter d'une circonstance si favorable pour établir leurs principes Républicains, & pour anéantir en quelque sorte l'autorité Royale. Les Torys de leur côté voyant les démarches de leurs adversaires, chercherent à se raccommo-der avec le Roi. Cela ne servit qu'à aigrir davantage l'un contre l'autre ces deux Partis, dont l'animosité mutuelle causa bien des chagrins à Guillaume. Ce Prince se repentit plus d'une fois d'avoir préféré à la vie tranquille qu'il menoit en Hollande, un état plus brillant à la vérité, mais qui étoit la source de mille déplaisirs.

Jacques II. qui étoit à la Cour de France, où il ne donnoit pas grande idée de sa Personne, obtint quelques secours d'hommes & d'argent, & se rendit en Irlande, dont la plupart des Habitans étoient Catholiques. Il s'empara de quelques Places de peu d'importan-

ce ; & aussi-tôt qu'il fut arrivé à Dublin, il fit tout ce qu'il falloit pour irriter les Protestans par la conduite qu'il tint à leur égard. Cependant, par une Déclaration que publia ce Monarque détrôné, il disoit que depuis son arrivée dans le Royaume d'Irlande, il avoit fait tous ses efforts pour prouver combien il avoit à cœur les intérêts de ses Sujets Protestans : » Quoiqu'ils soient, » ajoûtoit-il, d'une Religion contraire » à la mienne, je leur ai confié les plus » importans emplois, j'ai pardonné à » ceux qui avoient pris les armes contre moi. Si j'ai été obligé de punir » quelques-uns des plus coupables, on » ne m'a vû employer que des châtimens conformes à la douceur de mon » caractère. Par un semblable procédé, » nos Sujets d'Angleterre peuvent apprendre ce qu'ils doivent attendre de moi en cas qu'ils veuillent rentrer » dans le devoir. S'ils prennent promptement le parti de l'obéissance, je leur » accorderai le pardon de leurs fautes » passées ; mais je poursuivrai selon toute la rigueur des Loix ceux qui persisteront dans leur révolte. » Cette Déclaration ne servit pas plus à Jacques II. qu'une Proclamation fulminante qu'il

GUILLAUME ET MARIE.

envoya en Ecosse , & dans laquelle il ordonnoit à ses bons Sujets de poursuivre les armes à la main tous ceux qui ne seroient pas soumis à leur Maître légitime. Comme le Parti Presbytérien étoit alors dominant parmi les Ecossois , ceux-ci dans la *Convention* qui se tenoit en ce tems-là , accusèrent Jacques II. d'avoir professé ouvertement le Papisme , renversé les Constitutions fondamentales du Royaume , violé les Loix faites en faveur de la Religion Protestante , dépouillé les Ecossois de leurs Libertés & de leurs Privilèges. Après avoir dressé l'Acte qui contenoit tous ces chefs d'accusation , ils déclarèrent que le Roi Jacques II. étoit déchu de la Couronne par *forfaiture* , & que le Trône étoit devenu vacant. Aussi-tôt on résolut de se soumettre à la domination du Prince & de la Princesse d'Orange. Tandis que Guillaume étoit proclamé à Edimbourg Roi d'Ecosse , on le couronnoit en Angleterre. Quand on vint demander au Grand Chambellan cent livres sterling que les Rois à la cérémonie de leur Couronnement ont coutume de payer au Chapitre de Westminster , on s'apperçut que Jacques II. n'avoit rien donné en pareille occasion ;

c'est ce qui donna lieu à un Seigneur Anglois de dire : *Aussi lui en avons-nous donné pour son argent : Nous l'avons couronné comme il nous a payés.*

GUILLAUME ET MARIE.

Les Députés d'Ecosse arriverent peu de tems après pour offrir la Couronne au Roi & à la Reine d'Angleterre, qui l'ayant acceptée prêterent le serment, dont on leur fit auparavant la lecture. Ce jour-là même Guillaume déclara la guerre à la France. Il accusoit dans son Manifeste les François d'avoir voulu envahir les États de l'Empereur & de l'Empire, exercé des traitemens barbares sur les Colonies Angloises, causé du préjudice au commerce de la Grande Bretagne, disputé à l'Angleterre le droit du Pavillon, persécuté plusieurs Protestans Anglois ; enfin d'avoir envahi à main armée le Royaume d'Irlande pour y favoriser les entreprises des rebelles.

Pendant ce tems-là Guillaume reçut d'heureuses nouvelles de l'Ecosse. Le Château d'Edimbourg dont les (*) *Jacobites* étoient maîtres, se rendit par capitulation, & les Troupes du Roi Jacques après avoir eu d'abord quelques

(*) C'est le nom qu'on donnoit aux Partisans du Roi Jacques.

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

avantages , furent enfin dissipées. Il y en eut une partie qui se retira dans les montagnes , les autres profiterent de l'amnistie que leur offrit le Roi Guillaume.

L'Irlande ne fut pas si facile à réduire , parce que Louis XIV. envoya au secours de ce Royaume une Flotte commandée par le Comte de Chateau-Regnault , qui obligea l'Amiral *Herbert* de se retirer. Le Chef d'Escadre François fit débarquer heureusement les Troupes & les munitions qu'on envoyoit au Roi Jacques. Ce Prince assiégeoit pour lors *Londonderry*. Les Bourgeois Protestans de cette Place , résolurent de la garder & de la défendre avec courage. Ils choisirent eux-mêmes un Gouverneur , & envoyèrent à Londres pour demander du secours. Celui à qui ils venoient de confier le Commandement ne remplit pas leur attente. Comme on étoit fort irrité contre lui , & qu'il craignoit d'être mis en pièces , il se crut trop heureux de pouvoir sortir de la Ville. On mit à sa place le Ministre *Walker* & le Major *Backer*. Ces deux Commandans formerent huit Régimens composés des Bourgeois & de quelques réfugiés. Par ce moyen , la garnison se trouva

trouva de sept mille hommes. Outre cela il y avoit dans la Place trente mille
 GUYARD
 ME ET
 RIE
 ames, dont (*) plusieurs moururent de
 maladie; le plus grand nombre profita
 de la permission que leur donna l'enne-
 mi, & ils se retirèrent comme ils pur-
 rent en divers endroits. La garnison eut
 bien-tôt à souffrir de la disette qui de-
 vint extrême. Les désertions étoient fré-
 quentes, ce qui diminuoit considéra-
 blement le nombre des assiégés. Ceux-
 ci d'ailleurs faisoient tous les jours des
 sorties qui leur emportoient beaucoup
 de monde. Walker chargé seul du Com-
 mandement de la Place par la mort de
 son Collègue, inspiroit par son exem-
 ple du courage aux plus timides. Non-
 content de se comporter en brave Offi-
 cier, il reprenoît quelquefois les fonc-
 tions de Ministre, & montoit en chaire
 pour exhorter ses auditeurs à bien faire
 leur devoir. La garnison encouragée par
 les discours du Commandant, résolut
 de s'ensevelir sous les ruines de la Ville,
 plutôt que de la livrer à l'ennemi. Les
 Assiégeans sentirent plus d'une fois les
 effets d'une si généreuse résolution, &
 se virent enfin contraints de lever un
 siège qui lui avoit coûté huit ou neuf

(*) Il y en eut sept mille.

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

mille hommes. Aussi-tôt après la délivrance de Londonderry, Walker remit le Commandement à *Kirke*, qui étoit venu au secours de la Place, & qui fut fait Lieutenant Général. L'Ecclesiastique guerrier se rendit à la Cour, où il fut reçu du Roi Guillaume avec tous les honneurs qui étoient dûs à un homme qui venoit de se signaler par sa valeur, & qui avoit empêché que l'Irlande ne demeurât entièrement soumise à Jacques II.

Les Irlandois Catholiques furent battus en plus d'une occasion, & le Duc de Schomberg se rendit maître de presque toute la partie Septentrionale de leur Pays. Pour consoler le Roi Jacques des pertes qu'il venoit d'essuyer en Irlande, le Parlement de ce Royaume passa plusieurs Actes en faveur du Monarque détrôné, à qui on accorda deux cens soixante mille livres sterling. Pendant que les Irlandois donnoient ainsi des preuves de leur attachement à leur légitime Souverain, les Ecossois agissoient d'une maniere bien différente; car ils déclarerent dans leur Parlement que tous ceux qui favorisoient le Roi Jacques étoient incapables de posséder aucune Charge. On supprima l'Episco-

, dont les Membres avoient conformément refusé de faire prier dans leurs églises pour le Roi Guillaume. Les Evêques d'Angleterre n'étoient pas mieux osés en faveur du nouveau Monarque, auquel plusieurs Prélats refuserent prêter serment. Il se trouva même un Ecclésiastique, qui en prêchant dans la Chambre des Communes, eut la hardiesse de faire une Prière publique pour Jacques II. Ce Prince avoit pour partisans *Sancroft* Archevêque de Canterbury, six ou sept Evêques du Royaume, tous les Catholiques, & un grand nombre d'Anglicans. C'en étoit assez pour troubler la tranquillité de Guillaume, mais trop peu pour rétablir les affaires de son concurrent.

Le Parlement d'Angleterre fit plusieurs Actes en faveur de la Religion protestante; les Catholiques furent déshonorés, & on déclara que tout Roi désormais épouserait une Princesse protestante, seroit déchu de tous droits à la couronne, & ses Sujets déliés du serment de fidélité.

L'an 1690. Guillaume III. passa en Irlande pour tâcher de soumettre entièrement ce Royaume, où il y avoit un grand nombre de Catholiques qui étoient

GUILLAUME
III. ET
MARIE II.

envoyé par Louis XIV. Les mécontentemens que Schomberg eut à effuyer de leur part, l'obligerent de revenir parmi les François, dont il fit triompher les armes en Allemagne. Des services si essentiels lui firent donner le bâton de Maréchal qu'il auroit obtenu plutôt s'il n'eût pas été Protestant. Son attachement à une Religion qu'il voyoit persécutée en France, le détermina à passer dans les Etats de l'Electeur de Brandebourg, qui le fit Général de ses armées, & lui confia le Gouvernement de la Prusse. Dans le tems que le Prince d'Orange songeoit à son expédition d'Angleterre, le Maréchal de Schomberg vint offrir ses services à Guillaume, qui fut charmé de faire une pareille acquisition. Enfin après avoir donné dans toute l'Europe des preuves de sa capacité & de sa valeur, ce brave guerrier vint terminer sa carrière en Irlande. Il reçut en combattant deux coups de sabre & un coup de mousquet qui le priverent du jour. Telle fut la vie & la mort de l'illustre Maréchal de Schomberg.

Après la bataille de la *Boyne*, les Troupes Irlandoises reparurent bien-tôt à *Limerick* & à *Gallvay* sous la con-

GUILLAU-
NE ET MA-
RIE.

duite de Tyrconel & de Lauzun. Les Anglois qui vouloient profiter de leur victoire, vinrent mettre le siège devant Limerick; mais *Boisselot* qui commandoit dans la Place se défendit avec tant de courage, que les Assiégeans se virent contraints de renoncer à leur entreprise. Ce fut alors que le Roi Guillaume s'en retourna en Angleterre. Tyrconel, Lauzun, Boisselot, & les François qui étoient en Irlande sortirent aussi de ce Royaume, où on laissa avec les débris de l'armée Irlandoise le Duc de Berwick, qui ne se trouva pas en état de s'opposer aux progrès du fameux Comte de *Malboroug*, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Cette même année 1690. il y eut (*) un combat naval entre la Flotte de France commandée par les Comtes d'Étrées & Château-Regnault, & les deux Flottes combinées d'Angleterre & de Hollande. Les François qui furent vainqueurs vinrent mouiller dans la Baye de *Tingmouth*, où ils brûlèrent vingt navires Anglois. La victoire se déclara encore pour la France dans le village de *Fleurus*, où le Duc de Luxembourg

(*) Ce combat naval se donna entre l'Isle de *Wight* & le Cap de *Eerlay*,

tailla en pièces une bonne partie de l'Infanterie Hollandoise.

GUILLAUME ET MARIE.

Guillaume III. à son arrivée en Angleterre se rendit au Parlement, & lui fit part de la situation dans laquelle il avoit laissé l'Irlande, & il demanda ensuite des secours pour être en état de soutenir la guerre. Aussi-tôt les Communes résolurent de lui accorder les sommes nécessaires pour l'entretien de la Flotte, & d'une armée de soixante-dix mille hommes. Guillaume satisfait des procédés du Parlement, s'embarqua pour la Hollande. Il courut risque de périr au milieu des flots; mais enfin il descendit sur les Terres de la République, où il étoit à portée de voir les conquêtes que les François faisoient tous les jours en Flandre. Tandis que les progrès de ses ennemis lui caufoient de si vifs déplaisirs, il reçut des Nouvelles capables de calmer un peu ses chagrins. Le Comte de Tyrconel qui étoit retourné en Irlande avec des Troupes Françaises, n'eut pas le bonheur de réussir dans son expédition. Le Baron de Ginckel, à la tête de trente mille Anglois, entra dans ce Royaume, & s'empara de plusieurs Places. Il attaqua ensuite les ennemis, sur qui il remporta

GUILLAUME ET MARIE. la victoire. Saint Ruth Lieutenant Général, qui commandoit les Troupes Françoises, fut tué d'un boulet de canon. Galloway & Limerick se rendirent par capitulation. Les Articles en furent très-avantageux pour cette dernière Place, dans laquelle mourut quelque tems avant le siège le Comte de Tyrconel, qui avoit toujours montré tant d'attachement pour le malheureux Jacques II. Les succès du Général Ginkel rendirent Guillaume III. Maître absolu de l'Irlande.

1691.

Les François paroissoient toujours avoir envie de rétablir sur le Trône le Roi Jacques, & le Comte de Tourville eut ordre d'attaquer la Flotte des Alliés dès qu'il la trouveroit. On se battit à plusieurs reprises près de Harfleur, sans que la victoire se déclarât pour aucun des Partis. Le Chef d'Escadre François ayant été obligé faute d'ancres de se rendre à la Hogue avec dix de ses vaisseaux, fut bien-tôt suivi par le Chevalier *Rook*, qui commandoit une partie de la Flotte Angloise; il brûla les navires François à la vue de Jacques II. qui étoit pour-lors à la Hogue; & le malheureux Monarque qui avoit beaucoup compté sur cet armement, com-

mença

1692.

mença à désespérer de pouvoir rétablir ses affaires. Les Anglois formerent le dessein de faire une descente en France, mais ils ne purent exécuter ce projet.

GUILLAUME ET MARIE.

Guillaume III. fut moins heureux cette année-là sur terre que sur mer ; il crut avoir trouvé à Steenkerque une occasion favorable d'attaquer les François. Le troisième d'Août il leur livra bataille, & la perdit. L'année suivante il ne réussit pas mieux à Neerwinde, où il fut encore vaincu. Les Partisans de ce Prince, qui n'ont jamais eu occasion de chanter ses victoires, disent qu'après la perte de la bataille de Neerwinde, il fit une fort belle retraite, qui fut admirée de ses ennemis mêmes. Je veux bien croire que Guillaume III. étoit un grand homme ; mais il n'eut presque jamais le bonheur de réussir dans ses entreprises. Pendant tout le tems que dura la guerre, la Ville de (*) Saint-Malo fit un tort considéra-

(*) Saint-Malo est située à la tête de la Manche, où aboutit le grand Océan. Cette Ville forme une Péninsule, dont il ne seroit pas facile de se rendre maître. Il faut bien connoître la côte pour en approcher avec des vaisseaux, à cause des rochers qu'on trouve à chaque instant. Ce n'est pas le seul obstacle qu'on rencontre : plusieurs Forts dont il faudroit essayer le feu,

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

ble au commerce de l'Angleterre & de la Hollande. Les Malouins , qui dans tous les combats sur mer , ont donné tant de preuves de leur valeur , armoient des Corsaires qui ne rentroient dans leurs Ports qu'avec des prises considérables. Les pertes que les Anglois & les Hollandois esluvoient tous les jours , les mirent de fort mauvaise humeur contre Saint-Malo , dont ils résolurent

mettent cette Place à couvert des entreprises de l'ennemi. Aussi pendant la guerre , les Bourgeois seuls suffisoient pour garder leur Ville ; elle n'est pas d'une grande étendue , mais elle est fort peuplée. Les rues y sont fort étroites , les maisons très-hautes , & la plupart d'une rare beauté : les murs de la Ville sont aussi d'une grande hauteur , la moitié de ces murs est magnifique. Saint-Malo , comme tout le monde sçait , est gardée par des chiens , qui sont au nombre de dix à douze ; ils sont pendant la nuit la patrouille hors de la Ville , & servent à empêcher qu'on ne vole des cables , ou quelques autres agrès de vaisseaux. Les Malouins se sont vus dans une opulence , dont il reste encore quelques vestiges. J'ai connu un homme , qui dans le tems où Saint-Malo regorgeoit de richesses , s'amusoit à faire chauffer des piastres qu'il jettoit ensuite dans les rues , afin d'avoir le plaisir de faire brûler les doigts de ceux qui vouloient ramasser cet argent. Cet homme est mort à l'Hôpital. J'espère qu'on voudra bien me pardonner tous ces petits détails en faveur du lieu de ma naissance.

*Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit , & immemores non sinit esse sui.*

OVID.

de se venger d'une manière terrible.

On fit en Angleterre un Vaisseau d'une construction singulière, qu'on maçonna dans tout son contour avec de la brique. Il y avoit au fond de cale plus de cent barils de poudre tous couverts de gaudron, de souphre, de poix-raisine, &c. Au-dessus de routes ces sortes de matières combustibles, on avoit mis trois cent quarante carcasses composées de grenades, de boulets, de chaînons, de canons, de pistolets chargés, le tout enveloppé dans des étoupes & dans de la toile gaudronnée. Ce vaisseau avoit six ouvertures par où devoit sortir un feu, à la violence duquel rien ne pourroit résister. Ce fut à Londres qu'on construisit avec beaucoup de secret un pareil chef-d'œuvre, qu'on a appelé avec raison *la Machine Infernale*, & dont on vouloit se servir pour abîmer entièrement Saint-Malo. Le trente de Novembre de l'année 1639. le fatal Vaisseau à l'entrée de la nuit se trouva près de la Ville & du Fort-Royal, sans que les Malouins s'en fussent aperçus. Un coup de vent par bonheur le fit donner contre un rocher, qui l'endommagea tellement, que l'eau commença à entrer avec abondance. On mit

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

le feu avec précipitation ; mais comme une partie des poudres étoit déjà mouillée , cela empêcha l'effet que devoit produire la *Machine Infernale* ; elle crêva avec un bruit horrible. Son cabestan tomba dans la Ville sur une maison qui fut écrasée. Les Malouins en furent quittes pour la peur & pour leurs vitres. Voilà à quoi aboutit cette affreuse invention , dont il n'étoit pas même permis de se servir contre une Ville ennemie. L'humanité a ses droits qu'on doit respecter , même pendant la guerre. On croit que l'Inventeur de la Machine sauta en l'air : périssent ainsi tous ceux dont l'industrie est funeste au genre humain !

Guillaume passa en Angleterre , où on le félicita , non pas sur ses victoires , mais sur les fatigues & les périls qu'il avoit essuyés pendant la dernière campagne. Ce Prince dans le Discours qu'il fit au Parlement , avoua tout naturellement qu'il avoit été vaincu , ce qu'il attribua à la supériorité du nombre des ennemis. A l'égard des mauvais succès que l'Angleterre avoit eu sur mer , il en rejetta la faute sur les Amiraux , dont il voulut qu'on examinât la conduite. La Chambre des Seigneurs , après

avoir entendu tout ce qu'ils alléguèrent pour leur justification, déclara qu'ils s'é-
toient bien acquittés de leur devoir.

GUILLAUME
III. ET MA-
RIE.

1694.

Guillaume à qui le Parlement avoit accordé des subides considérables, partit pour se remettre à la tête de son armée, où il se distingua par son habileté dans les campemens. Pendant toute cette campagne, il forma de grands projets qu'il ne put pas exécuter. Les Anglois voulurent faire sur les côtes de Bretagne une descente qui ne leur réussit pas; ils s'en vengerent sur Dieppe, où ils jetterent une grande quantité de bombes qui mirent le feu à cette Ville, & la réduisirent en cendres. Le Havre de Grace auroit éprouvé un pareil sort, sans les sages précautions que prit le Maréchal de Choiseuil. Dunkerque & Calais se mirent aussi à couvert des entreprises de la Flotte Angloise, à qui on fit perdre l'envie de tenter des descentes sur les côtes de France.

Guillaume III. après s'être signalé, comme nous l'avons dit, par de grands projets qu'il ne put mettre en exécution, repartit pour l'Angleterre, & assura le Parlement que les affaires de la Grande Bretagne se trouvoient en bien meilleur état que la campagne précédente.

GUILLAU-
ME ET MA-
RIE.

puisque'on avoit arrêté les progrès de l'ennemi, tant sur terre que sur mer. Les Communes furent si charmées de la prétendue gloire que venoit d'acquérir la Nation, qu'elles accorderent à Guillaume pour les frais de la campagne prochaine cinq millions de livres sterling.

Au commencement de l'année 1695. la Reine Marie tomba malade, & mourut le sept de Janvier. Guillaume perdit en elle une tendre épouse, & l'Angleterre une médiocre Princesse; elle consentit sans peine à voir toute l'autorité entre les mains de son mari, & elle ne se mêla en aucune façon du Gouvernement. Elle étoit la fille aînée de Jacques II. dont elle n'occupa, je croi, la place qu'avec déplaisir. Par la mort de cette Princesse, Guillaume se trouva seul possesseur d'un Trône qu'il ne partageoit que pour la forme avec la Reine son épouse.

GUILLAU-
ME III.

L'événement qui venoit d'arriver ne causa aucun changement dans les affaires, & on fit de nouveaux préparatifs pour continuer la guerre avec vigueur. Guillaume vint se remettre à la tête de ses Troupes, & il fit le siège de Namur, dont il se rendit maître. Le Maré-

chal de Boufflers qui se trouva dans la Ville, fut tout surpris de se voir arrêté : on lui dit que c'étoit en représailles de ce qui étoit arrivé à Dixmude & à Deynse, dont on avoit violé les capitulations. Quelque tems après ce Maréchal fut renvoyé, sur la promesse que fit le Roi son Maître de satisfaire les Alliés, par rapport aux garnisons des deux Villes dont nous venons de parler.

GUILLAUME III.

Guillaume fit un voyage en Hollande, où il reçut des complimens sur la prise de la Ville & du Château de Namur. Il partit ensuite pour l'Angleterre ; & à son arrivée il cassa le Parlement, à cause sans doute qu'il y avoit beaucoup de Membres Jacobites, & il en convoqua un nouveau. Tandis qu'on travailloit aux élections, le Roi Guillaume voulut voir la Ville d'Oxford. L'Université lui fit toutes sortes d'honneurs, & prépara un festin superbe auquel il ne se trouva point, dans la crainte, à ce qu'on prétend, d'être empoisonné.

Le nouveau Parlement s'assembla le 21 de Novembre. Pendant ce tems-là il se forma contre Guillaume une Conspiration, dont les auteurs furent punis

1695.

GUILLAU-
ME III.

de mort. Cela donna lieu à un Bill, qui autorisoit le Roi à faire arrêter tous ceux qu'on soupçonneroit d'avoir conspiré contre sa Personne. Il y eut aussi des Associations, par lesquelles on s'engageoit à défendre la sacrée Personne du Roi, & à le maintenir contre Jacques II. & ses Partisans. Les Communes commencerent à s'*associer* de la sorte. La Chambre Haute donna aussi de semblables preuves de son zèle; on fit la même chose en Ecosse & en Irlande, & les *Associations* devinrent à la mode.

Pendant l'année 1696. la Flotte Angloise bombarda Calais, Olonne & Saint Martin de Ré. On fit aussi une descente sur les côtes de Bretagne, qui aboutit à piller & à brûler quelques Villages; mais les François eurent des avantages plus solides sur mer, & le Capitaine *Jean Bart*, qui s'étoit déjà signalé par mille actions éclatantes, fit des prises considérables sur les Anglois & les Hollandois.

La France malgré ses triomphes se trouvoit tellement épuisée, qu'elle songeoit très-sérieusement à faire la paix. Ce fut à la Haye qu'on tint les Conférences qui furent d'abord infructueuses.

Les Ministres Plénipotentiaires s'assemblerent ensuite à Ryſwick, & Guillaume fit le premier son Traité avec la France. Louis XIV. s'engageoit à ne plus troubler le Roi d'Angleterre dans la possession de ſes Royaumes, & à ne point aſſiſter directement ni indirectement les ennemis de Guillaume III. à qui on promit de reſtituer ſa Principauté d'Orange. Par ce Traité Jacques II. perdoit toute eſpérance de remonter ſur le Trône. Les Partifans de ce malheureux Prince ſe plaignirent amèrement de la conduite qu'on venoit de tenir à l'égard de celui qu'ils regardoient comme leur légitime Souverain. Vouloient-ils donc qu'on achevât de ruiner les François pour ſoutenir un Monarque, dont les intérêts ne devoient les toucher que foiblement ? Jacques ſe voyant ainſi abandonné de la France, répandit dans le public quelques Mémoires, pour repréſenter qu'il étoit la victime de ſon zèle pour la Religion Romaine. Tout le fruit qu'il tira de ſes plaintes, fut une ſtérile compaſſion ; il protesta contre tout ce qui pourroit ſe faire contre lui au Congrès de Ryſwick. On ſ' imagine bien que tout cela ne fut pas capable de mettre obſtacle à

la paix générale, qui fut enfin conclue le 20 de Septembre 1697. Les Ministres Impériaux parurent très-mécontents de ce que la plupart des Alliés avoient commencé par traiter séparément avec la France. On les laissa se plaindre, & ils furent contraints de faire comme les autres. Louis XIV. rendit plusieurs Villes de Flandres, dont il s'étoit rendu maître. Cette guerre fut extrêmement glorieuse aux François, qui vinrent à bout de faire des conquêtes, malgré les efforts de presque toutes les Puissances de l'Europe qui s'étoient ligués contre Louis XIV.

Le Roi d'Espagne étoit sur le point de mourir; & comme ce Monarque n'avoit point d'enfans, on voyoit bien qu'un si bel héritage occasionneroit des guerres sanglantes. Tout le monde sçavoit que Louis XIV. ne manqueroit pas de faire valoir les prétentions qu'il avoit sur cette Monarchie. L'Empereur de son côté vouloit joindre à ses autres Domaines le Royaume d'Espagne, qu'il regardoit comme un bien appartenant à sa famille. On étoit donc sur le point de voir les deux plus puissans Monarques de l'Europe prendre les armes, pour se disputer une succession, sur laquelle

chacun prétendoit avoir des droits légitimes. L'Angleterre & la Hollande ne pouvoient pas rester neutres dans ces sortes de disputes. Mais pour qui se déclarer ? On craignoit également de voir augmenter la puissance des Maisons d'Autriche & de Bourbon. Voilà ce qui jettoit la Grande Bretagne & les Etats Généraux dans un furieux embarras. Sur ces entrefaites, Guillaume & les Hollandois apprirent avec bien du plaisir que Louis XIV. offroit de partager la Monarchie Espagnole avec le Prince Electoral de Baviere : alors se fit le fameux *Traité de Partage*. Voici ce qui fut réglé secrètement entre la France, l'Angleterre & les Provinces-Unies :

GWILLAU.
ME III.

Louis XIV. devoit avoir pour sa part les Royaumes de Naples & de Sicile, les Places qui sont sur les côtes de Toscane & les Isles adjacentes, la Ville & le Marquisat de Final, toute la Province de Guipuscoa, les Villes de Fontarabie & de S. Sebastien, le Port du Passage, le partage égal des montagnes, qui en cet endroit-là séparent l'Espagne de la France, & les passages de ces montagnes. On cédoit au Prince de Baviere le reste de la Monarchie Espagnole en Europe & dans les Indes. On exceptoit

le Duché de Milan qui devoit être donné à l'Archiduc Charles , second fils de l'Empereur Leopo'd. Tel fut l'arrangement que l'Angleterre & les Etats Généraux crurent le plus convenable pour empêcher que l'Empereur ou le Roi de France ne devinssent trop puissans. Le Prince de Baviere prétendoit à la Couronne d'Espagne , comme petit-fils de Marguerite Thérèse d'Autriche , seconde Infante & fille de Philippe IV. A l'égard de Louis XIV. il vouloit faire valoir les droits du Dauphin qui étoit fils de Marie Thérèse , sœur aînée de Marguerite. Il est vrai que ces deux Princesses avoient solennellement renoncé à toutes leurs prétentions. Nous verrons dans la suite comment se termina cette importante affaire.

1698.

Quelque tems après le fameux Traité de partage , le jeune Prince Electoral de Baviere , qui devoit avoir une si bonne part au démembrement de la Monarchie Espagnole , mourut à Bruxelles dans la septième année de son âge. Cette mort dérangerait tout le système dont nous venons de parler. Le Roi d'Angleterre se trouva dans un nouvel embarras ; il craignoit également de voir la Couronne d'Espagne passer dans la Maison

d'Autriche, ou dans celle de Bourbon. On travailla alors à un autre Traité à l'insçu du Monarque Espagnol, dont on partagea les Etats entre le Dauphin de France & l'Archiduc d'Autriche; on envoya ce Traité dans toutes les Cours de l'Europe, pour engager tous les Princes à y donner leur consentement. Il ne fut accepté que par le Duc de Lorraine, qui, selon le nouvel arrangement qu'on venoit de prendre, devoit avoir le Duché de Milan, à la place de celui de Lorraine qu'on donnoit au Dauphin. Charles II. Roi d'Espagne fut extraordinairement choqué qu'on osât ainsi disposer de son Royaume, & il ne pouvoit comprendre que les Anglois & les Hollandois fussent les auteurs d'un projet qui tendoit si fort à l'aggrandissement de la Maison de Bourbon. Le Duc de Savoye se plaignit aussi très-amèrement du nouveau Traité de partage, dans lequel on n'avoit eu aucun égard à ses intérêts, quoique par le Testament de Philippe IV. la Couronne d'Espagne dût lui appartenir au défaut de la Maison d'Autriche. Tandis que le Roi d'Angleterre se donnoit bien des mouvemens, pour faire accepter un Traité dont il étoit le principal auteur,

GUILLAU-
ME III.

1700.

il apprit une Nouvelle qui déconcerta tous les projets. Le Roi d'Espagne mourut, & ce Prince dans son Testament déclara pour son Successeur Philippe d'Anjou, second fils (a) du Grand Dauphin. On ne sera pas fâché de voir l'Article du Testament qui regarde la succession, & dont voici les propres termes :

» Le Roi d'Espagne reconnoissant
 » que la renonciation de la feue (b)
 » Reine de France ayant été faite, pour
 » prévenir la réunion des deux Cou-
 » rones en une seule Monarchie, &
 » que lorsque cette raison fonda-
 » mentale vient à cesser, le droit de la suc-
 » cession appartient selon les Loix du
 » Royaume au plus proche parent &
 » héritier, lequel cas se rencontre dans
 » la personne du second fils de Mon-
 » sieur le Dauphin, Sa Majesté l'ap-
 » pelle en cette qualité à la succession
 » de tous ses Royaumes & Etats, sans
 » aucune réserve ni exception, pour en
 » prendre possession après la mort de
 » Sa Majesté, en prêtant serment de

(a) On lui donne le nom de Grand Dauphin, pour le distinguer de tous ceux qui portèrent après lui le titre de Dauphin pendant la vie de Louis XIV.

(b) Marie Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV. Roi d'Espagne, & femme de Louis XIV.

" maintenir les Loix , Ordonnances &
 " Coutumes des Royaumes qui com-
 " posent la Monarchie Espagnole ; &
 " en cas que le Duc d'Anjou vienne à
 " mourir ou à hériter de la Couronne
 " de France , la succession à la Cou-
 " ronne d'Espagne passera au Duc de
 " Berri , frere cadet de Philippe ; & le
 " Duc de Berri venant aussi à mourir ,
 " Sa Majesté appelle à la succession
 " l'Archiduc , second fils de l'Empereur ,
 " & non pas le Roi des Romains son
 " aîné , par les mêmes raisons qui re-
 " gardent le Duc d'Anjou ; & en cas
 " que l'Archiduc Charles vînt à man-
 " quer , Sa Majesté appelle le Duc de
 " Savoye & ses enfans. Voulant & re-
 " commandant que sa volonté soit exé-
 " cutée , sans aucun partage ni démem-
 " brement de la Monarchie. Et comme
 " Sa Majesté souhaite ardemment que
 " la paix & l'union entre l'Empereur &
 " le Roi très-Chrétien soit conservée ,
 " elle requiert & exhorte , pour affermir
 " d'autant mieux cette union avec le
 " repos de l'Europe , qu'elle soit confir-
 " mée par le mariage du Duc d'Anjou
 " avec une des Archiduchesses.

Quelle surprise pour le Roi d'Angle-
 terre , & les États Généraux , lorsqu'ils

GUILLAU-
ME III.

virent que malgré toutes leurs mesures, la Couronne d'Espagne alloit passer dans la Maison de Bourbon ! Il est vrai que le Testament s'opposoit à la réunion des deux Monarchies sous le Gouvernement d'une seule personne ; mais on sentoît bien que du moins pendant la vie de Louis XIV. la Cour d'Espagne entreroit dans toutes les vûes de celle de France. Or si cette dernière Couronne avoit soutenu elle seule tous les efforts de l'Europe conjurée, que ne devoit-on pas craindre des François soutenus de toute la puissance Espagnole ? Ces réflexions étoient accablantes pour la Hollande & pour l'Angleterre. Il ne restoit à ces deux Puissances d'autre parti à prendre, que d'employer la voye des armes pour empêcher l'exécution du Testament de Charles II. On n'en vint pas si-tôt à ces extrémités, & Guillaume reconnut Philippe V. pour Roi d'Espagne, & lui écrivit pour le féliciter sur son avènement à la Couronne.

Le Parlement d'Angleterre qui ne cherchoit qu'à mortifier Guillaume, reprochoit à ce Prince d'avoir donné lieu par le Traité de partage au Testament de Charles II. La Chambre des Seigneurs présenta

Présenta à ce sujet une Adresse au Roi pour se plaindre de ce que ce Traité avoit été fait sans la participation du Conseil. On prioit ensuite Sa Majesté de n'entreprendre aucune affaire d'importance, sans avoir pris l'avis d'un Conseil composé d'Anglois naturels, qui auroient plus de zèle que des étrangers pour les intérêts de la Patrie. Les Communes firent aussi leurs plaintes sur le même sujet. Guillaume répondit avec plus de modération à la Chambre Basse qu'à celle des Seigneurs, ce qui n'empêcha pas les Communes de parler d'une manière fort indécente, par rapport au Traité de partage. On fut jusqu'à dire que partager ainsi les Royaumes d'un Prince vivant, c'étoit une action comparable à un vol de grand chemin. Guillaume ne put pas manquer d'être fort sensible à de pareils discours, mais il ne jugea pas à propos d'en témoigner son ressentiment; au contraire, il affecta toujours d'avoir beaucoup de complaisance pour les Communes, dont il vouloit obtenir des subides, afin de pouvoir soutenir contre la France la guerre qu'il projettoit. Ce Parlement établit alors la succession au Trône d'Angleterre dans la Ligne Protestante, & passa

plusieurs Actes pour borner encore davantage l'autorité Royale.

Pendant ce tems-là les Etats Généraux qui se voyoient sur le point d'être attaqués par la France, envoyèrent au Roi d'Angleterre une Lettre, dans laquelle ils exposoient d'une manière touchante la situation où ils se trouvoient. Ils faisoient voir que les intérêts de l'Angleterre & de la Hollande étoient communs, mais que la France employoit toute sa politique à les diviser, en voulant traiter séparément avec chacune des Puissances maritimes. Ils ne manquèrent pas de représenter combien une pareille division seroit funeste aux deux Partis. En conséquence de cette Lettre, les Communes résolurent d'assister les Etats Généraux, afin de pourvoir par-là à la sûreté de toute l'Europe. Malgré tout cela, les Communes n'étoient pas encore disposées à seconder les desseins de leur Roi, qui vouloit absolument déclarer la guerre à la France. Mais les choses changèrent de face à la mort de Jacques II. Ce Prince tomba malade à S. Germain-en-Laye. Quand il se vit sur le point de mourir, il se fit administrer les Sacramens de l'Eglise, & déclara qu'il par-

donnoit à Guillaume III. & à l'Empereur Leopold tous les maux qu'il en avoit reçus. Ses enfans s'approcherent pour lui demander sa bénédiction. Après la leur avoir donnée, il recommanda au Prince de Galles de ne pas sacrifier sa Religion au désir de remonter un jour sur le Trône : » Préférez, mon cher » Fils, lui dit-il, le soin de votre salut » aux vaines grandeurs de ce monde. » Ne manquez jamais au respect & à » la déférence que vous devez à la Reine votre mere. J'ai trouvé un sûr asile » dans ces lieux, où vous me voyez » prêt à finir mes jours ; on y a eu pour moi tous les égards qui sont dûs à une personne de mon rang. Un prince si généreux m'a presque fait oublier mes malheurs. Quels sentimens de reconnoissance ne devez-vous donc pas avoir pour un Monarque qui a pris plaisir à combler votre pere de bienfaits ? La bonté de votre cœur me donne lieu d'espérer que vous n'oublierez jamais les obligations que vous avez à Louis XIV. Adressant ensuite la parole au Nonce : je vous prie, Monsieur, dit-il, d'assurer Sa Sainteté que je meurs Confesseur de l'Eglise Romaine. « Ce fut-là ce qu'il

CEILLAU-
NE III.

1701.

Mort de
Jacques II.
& son ca-
ractere.

dit de plus remarquable. Enfin le 10 du mois de Septembre, il rendit le dernier soupir dans la soixante-huitième année de son âge.

Les plus grands ennemis de Jacques II. ne peuvent pas nier que ce Prince n'eût beaucoup d'attachement à sa Religion. Le sacrifice de trois Royaumes en est une preuve bien convainquante : il eut le courage de se déclarer Catholique dans un pays où l'Eglise Romaine étoit en horreur. La profession publique de ses sentimens l'obligea à quitter des Charges lucratives, à s'exiler de sa Patrie, & à perdre pendant quelque tems l'espérance de monter sur le Trône. Tout cela ne fut point capable de l'ébranler, ni de lui faire abandonner une Religion, dans laquelle il avoit été élevé par la Reine sa mere, & par le Chevalier *Barkley* son Gouverneur. Jacques II. ne fut pas moins ferme dans ses principes, par rapport au pouvoir arbitraire. Il voulut être tout à la fois absolu & Catholique, dans un pays où une seule de ces qualités étoit plus que suffisante pour le rendre odieux à ses Sujets. Violent, altier, impérieux, il eut tout ce qu'il falloit pour former une semblable entreprise ; mais

on ne pouvoit réussir qu'à force d'adresse, de prudence & de souplesse dans le caractère ; or c'est ce qu'on ne trouva jamais dans Jacques II. On ne vit pendant tout son regne qu'une suite de démarches imprudentes qui aboutirent à le renverser du Trône. La maniere dont il se comporta après sa disgrâce, fut regardée par quelques-uns comme l'effet d'un grand courage, & par d'autres comme une stupide insensibilité. On ne peut pas lui contester la valeur, dont il donna des preuves en plusieurs occasions ; il étoit aussi très-expérimenté dans la Marine ; & sous le regne de Charles II. il se signala sur mer, tandis qu'il fut Amiral d'Angleterre. Il avoit beaucoup de ces qualités qui servent à former un grand Roi ; une parfaite connoissance du métier de la guerre, & le courage nécessaire pour mettre cette science en pratique, un attachement sincère à la Religion, une exacte probité qui est plus rare qu'on ne pense parmi les Souverains, un talent rare pour ménager ses revenus, sans paroître moins magnifique : voilà si je ne me trompe des qualités propres à faire briller un Monarque. Jacques II. ne fut cependant qu'un médiocre Roi.

GUILLAU-
ME III.

L'envie d'établir le Despotisme & la Religion Romaine , fit disparoître toutes ses vertus , à la place desquelles on ne vit plus qu'une opiniâtreté inflexible , une hauteur insupportable , & quelquefois même une cruauté excessive. Si on envisage ce Prince comme un simple particulier , on trouvera matière à de justes éloges. Il eut toujours beaucoup de respect pour son pere , d'amitié pour son frere , de complaisance pour son épouse , de tendresse pour ses enfans , & de fidélité pour les Rois ses Prédécesseurs. Une des causes de sa disgrâce , fut de suivre aveuglément les conseils de la Reine qu'il considéroit beaucoup , & à laquelle il manquoit cependant en des articles essentiels ; car il ne fut rien moins qu'exact à garder la foi conjugale , & il n'étoit pas aussi d'un goût fort difficile sur la beauté des femmes auxquelles il s'attachoit : c'est ce qui fit dire à Charles II. que les Confesseurs de son frere lui donnoient ses maîtresses pour pénitence. J'acheverai le portrait de Jacques II. par un autre bon mot de son Prédécesseur : *Si mon frere est jamais Roi , disoit Charles , il sera homme à perdre son Royaume pour une Meise , & son ame pour une maîtresse.*

La première partie de cette prédiction s'est trouvée malheureusement accomplie. GUILLAU-
ME III.

A peine Jacques II. eut-il fermé les yeux, que Louis XIV. reconnut le Prince de Galles pour Roi d'Angleterre. Cette démarche irrita furieusement les Anglois ; mais la Cour de France fit voir qu'elle n'avoit rien fait contre le Traité de Ryfwik, par lequel elle s'engageoit à *n'assister ni directement ni indirectement ceux qui entreprendroient de troubler la paix du Roi régnant.* Or en quoi Louis XIV. troubloit-il la possession du Roi Guillaume ? Avoit-on trouvé mauvais que la Cour de France traitât Jacques II. comme Souverain, & lui donnât le Titre de Roi d'Angleterre ? Le Prince de Galles n'héritoit-il pas de toutes les prétentions de son père ? Hélas, c'étoit le seul héritage de ce Prince malheureux ! Les Anglois avoient donc tort d'en vouloir à la France, & d'exhorter à lui déclarer la guerre leur Roi qui n'en avoit déjà que trop d'envie. En effet, Guillaume reçut plusieurs Adresses, par lesquelles on le sollicitoit à se venger de l'injure que venoient de lui faire les François. Le Roi d'Angleterre assembla un nou-

GUILLAU-
ME III. veau Parlement, & fit ce Discours aux
deux Chambres :

MY LORDS. ET MESSIEURS,

» Vous êtes tous instruits des démar-
» ches du Roi de France ; il vient de re-
» connoître pour votre Souverain le
» prétendu Prince de Galles. Je n'ai que
» faire de vous dire que par un sem-
» blable procédé on fait injure à ma-
» Personne, on attaque les Libertés de
» l'Angleterre, & on expose la Reli-
» gion Protestante à un péril évident.
» Le Roi de France en plaçant son Pe-
» tit-Fils sur le Trône d'Espagne, s'est
» mis en état de donner des fers à l'Eu-
» rope entière. Les Espagnols & les
» François ne vont plus faire qu'un seul
» Peuple, dont la puissance peut porter
» les plus grands préjudices au com-
» merce de ce Royaume. Pour préve-
» nir les malheurs qui nous menacent,
» j'ai conclu plusieurs Traités que vous
» me mettrez en état d'accomplir. Son-
» gez que toute l'Europe a les yeux fixés
» sur ce Parlement, dont elle attend sa
» liberté. Ne perdez point le tems en
» des Délibérations inutiles ; faites revir-
» tuer aujourd'hui cette ancienne vigueur
» des

des Anglois , & nous n'avons rien à
 craindre de nos ennemis ; la princi-
 pale force de ce Royaume consiste
 en nos Vaisseaux. Faisons donc un ar-
 mement qui soutienne notre réputa-
 tion sur mer , & tâchons d'avoir sur
 terre des forces proportionnées à cel-
 le de nos Alliés. Si je me trouve au-
 jourd'hui dans la nécessité de vous de-
 mander des subsides , vous sçavez l'u-
 sage que j'en veux faire. Mettez fin
 à vos animosités particulières , & dé-
 faites-vous de tout esprit de Parti ;
 votre union ne peut manquer de
 procurer les plus grands avantages à
 l'Angleterre , en renversant toutes les
 espérances de nos ennemis. «

Les deux Chambres furent extrême-
 ment contentes de ce Discours , & elles
 approuverent tous les Traités que Guil-
 laume avoit faits avec l'Empereur , la
 Hollande , le Dannemarck & la Suède.
 Pour témoigner au Roi combien on
 étoit irrité contre les François , on fit
 ajouter aux Traités un nouvel Acte ,
 portant qu'on ne feroit point la paix
 avec cette Nation , qu'elle n'eût donnée
 une satisfaction suffisante à Guillau-
 me III. pour avoir reconnu le P éten-
 dant en qualité de Roi d'Angleterre.

GUILLAU
ME III.

Mort de
Guillaume
III.

1702.

Caractère
de Guillau-
me III.

Les Communes résolurent aussi d'accorder des subsides considérables ; en un mot, les deux Chambres s'empressoient à donner des preuves de leur zèle, mais Guillaume n'eut pas le tems de voir les effets de leur bonne volonté. La santé de ce Prince depuis quelque-tems se trouvoit fort affoiblie : une chute de cheval contribua encore à abrégér les jours du Roi. L'Archevêque de Cantorbéri & l'Evêque de Salisbury reçurent ses derniers soupirs. Il mourut le 19 de Mars, à l'âge de cinquante-deux ans, & après en avoir régné quatorze. Son bon sens ne l'abandonna point jusqu'au dernier instant ; on ouvrit son corps, & on trouva que ses poulmons étoient fort enflammés ; & c'est à cette inflammation qu'on attribua sa mort.

Guillaume III. passeroit pour le plus grand Guerrier de son siècle, s'il suffisoit pour mériter cette réputation d'aimer la guerre, & de la faire souvent. Car ce Prince eut pendant toute sa vie les armes à la main ; mais il n'eut presque jamais le bonheur de remporter de victoires ; c'est ce qui fit dire à un Prince, devant qui on louoit Guillaume comme un Général parfait : *jamais je n'ai*

connu Capitaine si jeune qui ait perdu **GUILLAU-**
tant de batailles & levé tant de Sièges. **ME III.**

Il auroit dû naturellement se dégoûter d'un métier dans lequel il n'avoit pas coutume de réussir ; malgré tout cela , il ne s'ennuyoit jamais plus que pendant la paix , & il s'occupoit alors à faire la guerre aux animaux , car il étoit grand chasseur. Il auroit été excellent dans le poste d'Officier subalterne , où il ne faut que du courage & du goût pour sa profession. Après avoir parlé de ses talens pour le Commandement des Armées , voyons s'il étoit plus propre au Gouvernement de l'Etat. Il avoit une répugnance invincible pour les affaires , & ne pouvoit s'y appliquer. Comme il étoit extrêmement fier , il ne vouloit pas qu'on crût qu'il se laissoit gouverner par ses Ministres ; c'est pour cela qu'il se déterminoit rarement à suivre leurs conseils , eussent-ils été les meilleurs du monde. Malgré les obligations qu'il avoit aux Anglois , qui le placèrent sur un Trône qui ne lui appartenoit pas , il donna toujours des marques de prédilection à ses chers Hollandois. Il étoit d'un caractère si mélancolique , qu'on ne le voyoit presque jamais rire ; aussi sa Cour devint-elle

bien-tôt déserte , & on n'y respiroit que l'ennui & la tristesse. Les domestiques de ce Prince avoient aussi beaucoup à souffrir de sa mauvaise humeur , mais il les dédommageoit ensuite des chagrins qu'il leur donnoit par beaucoup de marques de bonté. Il fut ennemi mortel de l'irréligion & du vice , & montra toujours beaucoup de régularité dans ses mœurs. Il étoit propre à s'attirer l'estime plutôt que l'amitié de ceux qui l'approchoient. Sa probité & sa vertu reçurent une furieuse atteinte par la conduite qu'il tint à l'égard de son beau-pere : mais est-il le seul qui ait étouffé les sentimens les plus naturels pour posséder une Couronne ? Ce Prince sçavoit plusieurs Langues , & entendoit très-bien les affaires étrangères. La foi qu'il avoit dans les décrets absolus , étoit la principale cause de son intrépidité & de son courage. Les jours de bataille , son humeur sérieuse & chagrine faisoit place à un air gai & ouvert. Il avoit un défaut qui est assez ordinaire à tous ceux qui sont naturellement mélancoliques ; c'étoit de conserver sans retour les premières impressions qu'il avoit prises au désavantage des personnes. Après tout ce que nous venons de dire sur le compte

de Guillaume III. on peut hardiment décider que ce Prince n'étoit propre ni à commander les armées, ni à gouverner un Etat, ni à vivre en société.

GUILLAUME III.

Nous allons encore voir sur le Trône d'Angleterre une Reine, qui fit honneur à son sexe par la manière dont elle gouverna. Cette Princesse étoit la seconde fille de Jacques II. & l'épouse du Prince de Dannemarck. Anne, c'est le nom qu'elle portoit, fut proclamée Reine d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, avec l'applaudissement de toute la Nation. Le Prince son époux fut le premier à la complimenter sur son avènement à la Couronne, & il fit la fonction de Capitaine des Gardes du Corps dans la cérémonie du Couronnement. Quand je viens à considérer les Monarchies où les femmes peuvent devenir Souveraines, je me trouve heureux de n'avoir pas pris naissance dans ces Etats, où il faut obéir à un sexe qui n'est pas fait pour commander. Il n'y a guères que dans l'Europe où l'on voye passer la Couronne sur la tête d'une femme. Transportez-vous dans les plus fameux Empires, soit anciens, soit modernes, vous ne verrez point les hommes soumis à un joug si humiliant. On ne doit

ANNE.
Depuis
1702. jus-
qu'à 1714.

ANNE.

mettre l'autorité qu'entre les mains de ceux qui peuvent la soutenir par leur force & leur courage : or la timidité & la foiblesse sont le partage ordinaire des femmes. Il est vrai qu'il s'en trouve qui s'élèvent, pour ainsi dire, au-dessus de leur sexe, & qui sont capables de remplir dignement les plus importants emplois ; mais ce sont de ces phénomènes extraordinaires qui étonnent, parce qu'ils viennent rarement s'offrir à nos regards. On ne devoit laisser aux femmes d'autre empire que celui qu'elles ont coutume d'exercer sur les cœurs ; voilà leur partage : des mains destinées aux fuseaux ne sont pas faites pour manier le sceptre. L'homme seul doit être en possession d'une si glorieuse prérogative.

La Reine Anne entra parfaitement dans les vûes de son Prédécesseur, par rapport à la guerre qu'il étoit question de faire à la France. Les Etats Généraux qui craignoient que la mort de Guillaume III. ne rompît les liens qui unissoient l'Angleterre & la Hollande, furent bien-tôt délivrés de leurs inquiétudes par une Lettre que la Reine écrivit à la République, pour l'assurer que les Anglois étoient toujours disposés à mainte-

nir les Alliances qui avoient été récemment conclues dans le dessein d'assurer la liberté de l'Europe. Les Etats Généraux ne tarderent pas après cela à déclarer la guerre à la France. Dans le Manifeste qu'ils publièrent à cette occasion , ils disoient que Louis XIV. avoit toujours aspiré à la Monarchie universelle , & que pour réussir dans ce projet , il avoit voulu s'emparer des Provinces-Unies. La Couronne d'Espagne que ce Monarque venoit de placer sur la tête de son Petit-Fils , démontrait , dit-on , visiblement que cet ambitieux Monarque cherchoit à assujettir toute l'Europe. Ils ajoûtoient que l'amour de la Justice & la crainte de tomber dans l'esclavage , les obligeoit à prendre les armes pour s'opposer aux desseins de la France , & pour obliger cette Couronne à restituer à la Maison d'Autriche les Royaumes qu'on lui avoit enlevés injustement. » Tels sont, continuoient-ils , les motifs qui nous ont engagés à déclarer la guerre aux François , tant par terre que par mer ; & nous ne mettrons les armes bas , que quand les raisons qui nous les font prendre aujourd'hui ne subsisteront plus. «

A ne considérer que les règles de la

politique , l'Angleterre & la Hollande avoient raison d'empêcher l'union des Monarchies de France & d'Espagne ; mais cette dernière Couronne , si on ne fait attention qu'à la Justice , appartenoit légitimement à la Maison de Bourbon ; 10. Par le mariage de Louis XIV. avec Marie-Thérèse d'Autriche , sœur du dernier Monarque Espagnol : il est vrai que cette Princesse avoit renoncé à tous les droits ; mais ces sortes de renonciations sont-elles bien solides ? 20. Par le Testament du Roi d'Espagne , qui appelloit à sa succession le Duc d'Anjou. L'Empereur avoit beau dire que ce Testament avoit été suggéré , quelles preuves pouvoit-il en apporter ? D'ailleurs par les précautions qu'avoit prises Charles II. les Anglois , les Hollandois & tous les Princes de l'Europe ne devoient plus craindre que les deux Royaumes se trouvassent réunis sous une même autorité ; & on avoit tort de reprocher à Louis XIV. que sous le nom de son Petit-Fils , il étoit réellement Roi d'Espagne.

Comme l'Angleterre & la Hollande ne voyoient qu'avec frayeur les deux plus belles Monarchies de l'Europe au pouvoir des Bourbons , il fut résolu

qu'on s'opposeroit à la grandeur d'une Maison que la seule Couronne de France ne rendoit déjà que trop formidable. Aussi-tôt que les Anglois se furent déterminés à la guerre, la Reine nomma pour Général de ses armées le fameux Comte de *Marlborough*, qui pour le malheur des François ne servit que trop bien sa Nation. Le Prince de Danemarck fut fait grand Amiral. La qualité d'époux de la Reine, plutôt que la capacité, lui fit donner cet important emploi. Le Parlement qui approuvoit très-fort la guerre qu'on venoit d'entreprendre, fournit avec plaisir tout ce qui étoit nécessaire pour la soutenir. On ne tarda pas à se mettre en campagne. Les Anglois, les Hollandois & les Impériaux commencerent leurs opérations par le Siège de *Keiserswert*. Cette Place qui étoit une des plus fortes de l'Electeur de Cologne, fit une vigoureuse résistance, & ne se rendit qu'après deux mois de tranchée ouverte. L'armée de France qui devoit être commandée par le Duc de Bourgogne, & qui étoit en attendant sous les ordres du Maréchal de Boufflers, eut d'abord quelques avantages sur celle des ennemis; mais l'arrivée du Comte de *Marlborough*, chan-

ANNE.

gea bien-tôt la situation des affaires. Cet habile Général se rendit maître de Venlo & de Liège. Les succès de cette première campagne en annonçoient de plus considérables pour la suite , & on avoit déjà une si grande idée de Marlborough , que les Etats Généraux prièrent la Reine Anne de ne pas leur enlever un si grand Capitaine. On destinoit pour le remplacer le Prince de Danemarck , à qui son épouse vouloit aussi confier le Commandement des Troupes de terre.

Les François furent plus heureux en Allemagne : le Duc de Baviere qui étoit dans leur parti s'empara d'Ulm , Place très-importante , & le (*) Marquis de Villars gagna la bataille de Fridlingue. La guerre ne fut pas moins vive en Italie , où l'armée Impériale & celle de France étoient commandées par deux Généraux d'un grand mérite ; sçavoir , le Prince Eugène de Savoye , & le Duc de Vendôme. Je n'entrerai point dans le détail de leurs opérations ; & comme il me reste beaucoup de choses à raconter dans un très-court espace , je ne

(*) Le Marquis de Villars n'étoit alors que Lieutenant Général. La victoire qu'il venoit de remporter lui procura le bâton de Maréchal.

m'étendrai désormais que sur les matières intéressantes.

L'an 1703. le Duc de Savoye, si célèbre par ses variations, abandonna le parti des François. Il entra dans *la grande Alliance*, aussi-bien que le Roi de Portugal. Ce fut à la Reine Anne que les Alliés furent redevables de l'acquisition qu'ils firent du Monarque Portugais.

L'Archiduc d'Autriche prit aussi le Titre de Roi d'Espagne sous le nom de Charles III. La Couronne que ce Prince vouloit disputer à Philippe V. fit répandre bien des flots de sang ; & la France se vit à deux doigts de sa perte , pour avoir voulu soutenir les droits du Duc d'Anjou. Toute l'Europe étoit liguée contre les François & les Espagnols. Ceux-ci avoient eu le bonheur de faire échouer une entreprise formée contre la Ville de Cadix , mais ils se virent enlever une Place très-importante , dont ils regrettent encore la perte. Je parle (*) de Gibraltar que l'Amiral *Rook* prit

(*) Gibraltar est situé dans le détroit où se fait la jonction de la Méditerranée & de l'Océan. Cette Ville est bâtie à l'entrée de ce détroit, le long d'un rocher escarpé. Le peu de largeur de cet endroit , rend les Anglois maîtres du passage ; car aucun Vaisseau ne peut pas-

après trois jours d'attaque. On cessera d'être surpris de la facilité avec laquelle les Anglois se rendirent maîtres de cette Place, lorsqu'on saura qu'elle n'étoit presque point fortifiée, & qu'il n'y avoit qu'une foible garnison. Depuis ce tems-là Gibraltar est resté au pouvoir des Anglois, qui se sont crus par-là dédommagés des énormes dépenses qu'ils firent pour empêcher Philippe V. de demeurer possesseur de la Couronne d'Espagne.

La France pendant l'année 1704. avoit des armées en Italie, en Savoye, en Espagne, en Flandre & en Allemagne. Toute l'Europe conjurée n'auroit peut-être pu arrêter les François dans le cours de leurs victoires, s'ils n'avoient pas eu parmi leurs ennemis le Duc de Marlborough. Ce Général Anglois après sa premiere campagne, fut reçu à Londres avec toutes les distinctions qui étoient dûes à un si grand homme. Le Parlement lui fit faire les remerciemens les plus gracieux, & la Reine lui donna le Titre de Duc, avec une pension considérable. Un traitement si flatteur ex-

fer sans effuyer le feu de la Place. Gibraltar assure à l'Angleterre le commerce du Levant, ce qui est d'une très-grande importance.

cira de plus en plus Marlborough à bien servir sa Souveraine & sa patrie. Brûlant du désir de se signaler par sa valeur, il revint en Flandre pour se mettre à la tête des Troupes Angloises. Bien-tôt après il se mit en marche, & chercha à joindre l'armée Impériale pour attaquer le Duc de Bavière, & le forcer à abandonner le parti des François. On fit à cet Electeur des propositions fort avantageuses, mais qui ne furent pas capables de lui faire rompre les engagemens qu'il avoit pris avec la France. Une pareille générosité méritoit d'être récompensée par les plus heureux succès. Il en arriva tout autrement; car les Bavarrois commandés par le Comte d'Arco furent défaits à Schellemberg. Le Prince de Bâde & le Duc de Marlborough étoient convenus de commander chacun à son tour: ce fut le dernier qui étoit en possession du Commandement, lorsqu'on donna la bataille; ainsi il eut tout l'honneur de la victoire, qui coûta bien du sang aux deux partis, car cette action fut très-meurtrière. On reprocha à l'Electeur de Bavière & au Comte de Marlin de ne s'être pas mis à portée de soutenir le Comte d'Arco, qui de son côté avoit fait une

ANNEE.

1704.

13 Août.

faute considérable , en ne pressant pas le secours dont il avoit besoin. La bataille de Schellemburg fut bien-tôt suivie de celle d'Hochstet. La France se ressouviendra long-tems avec douleur de cette malheureuse journée, où nos Troupes furent entièrement vaincues , moins par la valeur des ennemis , que par l'inhabileté de nos Généraux. Ce qu'il y eut de plus affligeant pour les François , c'est que vingt-huit de leurs bataillons , & deux Régimens de Dragons renfermés dans le Village de Spleinthein mirent bas les armes à la premiere sommation , & se rendirent prisonniers de guerre. L'armée vaincue se retira au-delà du Rhin. Le Maréchal de Tallard & son fils qui se trouverent à cette action , perdirent leur liberté. Ce furent les Anglois & les Hollandois commandés par Marlborough , qui porterent un si furieux coup à la France ; car le Prince Eugène n'eut pas le même avantage sur l'Electeur de Bavière, qui se retira en bon ordre , aussi tôt qu'il vit la défaite du Maréchal de Tallard. On éleva dans la plaine d'Hochstet une Pyramide , avec une Inscription à la louange du Prince Eugène & des Allemands , qui eurent beaucoup moins de part

à la victoire que le Duc de Marlborough & les Anglois. A N N E.

La même année 1704. il y eut un combat sur mer à la hauteur de Malaga. La Flotte de France étoit commandée par le Comte de Toulouse, celle d'Angleterre par l'Amiral Rook, & l'Escadre Hollandoise par Callembourg. Le Comte de Toulouse avoit sous lui le Maréchal d'Estrées, les Marquis de Coetlogon & de Langeron. Le succès de ce combat naval fut équivoque, & les François s'attribuerent une victoire, dont les ennemis n'eurent garde de leur céder l'honneur.

Après avoir suivi les Anglois en Flandre & en Allemagne, il faut nous transporter dans leur pays, pour voir ce qui s'y passe d'intéressant. La guerre que la Reine avoit à soutenir entraînoit des dépenses énormes, car tout le monde sçait que quand les Impériaux sont Alliés des Anglois & des Hollandois, tous les frais de la guerre ne tombent que sur ces deux dernières Nations. Beaucoup d'Anglois étoient donc mécontents de sacrifier leurs biens pour les intérêts de l'Empire. Il parut à ce sujet un Ecrit, dans lequel on attaquoit la Chambre des Communes, à qui on im-

ANNE.

putoit tous les maux qui affligeoient le Royaume : Qu'avons-nous besoin , disoit-on , de nous épuiser d'hommes & d'argent , pour défendre des Etats qui sont si éloignés de nous ? Si les Maisons d'Autriche & de Bourbon sont jalouses l'une de l'autre , laissons-les vuider leurs querelles , & n'en soyons pas les victimes. Ces discours sont assez raisonnables dans la bouche du Peuple , parce que c'est lui seul qui souffre des divisions qui régneront parmi les Rois. Mais ceux-ci ont des intérêts différens , & sont plus occupés du soin de leur grandeur que de la félicité de leurs Sujets. Voilà pourquoi la Reine laissa murmurer les Anglois mécontents , & résolut de continuer la guerre avec vigueur.

Les Alliés n'eurent pas des succès bien considérables pendant le cours de l'année 1705. mais la campagne suivante fut extrêmement glorieuse pour l'Angleterre. Les François sous les ordres de l'Electeur de Bavière & du Maréchal de Villeroy , essuyerent à Ramillies une défaite aussi terrible que celle d'Hochstet. Le Duc de Marlborough après sa victoire , se rendit aisément maître des principales Villes de Flandre ,

1706.

23 May.]

Flandre, dont les François avoient fait la conquête dans des tems plus heureux. Les Troupes Angloises triomphèrent pareillement en Espagne. Le Lord Galloway se rendit maître d'Alcantara, de Marialva, de Ciudad Rodrigo, & entra dans Madrid que Philippe V. se vit contraint d'abandonner, & où Charles III. fut proclamé Roi d'Espagne.

ANNE.

La Reine Anne n'illustroit pas seulement son regne par d'éclatantes conquêtes, elle vint encore à bout de réussir dans une entreprise qu'avoient inutilement formée quelques-uns de ses Prédecesseurs : je veux parler de l'union de l'Angleterre avec l'Ecosse. Ce dernier Royaume avoit eu long-tems ses Souverains particuliers, qui étoient presque toujours en guerre avec les Anglois. A l'avénement de Jacques I. au Trône d'Angleterre, les deux Nations se virent gouvernées par le même Maître ; mais elles n'en faisoient pas moins deux Monarchies séparées, & indépendantes l'une de l'autre. Le projet d'unir ces deux Royaumes, pour n'en faire plus qu'un seul & même Etat, avoit été, comme je l'ai déjà dit, formé par plusieurs Rois d'Angleterre. L'exécution en

ANNE.

étoit réservée à la Reine Anne , qui nomma des Commissaires pour régler une affaire si importante. Voici quelques-uns des principaux Articles du Traité qui se conclut à cette occasion :

» Les deux Royaumes d'Ecosse &
 » d'Angleterre seront désormais unis à
 » perpétuité en un seul Royaume, sous
 » le nom de GRANDE BRETAGNE.

» Les Croix de S. André & de Saint
 » Georges seront jointes ensemble , &
 » on les mettra dans les drapeaux , pa-
 » villons & étendarts de la Grande Bre-
 » tagne.

Tous les Papistes, ou personnes mariées à des Papistes, seront exclues de la Couronne *Impériale* de la Grande Bretagne; & après Sa Majesté actuellement régnante, & au défaut d'hoirs issus de son corps, le Trône appartiendra à la très-Excellente Princesse *Sophie Eleêtrice, Douairiere d'Hanover*, & à ses hoirs issus de son corps.

Le Royaume de la Grande Bretagne sera représenté par un seul & même Parlement (*). Seize Pairs d'Ecosse

(*) Comme les Anglois vouloient avoir la direction des affaires, ils eurent grand soin que le nombre des Députés Ecossois fût inférieur à celui des Anglois.

auront séance dans la Chambre Haute, & quarante-cinq Députés de la même Nation seront Membres des Communes.

 ANNE.

Ce Traité ne se conclut pas sans qu'il y eût beaucoup d'opposition de la part des Ecoſſois, qui ne voyoient qu'avec regret leur Royaume devenir Province de l'Angleterre. Les habitans d'Edimbourg ſe ſouleverent même à cette occaſion, mais tout cela n'aboutit à rien. Comme le parti de la Cour étoit le plus fort, le Traité d'union paſſa à la pluralité des voix; & l'Ecoſſe qui n'avoit jamais pu être ſoumiſe par la force des armes, perdit enfin ſon indépendance par des intrigues de cabinet, qui ont quelquefois plus de ſuccès que des armées nombreuses. Ce grand ouvrage fut entièrement terminé l'onzième May 1707. La Reine commença à changer tous ſes Titres, pour prendre celui de Reine de la GRANDE BRETAGNE. Tous les Peuples de l'Europe n'ont pu ſe faire à ce changement, & on continue toujours de dire le *Royaume d'Angleterre*.

1707.

Comme la Suède avoit toujours été Alliée de la France, les Anglois craignirent que Charles XII. à l'imitation

de ses Prédécesseurs, ne se déclarât en faveur de Louis XIV. Le Duc de Marlborough eut ordre de se rendre auprès du Monarque Suédois, pour le détourner du dessein qu'il pourroit avoir de secourir les François. On n'eut pas beaucoup de peine à réussir, car Charles ne songeoit alors qu'à attaquer les Moscovites. Marlborough ne craignoit rien tant, que de voir finir une guerre pendant laquelle il s'étoit fait tant d'honneur. Comme il vouloit encore cueillir de nouveaux lauriers, il parcourut l'Allemagne, afin d'exhorter les Cercles de l'Empire à seconder de leur mieux les efforts de l'Angleterre. Il fit à ce sujet des propositions qui ne furent point acceptées, & il revint à Londres avec le chagrin de n'avoir pu réussir dans sa négociation. Qu'il seroit beau de voir un Général qui a de grands talens pour la guerre, & qui s'y est signalé par mille actions éclatantes, être le premier à exhorter les Princes à terminer leurs dissensions par une paix solide & avantageuse ! mais où trouver un homme qui pense si noblement, & qui sacrifie les intérêts de la gloire au bonheur de la société ?

Le Comte de Galloway, qui jusqu'à

lors avoit été assez heureux en Espagne, déranger furieusement les affaires de l'Archiduc par la perte de la bataille d'Almanza. Les François furent redevables de cette importante victoire à l'habileté & à la valeur du Duc de Barwick, que son mérite encore plus que sa naissance éleva au premier grade militaire. Le Duc d'Orleans fit dans le même tems le Siège de Lérida, dont il se rendit maître, malgré la vigoureuse résistance du Prince de Hesse, qui commandoit dans la Place. Les François ne laissèrent pas aussi que d'avoir sur mer des succès assez considérables.

A R R E.

1707.

Louis XIV. se voyant attaqué de toutes parts, résolut de se débarrasser des Anglois en les occupant dans leur propre pays. Ce Monarque sçavoit que la plupart des Ecoissois étoient fort mécontents de l'union de leur Royaume avec celui d'Angleterre. Avec de pareilles dispositions, ils écoutèrent volontiers les propositions qu'on leur fit de reconnoître le Prétendant pour leur Roi. Aussitôt que les habitans d'Edimbourg eurent été instruits de ce qui se passoit, ils témoignèrent publiquement la joye que leur causoit cette nouvelle. Tous faisoient des vœux pour l'heureux voya-

ANNE.

ge d'un Prince qu'ils regardoient déjà comme leur Maître. La Reine Anne prit aussi-tôt ses mesures pour se mettre à couvert de l'orage qui la menaçoit. Elle fit promptement équiper une Flotte, qui empêcha celle de Dunkerque de se mettre en mer. Le Prétendant d'ailleurs fut attaqué de la rougeole, & contraint de retarder son voyage. Quand il fut en état de partir, il survint des tempêtes qui mirent obstacle à ses desseins. Ces accidens furent cause que la Reine eut le tems de pourvoir à la sûreté de l'Ecosse; le Prétendant se mit cependant en mer, & arriva dans la rade d'Edimbourg, où il fit les signaux dont on étoit convenu. Mais on avoit déjà mis les Ecoissois hors d'état de lui répondre, & ce malheureux Prince se vit contraint de revenir en France. La Reine d'Angleterre fit déclarer le Prétendant coupable de Haute Trahison, & mettre sa tête à prix. Voilà jusqu'à quels excès se porta contre son propre frere une Reine, qui en mille autres rencontres avoit donné des preuves de sa douceur. Ce n'est pas la première fois que les sentimens qu'a coutume d'inspirer la nature, ont été sacrifiés à la crainte de perdre une Couronne.

Les Alliés firent le Siège de Lille, qui fut aussi vivement attaquée que bien défendue. Le Prince Eugène qui reçut une blessure, laissa pendant quelques jours le Duc de Marlborough à la tête des assiégeans. Le Maréchal de Boufflers commandoit dans la Place, & ne la rendit qu'après soixante & deux jours de tranchée ouverte. La Capitulation fut des plus honorables. Je ne sçai si les Alliés eurent lieu de s'applaudir de la prise d'une Ville qui leur coûta près de vingt mille hommes. Malgré un avantage acheté si cher, les ennemis de la France se trouvoient dans un grand embarras, dont ils ne pouvoient se tirer qu'en passant l'Escaut. L'entreprise n'étoit pas facile : mais graces à la négligence des Comtes Souternon & de la Motte, le Duc de Marlborough eut encore le bonheur de franchir cet obstacle. La délivrance de Bruxelles assiégée par l'Electeur de Bavière, la prise de Bruges & celle de Plaffendal furent les suites du passage de l'Escaut.

La Reine d'Angleterre éprouva cette année un chagrin bien sensible par la mort de son mari. Il étoit frere de Christian V. Roi de Dannemarck, & épousa la Princesse Anne, dont il eut le Duc

ANNE.

1708.

1708.

A.N.N.E.

de Glocester, qui mourut à la fleur de son âge. Le Prince de Dannemarcken n'avoit aucune des qualités brillantes qu'on désireroit dans les personnes de son rang. Il n'étoit propre qu'à être l'époux d'une Reine d'Angleterre. Si on ne trouve rien à blâmer en lui, on ne pourra aussi que le louer sur la tendresse conjugale, dont peu de Princes ont donné un si bel exemple. La Reine qui ne l'avoit presque pas quitté pendant sa maladie, parut fort affligée de sa mort. Cette Princesse se tint enfermée assez long-tems dans le Palais de S. James, pour donner un libre cours à sa douleur. Anne fit retrancher des prières ordinaires de l'Eglise Anglicane, la formule par laquelle on demandoit pour la Reine une heureuse postérité. On comprit par-là que cette Princesse avoit formé le dessein de ne se plus marier. Comme elle étoit encore en âge d'avoir des enfans, on tâcha de la détourner de cette résolution. Les deux Chambres vinrent la trouver, & la supplièrent très-respectueusement de ne pas tellement se livrer au chagrin, qu'elle en perdît la pensée d'un second mariage. Anne ne répondit pas d'une manière précise, mais elle persista jusqu'à la fin à ne vouloir

vouloir pas prendre un second époux.

ANNE.

Comme la cassation de l'Edit de Nantes avoit obligé quantité de familles Protestantes à se retirer dans les lieux où ils pourroient exercer librement leur Religion, l'Angleterre vit bien-tôt arriver une foule de ces Réfugiés, qui au bout de quelque tems demanderent à être naturalisés dans le pays, où ils vouloient se fixer pour toujours. On eut bien de la peine à leur accorder cette grace; mais enfin le Parlement passa à cette occasion un Bill, qui déclaroit que tous ceux qui prêteroient à la Reine & à ses Successeurs le serment de fidélité, seroient regardés désormais comme s'ils étoient nés dans le Royaume. On exigeoit de tous ceux qui vouloient avoir part à cette faveur, qu'ils reçussent auparavant la Communion dans quelque Eglise Protestante de la Grande Bretagne, & qu'ils produisissent un certificat pour montrer qu'ils avoient satisfait à cet Article.

LOUIS XIV. dont presque toutes les entreprises avoient été autrefois couronnées des plus éclatans succès, se trouvoit alors réduit dans un état si déplorable, qu'il ne lui restoit plus d'autre parti à prendre que de recevoir la Loi

de ses ennemis. Ceux-ci qui connoissoient la situation actuelle de la France, ne voulurent accorder la paix qu'aux conditions les plus humilantes pour Louis le Grand. On obligeoit d'abord ce Monarque à reconnoître l'Archiduc en qualité de Roi d'Espagne, & le Roi de France devoit agir de concert avec les Alliés, pour contraindre le Duc d'Anjou à renoncer aux Etats dont il étoit en possession. Il falloit aussi que Louis XIV. remit à l'Empereur la Ville & la Citadelle de Strasbourg, le Fort de Kell & ses dépendances, aussi-bien que la Ville de Brisac. Le Roi Très-Chrétien devoit aussi céder à l'Angleterre tout ce que la France possédoit dans l'Isle de Terre-Neuve, & s'engager à faire raser toutes les Fortifications de Dunkerque, & à combler le Port de cette Ville.

Il y avoit jusqu'à quarante Articles, dont je n'ai rapporté que ceux qui m'ont paru les plus intéressans. Quelques-uns étoient si durs pour la France, que Louis XIV. tout malheureux qu'il étoit alors, ne voulut jamais les accepter. Par exemple, le Roi consentoit bien à ne plus fournir de secours au Duc d'Anjou, mais il ne prétendoit

pas s'engager à se joindre aux Alliés pour détrôner son Petit-Fils. Les Articles préliminaires que nous venons de rapporter ayant été lus à Versailles, les Membres du Conseil opinèrent qu'il valoit mieux tout risquer que d'accepter des conditions si déshonorantes. Les François voyant la maniere indigne avec laquelle on les vouloit traiter, reprirent courage, & résolurent de sacrifier le reste de leurs biens, & leur vie même, pour épargner à la Nation l'opprobre dont on cherchoit à la couvrir.

Dès que les Conférences pour la paix eurent été rompues, le Duc de Marlborough partit pour se mettre à la tête des Anglois. La France fit aussi les derniers efforts, & malgré les ravages que l'excessive rigueur de l'hyver avoit faits dans ce Royaume, on leva une puissante armée, dont on donna le Commandement au Maréchal de Villars. Ce Général assembla ses Troupes proche de Lens, & se retrancha si bien que les ennemis n'osèrent l'attaquer. Les Alliés voyant bien qu'il ne leur étoit pas possible de forcer les François à livrer bataille, prirent la résolution de faire le Siège de Tournay. La garnison

1709.

de cette Place consistoit en onze Bataillons , deux Régimens de Dragons , trois Compagnies Franches de huit cens Invalides , & de deux Compagnies de Canoniers. Toutes ces Troupes avoient à leur tête le Sieur de Surville , Gouverneur de Tournay. La Place ne se défendit pas comme elle auroit pu faire , car elle ne tint que vingt & un jours , & la Citadelle se rendit au bout d'un mois. Les Alliés résolurent ensuite d'assiéger Mons : les François voulant s'opposer à cette entreprise , vinrent se poster dans la plaine de Malplaquet , où ils firent de fort bons retranchemens. La disposition avantageuse de leur armée fut cause qu'on balança à leur livrer bataille ; mais par l'avis du Prince Eugène , on se détermina enfin au combat. Les François étoient commandés par les Maréchaux de Villars & de Boufflers , qui se signalèrent en cette occasion. Le premier fut blessé au-dessus du genouil ; & comme il ne pouvoit plus donner ses ordres , son Collègue se comporta si bien , qu'on ne s'apperçut pas de cet accident. Après une bataille des plus sanglantes , & où les deux Partis firent des prodiges de valeur , sans qu'aucun eût droit de s'attribuer la victoire , Bou-

flers fit sa retraite en si bon ordre, que les ennemis qui le suivoient n'osèrent rien entreprendre. Les Alliés se regarderent comme vainqueurs; mais ce succès, si c'en fut un, leur coûta bien cher. Ils y perdirent près de vingt mille hommes. La perte des François fut aussi considérable, mais moindre que celle des ennemis. Cette bataille apprit aux Alliés à redouter davantage les François, qui depuis les malheureuses journées d'Hochstet & de Ramillies sembloient avoir perdu leur ancienne réputation de valeur. La Ville de Mons, dont on eut la facilité de faire le Siège, fut prise après un mois de tranchée ouverte.

Le Comte de Gallowai perdit une bataille auprès de Badajox. en Portugal. Les vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels il y avoit trois bataillons Anglois. Tandis que les Alliés & les François se battoient de toutes parts, Louis XIV. fit encore quelques tentatives pour obtenir la paix de ses ennemis. Ce Monarque humilié consentoit de reconnoître Charles III. en qualité de Roi d'Espagne, & de n'envoyer aucun secours au Duc d'Anjou, de rendre à l'Empereur Stras-

ANNE.

1710.

bourg , le Fort de Kell & Brisac , de céder Landau , & démolir toutes les Fortereses bâties sur le Rhin , depuis Bâle jusqu'à Philisbourg , de céder aussi à la Reine d'Angleterre l'Isle de Terre-Neuve , de faire raser les fortifications de Dunkerque , de renvoyer de ses Etats le Prétendant , de céder aux Etats Généraux Furnes , la Knock , Ménin , Ypres , Lille , Tournai , Condé , Maubeuge , avec leurs dépendances. Les négociations pour la paix se tinrent à Gertruydenberg , où Louis XIV. envoya en qualité de Plénipotentiaires le Marquis d'Uxelles & l'Abbé (*) de Polignac. Le Prince Eugène & le Duc de Marlborough se rendirent aussi dans le lieu des Conférences , & s'opposèrent à la paix autant qu'il leur fut possible. Ils trouvoient que les Articles que je viens de rapporter , & qui devoient servir de Préliminaires au Traité général , étoient encore trop avantageux à la France. Ainsi on déclara nettement que si le Roi de France dans l'espace de deux mois ne vouloit pas engager ou réduire Philippe V. par la voye des armes à évacuer l'Espagne , on conti-

(*) Il a été depuis Cardinal & Archevêque d'Auch ; il est mort en 1742.

muerait la guerre avec plus de fureur que jamais. Les Plénipotentiaires de la France représenterent qu'il n'étoit pas raisonnable d'exiger que leur Maître fournît lui-même des secours pour détrôner son Petit-Fils ; que Louis XIV. ne pouvoit pas aussi employer la persuasion , pour engager le Roi d'Espagne à quitter la Couronne dont il étoit en possession , à moins qu'on ne donnât quelque chose à Philippe en dédommagement. On demandoit pour ce Prince les Etats d'Italie , & on se borna ensuite à la Sicile & à l'Isle de Sardaigne. Des démarches si modérées ne produisirent aucun effet sur des gens qui n'avoient aucune envie de faire la paix , ainsi les Conférences de Gertruydenberg furent rompues , & on continua la guerre.

Les Alliés qui vouloient pénétrer jusqu'au cœur de la France , formerent le dessein de se rendre maîtres des Villes qui pouvoient leur donner entrée dans le Royaume du côté de la Flandre. Pour cela ils firent le Siège de Douay , qui après avoir été très-bien défendue , fut enfin obligée de se rendre. On accorda à la garnison une Capitulation très honorable. Les Alliés s'em-

ANNE.

parerent aussi de Bethune, de S. Venant & d'Aires. La prise de cette dernière Ville, dont le Marquis de Goësbriant étoit Gouverneur, coûta bien du monde aux ennemis de la France.

Il est peu de particuliers qui ayent joué un aussi beau rôle en Angleterre que le Duc de Marlborough. Il étoit regardé avec raison comme le Héros de l'Angleterre. Ses services ne furent pas payés d'ingratitude, & jamais Sujet ne fut comblé de tant de bienfaits. Il est bien difficile de conserver de la modération dans une si haute fortune. Marlborough enivré de ses succès, faisoit trop sentir les obligations que lui avoit sa patrie. Ces gens qui se font tant valoir ne manquent guères à la fin de déplaire aux Souverains. Par malheur pour le Général Anglois, il avoit une femme d'un caractère encore plus fier que celui de son mari. Cette orgueilleuse Duchesse osa en plusieurs rencontres contre-quarrer celle dont elle auroit dû modestement briguer les faveurs; la Reine ne put souffrir une telle audace de la part d'une Sujette, & dès-lors elle résolut de faire sentir les effets de son ressentiment à la famille de Marlborough. Bien-tôt les parens & les amis.

de ce Duc furent dépouillés de leurs Charges , & la Reine donna la place de Chancelier de l'Echiquier à Robert Harley , qui par ses conseils avoit le plus contribué à la disgrâce des Marlboroughs. La Reine déclara en même tems qu'elle laisseroit à la tête de ses Armées celui qui jusqu'alors avoit toujours fait triompher les Anglois. La fierté du Duc , & sur tout de la Duchesse de Marlborough fut plus avantageuse à la France que le gain de plusieurs batailles. C'est ce que nous verrons dans la suite.

L'année 1711. l'Empereur Joseph mourut à Vienne dans la trente-troisième année de son âge , & déclara pour son Héritier universel l'Archiduc Charles son frere qui disputoit alors la Couronne à Philippe V. Dans les circonstances où l'on se trouvoit alors , la mort de l'Empereur devoit naturellement changer la situation des affaires : aussi les Cours de Londres & de Paris commencerent à entrer en négociation , & elles donnerent ordre à leurs Généraux de ne faire aucune entreprise ; mais le Duc de Marlborough ne jugea pas à propos d'obéir , & de concert avec les Hollandois il assiégea la Ville de Bou-

ANNEE.

chain , & fit la garnison prisonniere de guerre , quoique le Général des Etats Généraux eût promis au Gouverneur de la Place de lui accorder la même Capitulation qu'à la garnison de la (*) Citadelle de Tournay. Ce fut par cet Acte de désobéissance que Marlborough termina ses exploits guerriers.

1711.

Les Anglois formerent le dessein de se rendre maître de Québec , Capitale de la Nouvelle France. Plusieurs de leurs Vaisseaux se briserent contre des rochers par l'ignorance des Pilotes. Cette expédition ayant manqué , les Anglois remirent à la voile pour s'emparer du Fort de Plaisance dans l'Isle de Terre-Neuve. La seconde entreprise ne réussit pas mieux que la première , & la Flotte Angloise arriva en fort mauvais état dans la rade de Sainte Hélène.

L'Angleterre n'étoit pas beaucoup moins épuisée que la France , par les subsides énormes que la Nation fournissoit depuis long-tems pour soutenir la guerre. Un Abbé nommé Gautier , qui étoit alors à Londres , pressentit les

(*) Le Commandant de la Citadelle de Tournay avoit obtenu que lui & sa garnison pourroient servir après qu'ils auroient été échangés.

dispositions pacifiques de la Cour de Londres , & il écrivit à ce sujet au Marquis de Fox. Celui-ci s'étant informé des talens de celui qui lui écrivoit , chargea l'Abbé d'une affaire si importante. Cet Ecclésiastique fit de la part de la France des propositions , que la Reine communiqua aussi-tôt aux Hollandois. Depuis la mort de l'Empereur Joseph , les Anglois qui virent bien que l'Archiduc son frere alloit être élevé à l'Empire , ne travaillèrent plus si vivement à soutenir les intérêts de ce Prince , sur la tête duquel on ne vouloit pas voir la Couronne Impériale jointe à celle d'Espagne. La Reine Anne ne consentoit volontiers que Philippe V. restât en possession du Trône qu'il disputoit les armes à la main ; mais il s'agissoit de faire en sorte que la Monarchie Espagnole ne fût jamais réunie à la Francoise. Telles étoient les dispositions où se trouvoit pour-lors la Cour d'Angleterre. Les Alliés ayant appris ce qui se passoit , firent tous leurs efforts pour retenir les Anglois , dont la privation ne pouvoit manquer de porter un grand préjudice à la cause commune. Malgré toutes les intrigues des Puissances qui souhaitoient la guerre, on jettoit à

Paris & à Londres les fondemens de la paix.

Le Duc de Marlborough, comme je l'ai dit ailleurs, avoit poussé l'audace jusqu'à désobéir aux ordres qu'il avoit recus de la Reine. En voulant même se justifier, il lui échappa des expressions qui ne conviennent guères dans la bouche d'un Sujet : *Je ne puis*, disoit-il, *me conformer en aucune maniere aux mesures qui ont été prises pour entrer en négociation avec la France.* Un Souverain parleroit-il autrement ? Ce Général fit lui-même l'apologie de sa conduite ; mais malgré sa justification, la Reine déclara qu'elle étoit satisfaite des services de Marlborough, mais qu'elle avoit jugé à propos de lui ôter ses emplois ; & il fut décidé par le Parlement, que ce Général en acceptant des présens annuels des Munitionnaires, *avoit fait une chose illégitime & insoutenable.* Les obligations que l'Angleterre avoit à ce grand Capitaine empêcherent qu'on ne le poursuivît en toute rigueur. On fut bien-aîsé de lui faire sentir que les services qu'un Sujet rend à sa Patrie, ne le mettent pas en droit de résister à l'autorité Souveraine. Marlborough s'étoit couvert de gloire dans le

métier de la guerre , on n'en peut dis-
convenir : mais il s'est trouvé des gens
parmi les compatriotes , qui ont attri-
bué ses succès au mérite de quelques-
uns des Officiers qui servoient sous lui.
Combien de gens à la tête des affaires
sont redevables de toute leur réputation
à la capacité de ceux , sur qui ils se dé-
chargent de tout ce qu'il y a de plus
difficile dans leurs emplois ! Quand bien
même Marlborough n'auroit pas eu tous
les talens qui forment un habile Géné-
ral , il passera toujours pour un grand
Capitaine , parce qu'il fut heureux ,
& que les hommes jugent par les évé-
nemens.

Enfin le fameux Congrès qui devoit 1712.
rétablir la paix dans l'Europe s'ouvrit à
Utrecht le 29 Janvier 1712. Il ne s'y
trouva d'abord que les Ministres de
France , d'Angleterre , de Hollande &
de Savoye. Les Plénipotentiaires Fran-
çois (*) firent leurs propositions , qui fu-
rent très-mal reçues de la part des Al-
liés. On ne s'attend point sans doute au

(*) Les Plénipotentiaires de France étoient le
Maréchal d'Uxelles , l'Abbé de Polignac & le
Sieur Ménager. Celui-ci étoit un simple Negociant
de la Ville de Rouen , mais homme de tête , &
dont la solidité du jugement valoit bien la bril-
lante éloquence de l'Abbé de Polignac.

détail de tout ce qui se passa dans ce Congrès, où les ennemis de la France, à l'exception de l'Angleterre, firent tous leurs efforts pour chagriner un Monarque, qui étoit depuis long-tems l'objet de leur jalousie. Les succès qu'eurent alors les armes Françoises, inspirèrent des sentimens plus modestes aux Alliés. Ceux-ci furent taillés en pieces à Denain par le Maréchal de Villars, qui profitant de sa victoire, s'empara de Saint Amand, de Marchiennes, de Douay, du Quesnoy & de Bouchain. Les Impériaux, aussi-bien que les Hollandois, durent bien se repentir alors de n'avoir pas accepté la suspension d'armes qu'on leur avoit proposé; car l'affaire de Denain leur coûta huit à neuf mille hommes. Les François firent grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvoient plusieurs Officiers supérieurs.

Le grand ouvrage de la paix s'avançoit insensiblement, sur-tout depuis la démarche que venoit de faire le Roi d'Espagne. Philippe qui voyoit bien que les principales Puissances de l'Europe ne s'opposoient à son élévation sur le Trône, que dans la crainte de voir un jour les Monarchies Françoises & Espagnoles sous les Loix d'un même Souverain,

résolut enfin de préférer la jouissance actuelle à des espérances incertaines. Il renonça donc de la manière la plus solennelle, non-seulement pour lui, mais encore pour sa postérité, à toutes les prétentions qu'il pourroit avoir dans la suite sur la Couronne de France. Les Ducs de Berry & d'Orléans renoncèrent aussi pour eux & leurs descendans à tous leurs droits sur la Couronne d'Espagne. Philippe V. déclara en même tems que s'il venoit à mourir sans avoir eu d'enfans, ses Etats appartiendroient à la Maison de Savoye, & non pas à celle d'Autriche dont on ne vouloit pas augmenter la puissance.

 ANNE.

Depuis que la Reine Anne parut déterminée à accorder la paix, le Portugal & la Savoye se conformerent aux intentions de la Cour de Londres. Il n'y avoit plus que l'Empereur & les Hollandois qui voulussent continuer la guerre. Mais étoient-ils en état de la soutenir ? Ils se virent contraints de suivre l'exemple des autres Alliés. L'Empereur qui n'avoit aucune envie de renoncer à la Couronne d'Espagne, fut le dernier à vouloir le rétablissement de la tranquillité en Europe ; ses Ministres Plénipotentiaires furent les seuls qui re-

ANNE.

1713.

fuserent de signer la paix qui venoit de se conclure à Utrecht. Je ne rapporterai point ici les Articles de ce fameux Traité, qui fut aussi avantageux aux François, que s'ils n'eussent essuyé aucune perte pendant le cours de cette guerre sanglante. On ne leur fit sentir qu'ils avoient été malheureux, que par l'Article qui ordonnoit la démolition de Dunkerque. Ils furent redevables des ménagemens qu'on eut pour leur gloire & leurs intérêts à la conduite de la Reine Anne, qui en se détachant du parti des Alliés, les mit hors d'état de continuer leurs entreprises avec le même succès. Le Maréchal de Tallard qui étoit prisonnier en Angleterre, ne contribua pas peu, dit-on, à gagner l'esprit de la Reine d'Angleterre. Cette Princesse d'ailleurs fut bien aise de mortifier Marlborough qui avoit toujours montré beaucoup d'opposition à la paix. Anne étoit encore moins piquée contre ce Général que contre la Duchesse son épouse, dont la fierté avoit peine à fléchir même devant la Majesté Souveraine. En humiliant de la sorte cette orgueilleuse famille, la Reine portoit en même tems un coup mortel au parti des Wighs, dont Marlborough étoit l'idole. Le chagrin que

ce grand Capitaine conçut de sa disgrâce, lui rendit odieux le séjour d'Angleterre; il demanda & obtint la permission d'aller faire un voyage en Allemagne. Les grands événemens qui arrivent dans les Etats ne sont pas toujours les effets d'une politique profonde. La Reine d'Angleterre se trouve (*) en concurrence avec la Duchesse de Marlborough dans une affaire qui ne devoit paroître importante qu'à des femmes: le Congrès d'Utrecht fut une suite de cette espèce de rivalité.

Il y eut à Londres des réjouissances extraordinaires à la publication de la paix. Les Wighs étoient les seuls qui ne prenoient point de part à la joye commune. Quelqu'un de leur parti publia alors une Satyre sanglante sous ce Titre : *Harangue d'Annibal aux Carthaginois, sur la conclusion d'une paix déshonorante après une guerre des plus glorieuses*. On écrivit aussi en faveur du Prétendant, & un Professeur de l'Uni-

(*) La Reine d'Angleterre avoit fait faire une paire de gants à son goût; la Duchesse les vit, & voulut les avoir. Le Marchand à force de sollicitations eut l'imprudence de les livrer à la femme de Marlborough, qui recommanda d'en faire d'autres pour la Reine. Celle-ci sut ce qui s'étoit passé, & promit dès lors d'abaisser l'orgueil de la famille de Marlborough.

versité de Cambridge proposa les quatre questions suivantes :

1. Si les Israélites qui adoroient le Veau d'or , comme leur Dieu (*) *de fait* , n'étoient pas obligés en conscience de retourner à leur vrai Dieu *de droit* ?

2. Si on peut dire que le Soleil abandonne la terre , quand ses rayons sont interceptés par l'opposition de la Lune ?

3. Qui souffre le plus par cette interposition , ou le Soleil , ou la terre ?

3. Si les sermens qui ont souvent passé pour une bagatelle dans le dernier siècle , doivent avoir plus de force dans celui-ci ?

Je suppose assez de pénétration aux Lecteurs , pour leur laisser le soin de découvrir la malice renfermée dans ces sortes de questions. La fureur que l'on avoit alors d'écrire contre le Gouvernement déplaïsoit fort à la Reine d'Angleterre , qui ne put cependant remédier à ce désordre. Il n'est pas facile de retenir la plume des Ecrivains Anglois.

(*) On a vu par rapport à Guillaume III. la fameuse distinction , par rapport au Roi *de fait* & au Roi *de droit*.

Un d'entre eux remit un emploi qu'il tenoit de la Cour, pour avoir, disoit-il, la liberté d'écrire tout ce qu'il jugeroit à propos.

L'Empereur, comme je l'ai déjà dit, n'avoit point voulu signer la paix d'Utrecht, de sorte qu'il étoit toujours en guerre avec la France. Les Troupes Impériales étoient commandées par le Prince Eugène, & les François avoient à leur tête le Maréchal de Villars. Celui-ci mit le Siège devant Landau, dont le Prince de Wirtemberg étoit Gouverneur. La garnison étoit nombreuse, & fit une très-belle défense. Ce ne fut qu'après cinquante-six jours de tranchée ouverte que la Place se rendit. Phribourg qui étoit une Ville beaucoup plus forte, ne tint pas si long-tems faute de vivres. La prise de ces deux Places fit connoître à l'Empereur qu'il n'auroit pas beau jeu à soutenir lui seul la guerre contre la France, de sorte qu'il forma le dessein de ne pas priver plus long-tems ses Peuples des douceurs de la paix, dont les autres Alliés goûtoient déjà les solides avantages.

J'ai différé jusqu'à présent à parler de l'affaire du Docteur *Sacheverell*, à qui on fit un procès qui attira l'attention.

de toute l'Angleterre. Ce Docteur étoit un de ces hommes qui aiment mieux s'illustrer par des disgraces éclatantes, que de passer leurs jours dans une obscurité tranquille. Quoiqu'il eût obtenu le Doctorat dans l'Université d'Oxford, il ne brilloit pas par la Science; mais il étoit hardi, parloit aisément, & ne montoit en chaire que pour y débiter avec audace les principes des Torys outrés & des Anglicans rigides. Après s'être acquis beaucoup de réputation dans la Province, il voulut exercer ses talens sur un plus noble Théâtre. On le vit bien-tôt paroître dans la Capitale, où il fut prié de prêcher à S. Paul, la principale Eglise de Londres. Sacheverell commença par répandre dans le public qu'il prêcheroit sur *le danger des faux freres dans l'Eglise & dans l'Etat*. Le titre seul de ce Sermon étoit capable d'attirer un grand nombre d'Auditeurs. Aussi accourut-on en foule dans l'Eglise de S. Paul. Le Maire de Londres, les Alderman, & plusieurs Membres du Parlement vinrent pour entendre le Docteur. Il ne s'amusa point à faire de ces portraits généraux, qui ne caractérisent personne en particulier, mais il peignit au naturel tous ceux qui avoient paru

aux affaires publiques , & il les repré-
 senta avec des couleurs dont ils n'eus-
 sent pas lieu d'être satisfaits. Ceux qui
 se trouverent maltraités ne manquèrent
 pas de se plaindre du Prédicateur , qu'ils
 accusèrent d'avoir décrié le Gouverne-
 ment. Si Sacheverell se fit beaucoup
 d'ennemis par son discours , il eut aussi
 pour Partisans tous ceux qui étoient
 dans les mêmes principes que lui. Dès
 que le Parlement fut assemblé , on in-
 tenta contre le Docteur une accusation ,
 qui se réduisoit à ces principaux Arti-
 cles ; 1. Sacheverell a avancé & soutenu
 que les moyens dont on s'étoit servi
 dans la révolution qui renversa Jac-
 ques II. du Trône , étoient odieux &
 illégitimes ; 2. Il a dit que la tolérance
 accordée par la Loi , étoit déraisonna-
 ble , & que quiconque accordoit cette
 tolérance , étoit un faux frere dans l'E-
 glise : 3. Il a exhorté les Prélats à frap-
 per d'anathême ceux qui soutenoient la
 tolérance ; 4. Il a affirmé faussement
 que l'Eglise Anglicane étoit actuelle-
 ment dans un grand péril , à dessein de
 rendre odieuse la conduite du Parle-
 ment , qui a déclaré le contraire ; 5. Il a
 laissé entrevoir malicieusement que l'ad-
 ministration de Sa Majesté dans les affai-

res politiques , tend à détruire la constitution du Gouvernement ; 6. Il accuse la Reine & ses Ministres d'une générale malversation , & excite par-là les Sujets à la révolte ; & afin de donner plus de poids à ses furieuses déclamations , il employe des passages de l'Ecriture Sainte , que cet indigne Prédicateur explique d'une manière conforme à ses pernicieux principes. Telle fut l'interprétation qu'on donna au discours de Sacheverell. Le Parlement décida que les Sermons du Docteur étoient des Libelles injurieux à la Reine & à son administration , capables d'exciter les Peuples à la révolte , & dignes par conséquent d'attirer à leur auteur une punition exemplaire. Jamais cause ne fut plaidée avec plus d'appareil. On fit un théâtre assez vaste pour contenir les deux Chambres du Parlement , & toutes les personnes qui devoient assister à ce procès ; on construisit aussi pour la Reine une Loge , d'où cette Princesse pouvoit voir & entendre , sans être apperçue. Ceux qui ne devoient être que simples spectateurs n'entroient que par billets , dont les Seigneurs s'étoient réservés la distribution. Ne s'imagineroit-r'on pas en lisant ce détail , qu'on alloit plaider une :

cause qui devoit décider du sort d'une personne illustre par son rang ou par sa naissance? Il n'étoit cependant question que de juger un simple Prêtre, dont la téméraire conduite auroit dû être punie sans toutes ces vaines formalités. Le jour où l'on devoit examiner une affaire qui paroissoit si importante aux Anglois, on fit comparoître le Docteur en présence des deux Chambres, & le Chevalier Montague Procureur Général de la Reine déclara les chefs d'accusation. Un fameux Avocat fit briller son éloquence aux dépens de Sacheverell, dont le procès ne fut pas terminé dans une seule Séance. On ne fut pas peu surpris de voir le Général Stanhope faire un Discours très-sçavant pour écrâser le pauvre Docteur. Celui-ci, au sortir de l'Assemblée qui n'avoit pas encore porté de jugement, fut reconduit comme en triomphe par une foule de Peuple, qui crioit à haute voix : *Vive l'Eglise & la Reine*. Les femmes surtout se signalèrent par les marques d'affection qu'elles donnerent au Docteur. Il n'y en avoit pas une seule, qui ne voulût avoir le portrait d'un homme qu'on regardoit comme une espèce de

ANNE.

Martyr de l'Eglise Anglicane. Quelle satisfaction pour Sacheverell de voir son image dans presque toutes les tabatières, & sur tous les éventails du sexe dévot ! On arrêta le carosse de la Reine, en criant : *Dieu bénisse Votre Majesté & l'Eglise ; nous espérons que vous voudrez bien vous intéresser pour le pauvre Sacheverell.* On fut jusqu'à menacer de renverser les maisons des Seigneurs qui n'étoient pas favorables au Docteur. Les Eglises des Non-conformistes furent brûlées, & les portes servirent à faire des feux de joye ; en un mot, le désordre alla si loin, qu'on fit prendre les armes à la Milice de Londres, & les Gardes du Corps eurent ordre de faire la patrouille pendant la nuit jusqu'à la décision de l'affaire. On ne peut trop prendre de précautions, pour contenir dans le devoir une populace qui s'imagine qu'on forme quelques projets contre la Religion.

Le Lord Haversham, qui parloit avec autant de facilité que de hardiesse dans le Parlement, employa la subtilité de son éloquence en faveur de l'Accusé, qu'il ne trouvoit pas aussi coupable qu'on le prétendoit. Après que les deux Chambres eurent entendu tout ce qu'on avoit

à

à dire pour & contre le Docteur. Voici le jugement qu'on porta contre lui :

ANNÉE.

» Le Docteur Sacheverell est condamné à ne point prêcher pendant trois ans , & deux de ses Sermons mentionnés dans le procès , seront brûlés par la main du Bourreau. «

Les Partisans du Docteur avoient appréhendé qu'on ne portât contre lui une Sentence plus rigoureuse : quand ils virent qu'il en étoit quitte à si bon marché , ils firent des feux de joye , mirent des tables devant les portes de leurs maisons , & contraignirent les passans de boire à l'heureuse délivrance de Sacheverell. Celui-ci eut tout lieu de s'applaudir de s'être attiré une pareille affaire ; on l'accabla de présens , & on le combla d'honneur. Une Dame lui légua par son Testament mille livres sterling , & il fut pourvû d'un Bénéfice assez considérable. Lorsqu'il partit pour en prendre possession , on le reçut dans tous les lieux où il passa avec des distinctions dont un Prince auroit été flatté. Ce fut l'an 1710. que cette affaire arriva à Londres ; & trois ans après on fit des réjouissances publiques à Londres , lorsque le tems de l'interdit du Docteur vint à expirer. Sacheverell eut alors la

Tome III.

R

ANNE.

liberté de prêcher ; & la première fois qu'il monta en chaire , il y eut une affluence de monde extraordinaire à son Sermon. Il prit pour son texte ces paroles : *Mon Pere , pardonnez-leur , car ils ne sçavent ce qu'ils font.* Le Discours que fit alors le Docteur fut imprimé , & un Libraire acheta la copie cent livres sterling. Peu de jours après la Reine lui conféra un Bénéfice d'un revenu considérable ; & les Communes , qui l'avoient autrefois persécuté si vivement , le chargerent de prêcher le jour d'une Fête qui se célèbre tous les ans en Angleterre. Telle fut la récompense d'un Sermon , dont l'auteur ne méritoit que des châtimens. L'audace & l'impudence sont quelquefois suivies d'un heureux succès.

L'année 1711. un * Abbé François appelé *de la Bourlie* , donna une autre Scène , qui ne se termina pas d'une manière si agréable. Cet Ecclésiastique , que le dérangement de ses affaires avoit contraint de quitter sa patrie , vint d'abord en Hollande pour tenter fortune. Il se vantoit d'avoir excité les Camisards à la révolte , & promettoit de les animer encore davantage contre la France. Il demeura quelque tems parmi les Hol-

* Cet Abbé François étoit un homme de condition & étoit de la Maison de Guiscard.

landois ; mais comme ils ne travaillèrent pas assez vite à son avancement, il passa en Angleterre où il fit les mêmes offres de services. On lui donna un Régiment & des pensions. Soit par inconstance ou par lâcheté, il quitta le Régiment, & ne garda que les pensions ; mais comme on ne fut pas exact à le satisfaire sur ce dernier article, il résolut de trahir la confiance des Anglois pour se raccommoder avec la France. Un pareil procédé est bien digne d'un Ecclésiastique sans mœurs & sans principes. L'Abbé écrivoit donc dans son pays tout ce qui se passoit en Angleterre. On découvrit l'intrigue, & la Bourlie fut arrêté : on l'interrogea sur ses pratiques criminelles, il nia tout : mais lorsqu'on lui eut produit ses Lettres, la rage alors s'empara de son cœur ; il se saisit d'un canif, & en porta au Chancelier Harley deux coups, qui par bonheur ne se trouverent pas mortels. Ce furieux voulut traiter de la même manière quelques autres Seigneurs qui étoient préens ; mais un Secrétaire d'Etat tira l'épée, & la passa au travers du corps de ce malheureux, qu'on conduisit aussi-tôt en prison, où mourut de sa blessure. Si je n'ai pas

ANNE.

rapporté dans leur tems l'avanture de Sacheverell & de la Bourlie , c'étoit pour ne pas détourner l'attention du Lecteur de certains objets qui sont beaucoup plus intéressans que l'audace d'un Ministre Anglican , & les fureurs d'un Abbé François.

1714.

Caractère
de la Reine
Anne.

La Reine d'Angleterre ne goûta pas long-tems les douceurs de la paix qu'elle venoit de procurer à l'Europe. La mauvaise santé de cette Princesse préparoit depuis quelque tems les Anglois à la perte qu'ils alloient bien-tôt faire. Le 12 du mois d'Août vers les sept heures du matin , l'Angleterre se vit enlever une Reine dont le Gouvernement avoit été fort glorieux à la Nation. Anne Stuart mourut dans la cinquantième année de son âge , après avoir régné treize ans. La figure de cette Princesse étoit plus propre à lui attirer du respect que de l'amour. Quoiqu'elle n'eût pas les grands talens d'Elisabeth , elle porta glorieusement la Couronne d'Angleterre ; & l'importance des événemens qui arrivèrent sous son administration rendront son regne aussi célèbre que celui de ses plus fameux Prédécesseurs. La libéralité , la douceur , la générosité , l'aversion pour le luxe , la tendresse conju-

gate, le goût pour les beaux Arts ; telles furent les belles qualités que cette Princesse fit paroître pendant tout le cours de sa vie. Parmi les défauts, on compte le manque de fermeté & de résolution. On lui reproche aussi de s'être accoutumée par trop de complaisance pour son époux à boire les plus fortes liqueurs. Ce fut la source de ses maladies, & ce qui la conduisit au tombeau. Malgré tout ce que j'ai dit au sujet des Monarchies où les femmes peuvent être Souveraines, j'avoue qu'il seroit avantageux aux hommes d'être gouvernés par des Princeses semblables à Elisabeth & à la Reine Anne.

 ANNE.

L'attachement des Stuarts à l'Eglise Romaine avoit fait proscrire cette famille infortunée. On vouloit en Angleterre un Roi Protestant : on fut le chercher dans la Maison d'Hanover. On renversa encore une fois l'ordre de la succession : car au défaut des Stuarts, la Couronne appartenoit à la Maison de Savoye ; mais on eut moins d'égards aux droits de la naissance, qu'aux intérêts de la Religion du pays, & c'est ce qui fit élever sur le Trône l'Electeur d'Hanover le plus proche Héritier dans la Ligne Protestante. Ce Prince étoit

 GEORGE I.

 Depuis
1714. jusqu'à 1727.

GEORGES
1.

dans ses Etats d'Allemagne ; mais il avoit un Résident à Londres , qui dès que la Reine eût rendu le dernier soupir , notifia les ordres de son Maître pour établir la Régence. Outre les sept grands Officiers de la Couronne , l'Électeur nommoit dix-neuf Seigneurs pour gouverner le Royaume pendant son absence. Les Régens qui étoient tous dans les intérêts du Prince Hanovérien , le firent proclamer Roi de la Grande Bretagne avec les cérémonies accoutumées. Georges , c'est le nom de ce Monarque , ne tarda pas à se mettre en route , pour se mettre en possession de ses nouveaux Etats. Aussi-tôt qu'il fut arrivé en Angleterre , il déplaça presque tous ceux qui avoient des emplois sous le regne précédent , parce qu'il soupçonnoit que toutes les créatures de la Reine Anne n'étoient pas pour lui dans des dispositions favorables. Le Prétendant , qui après la paix d'Utrecht avoit été obligé de quitter la France , & s'étoit retiré en Lorraine , ne manqua pas de faire ses protestations. On le laissa prouver tant qu'il voulut la légitimité de ses droits sur la Couronne d'Angleterre. Celui qui en étoit possesseur commença à donner

tous ses soins au Gouvernement. Après avoir réglé les affaires du dehors , I. GEORGES
 Georges voulut remédier aux abus qui regnoient dans l'intérieur du Royaume. Les Prédicateurs se donnoient la licence de parler contre le Gouvernement ; certains Ecrivains établissoient des systèmes qui sapoient par les fondemens la Religion Chrétienne. Le Roi publia à ce sujet une Proclamation, qui ne fut pas capable d'arrêter le cours de tant de désordres. Quelques Partisans de la Cour, s'étant avisés de brûler le portrait de Sacheverell , les amis de ce fameux Docteur voulurent venger l'injure qu'on venoit de lui faire , & il y eut à cette occasion du sang répandu. Quelle extravagance , de sacrifier sa vie pour une cause pareille ! Georges ne vit qu'avec beaucoup de chagrin plusieurs Écrits , dans lesquels sa personne n'étoit pas trop respectée. Tout cela n'est point extraordinaire parmi des gens aussi libres que le sont les Anglois ; mais voici un trait où cette liberté me paroît poussée un peu trop loin : un Catholique Irlandois, nommé Jacques Carnaby, se rendit à S. James , & demanda à une des sentinelles si l'Electeur d'Hanover étoit dans le Palais : Je viens ici , ajouta-

GEORGES
L.

t'il , pour lui proposer de me couper la gorge avec lui , parce qu'il a usurpé la Couronne d'Angleterre qui appartient à Jacques III. On arrêta cet extravagant , & il fut mis en prison , d'où il sortit quelques jours après , sans qu'on lui eût fait aucun mal.

La Maison de Stuart avoit toujours un très-grand nombre de Partisans , & le nouveau Roi eut lieu de s'appercevoir en plus d'une rencontre qu'il n'avoit pas gagné le cœur de ses Sujets :
 » Ne croyez pas , mes Freres , dit un
 » jour un Prédicateur à la fin de son
 » Discours , que depuis la mort de notre
 » illustre Reine , l'auguste Maison de
 » Stuart soit entièrement éteinte. Il
 » nous reste encore un Prince , qui par-
 » faitement soumis aux ordres du Ciel ,
 » attend dans les Pays Etrangers que la
 » Providence le place sur le Trône de
 » ses peres. Prions Dieu que nous ayions
 » bien-tôt à célébrer une nouvelle *Restau-*
ration ! Amen , Amen , s'écria l'As-
 semblée en levant les mains vers le ciel
 au sortir de l'Eglise. Le Peuple donna des
 preuves encore plus convaincantes de
 son zèle pour le Prétendant. Les vitres
 de ceux qui n'étoient plus favorables à
 ce Prince furent cassées ; on fit des feux

de joye , autour desquels on crioit de toutes ses forces : *Vive Jacques III. Roi légitime de ce Royaume , point d'Etranger , point d'Etranger.* On dressa des tables dans les rues , & on but à la santé du Prétendant & de ceux qui étoient dans les intérêts. Cette espèce de sédition fut encore bien plus vive dans les Provinces , & les Ecôliers de l'Université d'Oxford commirent plusieurs désordres , en criant toujours : *Vive la Haute Eglise , vive Stuart ; point d'Hannover.* Le jour de la naissance du Prétendant fut célébré en plusieurs Villes avec des réjouissances extraordinaires. Il y eut même quelques Villes où toutes ces choses se firent par ordre des Magistrats. Ce ne fut pas seulement en Angleterre qu'on donna des scènes si mortifiantes pour le Roi : en Ecosse les Jacobites s'assemblerent autour de la Statue équestre de Charles II. ils l'ornèrent de fleurs , & burent à la santé du Prétendant. Le parti opposé vint pour troubler la fête ; on se battit , & il y eut du sang répandu.

Les Anglois fiers des avantages qu'ils avoient eus dans la dernière guerre , ne virent qu'avec un déplaisir mortel la Reine Anne abandonner le fruit de ses

GEORGES
I.

viâtoires , & contraindre les Alliés à faire un Traité de paix , dont la France avoit tout lieu d'être contente. Par respect pour les Souverains , on n'ose pas s'en prendre à eux des fautes qu'ils peuvent commettre ; les Ministres sont regardés comme les seuls coupables , parce qu'on suppose avec raison qu'ils empoisonnent les Princes par de mauvais conseils. Voilà ce qui fut cause que les Anglois , qui étoient très-mécontents du Traité d'Utrecht , résolurent d'examiner la conduite de ceux qui avoient eu part aux affaires sous le regne précédent. Le Comte d'Oxford , qui étoit grand Trésorier du tems de la Reine Anne , fut le premier à qui le Parlement jugea à propos de faire le procès. On dressa contre lui vingt-deux chefs d'accusation , qui tendoient à prouver que ce Seigneur avoit trahi sa Nation. On attaqua ensuite le Vicomte de Bolingbroke , qui craignant les suites de cette affaire , prit le prudent parti de se sauver en France. Quand il fut sur le point de s'embarquer à Douvre , il écrivit une Lettre pour justifier sa démarche : » Je » sçai , disoit-il , que mes ennemis » avoient résolu de me faire périr sur » un échaffaut. Si l'on eût voulu procé-

» der contre moi selon les formes or-
 » dinaires de la Justice , je ne serois I.
 » jamais sorti d'Angleterre ; parce qu'é-
 » tant sûr de mon innocence , je n'avois
 » point à redouter la rigueur des Loix.
 » On ne pourra jamais prouver que
 » j'aye trahi les intérêts de ma Patrie ;
 » & j'ai fait voir en mille occasions que
 » j'avois le cœur véritablement Anglois.
 » L'illustre Souveraine qui m'honora de
 » sa confiance , a toujours trouvé en
 » moi les qualités d'un bon & fidèle
 » Sujet : voilà ce qui fait ma consola-
 » tion dans mon malheur. «

Le Duc d'Ormond qui s'aperçut
 bien qu'on ne le laisseroit pas tranqui-
 le , imita l'exemple de Bolingbroke , &
 sortit du Royaume , de sorte que tout
 le ressentiment des Communes tomba
 sur le malheureux Comte d'Oxford. Cet
 illustre Accusé voulut plaider sa cause ,
 & il adressa de la sorte la parole au
 Chancelier : » Personne ne sçait mieux
 » que moi , combien il est fâcheux de
 » tomber dans la disgrâce d'une aussi
 » puissante Assemblée qu'est celle des
 » Communes de la Grande Bretagne.
 » J'aurois bien des choses à dire pour
 » justifier ma conduite ; mais la foiblesse
 » de ma santé ne me permet pas de

GEORGES
I.

» faire de longs discours ; c'est pour-
 » quoi je m'expliquerai en peu de mots :
 » Sous le dernier Regne j'avois l'honneur
 » d'être à la tête du Ministère , & on me
 » rend aujourd'hui responsable de tou-
 » res les choses qui ont pû déplaire à la
 » Nation. On m'accuse d'avoir contri-
 » bué à la paix : je n'en disconviens pas ;
 » mais cette paix dont on me fait un
 » crime , étoit absolument nécessaire , &
 » on l'a faite aussi avantageuse qu'on
 » pouvoit le désirer. D'ailleurs je n'ai
 » jamais rien entrepris que par les or-
 » dres de la Reine , & d'une Reine dont
 » la mémoire doit être précieuse aux
 » Anglois. On n'est pas tout-à-fait mal-
 » heureux , lorsqu'on a la conscience
 » tranquille ; c'est la situation où je me
 » trouve aujourd'hui ; on peut prendre
 » contre moi quel parti on voudra. Je
 » me sou mets avec résignation aux vo-
 » lontés du Ciel. » Il se retira ensuite dans
 sa maison , où l'on fut bien-tôt le cher-
 cher pour le conduire à la Tour.

Tandis que le Parlement flétrissoit la
 mémoire de la Reine Anne , en persé-
 cutant ceux qui avoient eu part au Gou-
 vernement sous son Regne , il se for-
 moit un Parti considérable en faveur du
 Prétendant , qui , comme nous l'avons

vû plus haut, ne laissoit pas que d'avoir un assez bon nombre de Partisans en Angleterre. Les soulèvemens qu'il y eut en différens endroits du Royaume donnerent de furieuses inquiétudes au Roi ; il se rendit au Parlement, & fit dire aux Communes par son Chancelier que le Gouvernement se trouvoit exposé à de grands périls, & que les séditieux étoient appuyés sans doute par quelque Puissance étrangère : » La conservation des » Libertés de l'Angleterre, & la sûreté de la Religion ont toujours été le » principal objet des soins de notre Auguste Monarque, Des biens si précieux, si estimables, dit le Chancelier » dans son Discours, vont bien-tôt, si » on n'y prend garde, être exposés aux » entreprises du Prétendant. Le Roi en » de pareilles conjonctures a besoin de » votre secours, & il espère que vous » ne laisserez pas le Royaume sans défense dans un tems où l'on a à craindre des ennemis étrangers & domestiques. « Les deux Chambres déclarèrent unanimement que les Anglois soutiendroient le Roi, & feroient volontiers le sacrifice de leurs biens & de leur vie pour la défense de la Personne Sacrée, & de son droit incontestable à la Couronne. Les Communes prièrent aussi

GEORGES
I.

le Roi de lever tel nombre de Troupes qu'il jugeroit nécessaire pour mettre le Royaume en sûreté, & on promettoit de pourvoir à cette dépense par des subsides considérables. Comme plusieurs personnes avoient eu à souffrir pendant tous ces tumultes, on supplioit Sa Majesté de se faire donner un compte exact des pertes qu'avoient essuyées quelques-uns de ses Sujets, & de dédommager entièrement ceux à qui on avoit fait tort. On assuroit le Roi que tout ce qu'il dépenseroit à cette occasion, lui seroit remboursé sur les premiers subsides que lui accorderoit le Parlement. Il y a beaucoup d'humanité dans cette supplication que les Communes firent à leur Souverain. On suspendit pour six mois la fameuse Loi d'*Habeas corpus*, afin que le Prince pût s'assurer de toutes les personnes suspectes. Georges profita de la bonne volonté de ses Sujets, & fit promptement armer trente Vaisseaux de guerre; on augmenta les anciens Régimens, & on en leva de nouveaux. Comme on se défoit des Catholiques, on leur enleva leurs chevaux & leurs armes; en un mot, on chercha à les mettre hors d'état de favoriser le Prétendant. Le Roi se servit à merveille de

la permission qu'on lui avoit donnée de faire arrêter les personnes suspectes ; car en peu de tems toutes les prisons se trouverent remplies. Pour justifier une pareille rigueur , on fit courir le bruit qu'on venoit de former la plus horrible des conspirations contre toute la Famille Royale ; il ne s'agissoit de rien moins , disoit-on , que d'égorger le Roi avec tous ceux qui lui appartenoient. On nommoit pour Chef de cette prétendue conspiration , Edouard Harvey , qui ayant appris ce qu'on débitoit sur son compte , aima mieux se donner la mort , que de se voir privé par la main des bourreaux du peu de jours qui lui restoient à vivre ; car il étoit alors dans la soixante-quinzième année de son âge. Il est certain que le Prétendant avoit un Parti considérable en Angleterre : mais on n'attribuoit à ses Partisans le dessein de faire périr la famille Royale , que pour rendre les Jacobites odieux. La sévérité , sur-tout quand elle est excessive , n'est pas un moyen sûr de faire rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur de s'en écarter : c'est de quoi Georges I. eut occasion de se convaincre. Plusieurs Seigneurs craignant d'être immolés sur de simples soupçons ,

GEORGES
L.

aimèrent mieux périr sur un champ de bataille que sur un échaffaut. Chacun songea à défendre sa vie & sa liberté. Les Ecoſſois parurent les moins diſpoſés à ſouffrir la perſécution ; ils leverent des Troupes , & ſe joignirent aux Montagnards qui étoient fort irrités contre le Gouvernement , parce qu'on avoit ceſſé de leur payer une penſion qu'on leur avoit accordée pour qu'ils demeuraſſent tranquilles. Ces peuples , par attachement pour la Maïſon des Stuarts , n'avoient jamais voulu reconnoître pour leurs Souverains , ni Guillaume III. ni la Reine Anne ; on ſ' imagine bien qu'ils n'eurent pas plus d'égards pour Georges , ſur-tout depuis que ce Prince leur eut retiré la penſion.

La France n'avoit guères lieu auſſi d'être contente de l'Angleterre. En ce dernier Royaume , on puniſſoit ceux qui avoient eu le plus de part au Traité d'Utrecht. C'étoit faire entendre aſſez clairement qu'on déſaprouvoit la paix. D'ailleurs , lorsqu'il étoit queſtion des projets du Prétendant , on aſſuroit que ce Prince devoit être ſecouru par une Puiffance étrangère. Les Miniſtres de France qui entendoient parfaitement ce langage , ſ'en plaignirent fort vivement au Comte
de

de Stairs , qui étoit pour-lors Ambassadeur d'Angleterre. Telle étoit la disposition des esprits dans les Cours de Versailles & de Londres , lorsque la France perdit un de ses plus grands Rois dans la Personne de Louis XIV. Ce Prince qui s'étoit attiré l'admiration de l'Univers pendant tout le cours de son regne, termina sa longue & glorieuse carrière le premier de Septembre 1715. Comme son Successeur n'avoit encore que cinq ans , le Duc d'Orleans fut déclaré Régent du Royaume.

Les Ecoffois, parmi lesquels le Prétendant avoit un fort Parti , commencerent alors à se soulever en faveur d'un Prince qu'ils regardoient comme leur Maître légitime. Le Comte de *Marr* se mit à la tête de quatre ou cinq mille hommes , & fit publier une Déclaration , dans laquelle il exhortoit tous les Ecoffois à prendre les armes , pour rétablir Jacques VIII. (*) sur le Trône de ses peres : » Il est tems , disoit-on , de délivrer l'Ecosse d'un joug étranger , & » de rétablir ce Royaume sur le pied » où il étoit autrefois. Tous ceux qui » ont quelque zèle pour leur Pays, doi-

(*) Le Prétendant auroit été Jacques VIII. en Ecosse , & Jacques III. en Angleterre.

GEORGES
I.

» vent en donner aujourd'hui des preu-
» ves. « Cette Déclaration eut son effet ,
car l'armée Ecoſſoïſe ſe trouva bien-tôt
compoſée de près de vingt mille hom-
mes. Les Jacobites commencerent à
agir , & s'emparèrent de Perth , de
Dundée , d'Aberdéen & d'Invernels.

Georges I. ayant appris la rébellion des
Ecoſſois, ſe rendit au Parlement , & parla
de la forte devant les deux Chambres :
» Je ne me ſerois jamais attendu que ceux
» qui ont éprouvé les douceurs de mon
» Gouvernement , euſſent pû entrer
» dans des projets qui tendent à détrui-
» re la Liberté & la Religion de l'An-
» gleterre. On voudroit perſuader que
» l'Egliſe Anglicane eſt actuellement
» expoſée aux plus grands périls : mais
» n'ai-je pas fait voir en pluſieurs ren-
» contres que cette Eglife doit me re-
» garder comme un de ſes plus zélés
» défenſeurs ? On ne doit donc faire au-
» cune attention aux calomnies , par leſ-
» quelles on cherche à me rendre odieux.
» Eſt-il quelqu'un aſſez aveugle pour ſ'i-
» maginer que l'Egliſe d'Angleterre ſera
» beaucoup plus en ſûreté ſous les Loix
» d'un Prince Papiſte ? Après ce Diſcours,
le Parlement fut (*) prorogé , & le

(*) Le Parlement eſt prorogé lorsqu'on en

Roi reçut de tous côtés différentes Adresses, dans lesquelles on lui témoignoit toute l'indignation possible contre les rebelles ; & ceux qui lui écrivoient de la sorte, lui promettoient en même tems d'exposer leurs vies & leurs biens pour le service de Sa Majesté. Le Duc d'Argyle fut chargé de réduire les Ecoſſois, auxquels il livra une bataille, dont le succès fut douteux. Ce combat se donna à Dumblain, & chaque Parti s'attribua la victoire. Les mécontents d'Angleterre avoient aussi assemblé dans le Northumberland quelques Troupes, qui furent encore augmentées par un détachement Ecoſſois que leur envoya le Comte de Marr. Les Anglois révoltés pourſuivis par les Royalistes se jetterent dans Preston, petite Ville, où ils ne purent pas long-tems se défendre. On les fit prisonniers, & il y en eut plusieurs qui périrent par la main d'un bourreau. Les Ecoſſois ne furent pas si aisés à vaincre, & leur Général se fortifia dans son camp, de maniere que le Duc d'Argyle n'osa l'attaquer.

Tandis que l'Angleterre & l'Ecosse

interrompt les Séances, & les Membres cessent de s'assembler pendant tout le tems de la prorogation.

1. **GEORGES** étoient dans l'agitation , l'Irlande qui jouissoit d'une assez grande tranquillité, donna une scène qui retraça le souvenir de l'ancienne fermeté des Romains : Un Irlandois, appelé *Bengley*, publia un Ouvrage sous le titre de *Neron second* : on cru trouver dans ce Livre quelques traits qui pouvoient s'appliquer au nouveau Gouvernement ; mais l'Auteur se défendit si bien, qu'on ne put le convaincre. On l'attaqua ensuite sur ses sentimens par rapport (*) à la révolution que *Bengley* n'approuvoit pas. Voici qu'elle fut la réponse de cet Irlandois : *Oui, Messieurs, j'ai dit » & je le répète en votre présence, que le Roi Guillaume » se seroit immortalisé à jamais, si » après avoir débarqué en Angleterre, » il se fût borné à faire assurer la Liberté des Peuples, à rétablir les Loix & » à affermir son Beau-pere sur le trône. » J'ai dit aussi que Guillaume III. & la Reine Anne avoient usurpé la Couronne qui appartenoit à Jacques II. » & après sa mort à Jacques III. son fils ; je n'ai pas avancé que le Roi Georges étoit un Usurpateur ; mais » j'ai soutenu, & je soutiens encore que*

(*) On entend la révolution qui plaça Guillaume III. sur le trône à la place de Jacques II.

» ce Prince, d'ailleurs-très respectable, GEORGES
 » a été placé sur le trône sans y avoir
 » de droit légitime. « Je n'examine point
 la vérité ou la fausseté de ces senti-
 mens ; je me contente de dire qu'une
 pareil fermeté étoit digne d'admiration.
 Les Juges en penserent autrement, car
 le sincère Irlandois fut condamné au
 fouet, au pilori & à la prison.

Le Parlement continuoit toujours de
 poursuivre l'ancien Ministère : on ac-
 corda au Comte d'Oxford la permis-
 sion de se défendre par écrit ou de vi-
 ve voix ; voici la substance de ce qu'il
 dit pour sa justification : (*) » Je ne
 » sçai sur quel fondement on m'accuse
 » de m'être attribué la Puissance Roya-
 » le : ce ne fut que par un ordre immé-
 » diat de la Reine que le Sieur Prior
 » se rendit en France, après que cette
 » Couronne eût fait les premières dé-
 » marches pour tâcher de faire finir la
 » guerre. La paix dont on paroît au-
 » jourd'hui si mécontent, étoit d'une né-
 » cessité absolue : on s'imagine peut-
 » être que la France après nos victoi-
 » res étoit à deux doigts de sa perte ;
 » ceux qui sont dans cette persuasion

(*) Il écrivit sa justification & remplit soixante
 feuilles de parchemin.

GEORGES

» ne pensent pas comme le Duc de
 » Parme, qui étant aux portes de Paris
 » avec une puissante armée, écrivoit à
 » Philippe II. que la guerre ne finiroit
 » jamais, si on vouloit prendre la France
 » en détail. Personne de nous n'ignore
 » de quelle maniere les Troupes An-
 » gloises ont été contraintes par deux
 » fois de quitter Madrid : tout le mon-
 » de sçait aussi que les Espagnols n'ont
 » jamais eu d'inclination pour la Mai-
 » son d'Autriche. La guerre nous étoit
 » devenue fort onéreuse, parce que les
 » Impériaux demandoient une armée de
 » quarante mille hommes, douze mil-
 » lions en argent, outre les dépenses
 » qu'il falloit faire pour l'entretien d'u-
 » ne Flotte. Les Portugais d'ailleurs, les
 » Hollandois, & les Impériaux mêmes,
 » n'étoient rien moins qu'exacts à four-
 » nir leur contingent ; de sorte que la
 » plus grande partie du fardeau tomboit
 » sur l'Angleterre. Outre cela la mort
 » de l'Empereur Joseph changea la si-
 » tuation de nos affaires. Quel parti de-
 » voit-on prendre en de semblables cir-
 » constances ? Falloit-il mettre la Cou-
 » ronne d'Espagne sur la tête du nou-
 » vel Empereur ? Mais la puissance de
 » la Maison d'Autriche ne seroit-elle

» pas devenue trop formidable ? Par les
 » mesures qu'on a prises, la balance du
 » pouvoir se trouve parfaitement éta-
 » blie entre les deux Maisons rivales.
 » Cette paix, dont on se plaint si fort,
 » nous a procuré de solides avantages,
 » puisque la possession de Gibraltar &
 » de Port-Mahon assure notre commer-
 » ce. Si l'expédition du Canada n'a pas
 » été heureuse, c'est au vent qu'il faut
 » s'en prendre. En cas que l'union des
 » Monarchies Françoises & Espagnoles
 » sous les Loix d'un même Souverain,
 » soit encore pour vous un objet de ter-
 » reur, vous devez vous souvenir qu'on
 » a pourvû à cet inconvénient dans le
 » Traité d'Utrecht : ce qui vient de se
 » passer en France doit aussi vous rassu-
 » rer. Puisqu'on n'a point vû le Roi
 » d'Espagne disputer la Régence au Duc
 » d'Orleans, n'est-ce pas reconnoître
 » que celui-ci a droit à la Couronne, en
 » cas que Louis XV. vienne à mourir ?

Les défenses du Comte d'Oxford fu-
 rent communiquées à la Chambre des
 Communes, qui les examina & ne les
 trouva pas justificatives : on continua la
 procédure, mais on commença d'abord
 par sévir contre le Duc d'Ormond &
 le Vicomte de Bolingbroke qui s'étoient

GEORGES
I^{er}

sauvés du Royaume ; leurs noms avoient déjà été biffés du Tableau des Pairs , & leurs armes brisées ; outre cette espèce de dégradation , on se la fit encore de leurs biens & on les confisqua. Tandis qu'on traitoit de la sorte ces deux Mylords pendant leur absence , Bolingbroke passoit les plus agréables momens dans un endroit délicieux qu'on appelle *La Source*, & qui est situé à une petite lieue de la ville d'Orleans. Comme le pere du Vicomte étoit encore vivant , il fournissoit à son fils de quoi mener une vie voluptueuse dans l'endroit où cet Anglois avoit fixé sa demeure. La beauté de cette habitation , la bonne chère qu'on y faisoit , & plus encore que tout cela , l'esprit & la politesse de Bolingbroke attiroient à son espèce de Château une fort bonne compagnie , qui lui faisoit oublier les persécutions de ses compatriotes. A l'égard du Duc d'Ormond, qui étoit moins philosophe & plus ambitieux , il ne s'occupoit que de grands projets , & il ne tint pas à lui que le Prétendant ne remontât sur le Trône d'Angleterre.

Le Roi s'étant rendu au Parlement , l'Orateur des Communes fit en présence de ce Prince une récapitulation de tout

ce qui s'étoit passé dans le Royaume depuis que Georges I. en avoit pris possession. *Spencer Compton*, c'est le nom de cet Orateur, attaqua encore dans son Discours l'ancien Ministère, & lança aussi plusieurs traits satyriques contre le Prétendant qu'il accusoit de bigoterie & de superstition. A l'égard du Roi Georges, il fut comblé de louanges, & on lui dit qu'il alloit faire revivre la gloire des *Plantagenetes* ses illustres Ancêtres. Ce Monarque remercia le Parlement de toutes les marques d'affection que lui avoient données les deux Chambres : » Je ne doute point, » leur dit-il, que dans toutes les Provinces où vous allez vous disperser, » vous ne fassiez tous vos efforts pour » inspirer à mes Sujets des sentimens » convenables; c'est le moyen le plus » sûr de faire échouer tous les projets » de nos ennemis.

La plupart des Ecossois ne voyoient qu'avec un déplaisir mortel leur Royaume autrefois si florissant, réduit au nombre des Provinces de l'Angleterre. Pour sortir d'un état si humiliant, il ne leur restoit d'autre parti à prendre que de se donner un Roi particulier; & le Prétendant étoit celui qu'ils devoient

GEORGES
L.

naturellement reconnoître pour leur Souverain. La Cour d'Angleterre n'ignoroit pas les dispositions présentes des Ecoſſois ; & comme elle en craignoit les ſuites , elle ſçut attirer dans ſon parti les Preſbytériens , en leur faiſant entrevoir ce qu'ils avoient à craindre d'un Roi Papiſte. Comme c'eſt la Nobleſſe qui a coutûme de mettre le peuple en mouvement , il ſ'agiſſoit de ſ'assurer des principaux Seigneurs Ecoſſois : on employa deux moyens pour en venir à bout , les récompensés & la priſon. Tandis que le Roi d'Angleterre étoit occupé à affoiblir le parti du Prétendant , celui-ci réſolut de faire encore une tentative pour remonter ſur le Trône. La France ſeule étoit capable de l'aider dans une pareille entrepriſe ; mais le Régent qui ne vouloit pas ſe brouiller avec les Anglois , ne lui donna aucun ſecours. Quoique le Prétendant ſe vît ainſi abandonné des François , il ne renonça pas à ſon projet. Que ne fait-on pas pour obtenir une Couronne ? Ce malheureux Prince ſ'embarqua auprès de St. Malo ſur un petit Vaiſſeau marchand , & arriva en Ecoſſe le 2 Janvier 1716. Le Comte de Marr fut au devant de lui , & l'amena dans le camp

de Peth, où il n'y avoit plus qu'un reste d'armée incapable de faire de grands efforts. Le Prétendant trouva les choses dans un état bien différent de ce qu'il avoit pensé, & il fit des reproches fort vifs à ceux qui l'avoient ainsi engagé dans une affaire dont il n'espéroit pas de sortir à son honneur : cependant comme il falloit jouer pendant quelque tems le personnage de Roi, il fit publier une amnistie en faveur de ses Sujets qui voudroient rentrer sous son obéissance. Il se trouva peu de personnes qui voulussent profiter de la grace qu'on leur accordoit. Les Jacobites craignoient l'armée formidable que commandoit le Duc d'Argyle, & qui ne laissa pas long-tems le Prétendant tranquille. Ce Prince ne voyant aucune apparence de réussir dans son projet, prit le parti de sortir d'Ecosse; il s'embarqua sur le même Vaisseau qui l'avoit apporté, & débarqua entre Calais & Graveline : ce ne fut pas sans avoir couru risque cent fois d'être pris par les navires Anglois dont la mer étoit couverte. Après le départ du Prétendant, les Ecossois qui s'étoient déclarés en sa faveur, se dissipèrent bientôt, & les Villes qui s'étoient soumises aux Révoltés se rendirent au Duc

GEORGES
I.

d'Argyle, qui délivra enfin le Roi d'Angleterre des inquiétudes que lui donnoit son rival. Le Comte de Mar alla rejoindre celui pour lequel il avoit combattu, & qu'il regardoit toujours comme son légitime Souverain.

Dès le moment que Georges I eût appris l'arrivée du Prétendant en Ecosse, ce Monarque rassembla son Parlement, & harangua les deux Chambres sur la situation présente des affaires. Dans le Discours qu'il adressa aux Communes, il laissa entrevoir que ceux qui l'avoient offensé, devoient s'attendre aux plus rudes châtimens; il tint parole avec la dernière exactitude.

Le Prétendant qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit été contraint de quitter l'Ecosse, se retira dans la Lorraine qui lui servoit d'azile depuis le Traité d'Utrecht. Les Communes présentèrent des Adresses au Roi, pour le prier de faire des instances les plus vives auprès de tous les Princes avec qui il étoit en paix, afin de les engager à ne point souffrir dans leurs Etats un Prince qui étoit cause de tous les troubles qui arrivoient en Angleterre. Georges se conforma volontiers aux intentions de ses Sujets; de sorte que le Pré-

tendant n'eut d'autre parti à prendre GEORGES
 que de se retirer à Rome, où il fut reçu avec tous les égards qui étoient dûs à un Prince, dont l'attachement à la Religion Romaine caufoit tous les malheurs. Depuis ce tems le malheureux Stuart a fixé fa demeure dans cette ancienne Capitale du monde, où il est traité d'une maniere qui feroit capable de lui faire oublier fes disgraces, si un Prince qui étoit né pour le Trône pouvoit perdre le souvenir des grandeurs auxquelles fa naissance lui donne droit d'aspirer.

Si la France eut été alors gouvernée par un Prince moins éclairé que le Duc d'Orléans, les clameurs éternelles des Anglois au sujet de la paix d'Utrecht, & des secours que les François accordoient, disoit-on, au Prétendant, auroient pû occasionner entre les Cours de Londres & de Versailles des brouilleries, dont les suites feroient devenues peut-être très-fâcheuses; mais le Duc d'Orléans qui voyoit bien que la France épuisée par les guerres continuelles du Regne précédent, avoit besoin de la paix, sur tout dans un tems de Minorité, ne fit aucune attention aux mauvais procédés de l'Angleterre, & chercha même à faire de

GEORGES
I.

nouveaux Traités avec cette Couronne : ce fut dans ce dessein , qu'on envoya *incognito* à la Haye où devoient se faire les négociations , le fameux Abbé Dubois que son esprit & ses talens éleverent , malgré la mediocrité de sa naissance aux dignités de Cardinal & de Premier Ministre. le Roi Georges ne demanda pas mieux que de faire des Traités d'Alliance avec le Régent dont il estimoit le mérite , & avec lequel il étoit uni par les liens du sang. (*)

1716.

Nous avons parlé plus haut des Rébelles qui furent pris dans la petite Ville de Preston. On avoit différé jusqu'à ce tems à terminer leur procès ; le Roi créa un Grand Stewart (**) pour

(*) Le Duc d'Orleans descendoit par sa mere du frere aîné de la Princesse Sophie , petite fille de Jacques I. & le Roi Georges n'avoit de droit à la Couronne d'Angleterre , que par cette même Princesse Sophie ; ainsi le Régent sans sa Religion devoit passer avant Georges de Brunswick pour être Roi de la Grande-Bretagne.

(**) Le Grand Stewart , c'est-à-dire le Grand Sénéchal , a seul droit de prononcer l'Arrêt de mort contre un Pair du Royaume ; il peut condamner ou absoudre , mais il suit la pluralité des voix. La Charge de Grand Stewart étoit autrefois la premiere du Royaume , mais l'excès du pouvoir qu'elle donnoit l'a fait abolir en Angleterre ; on la rétablit par *interim* pour le Couronnement du Roi , & lorsqu'il s'agit de la vie d'un Pair.

juger les coupables , & cette commission fut donnée au Lord *Cowper*. Le sou-
GEORGE I.
 verain Magistrat se rendit avec les autres Juges dans la grande Salle de Westminster , où l'on fit venir les Criminels. Ils étoient six qui se mirent d'abord à genoux , mais on leur ordonna aussitôt de se relever. Après qu'on eût lû les articles d'accusation avec les réponses des Accusés , le Grand Stewart adressa la parole à ces Seigneurs , & leur dit : *Vous vous êtes avoués coupables ; n'avez-vous plus rien à dire de plus , pour prévenir la Sentence de mort qui se'en les Loix va être prononcée contre vous ?* Comme on leur avoit fait entendre que s'ils avouoient leur crime , c'étoit le plus sûr moyen d'obtenir leur grace , ils suivirent ce conseil qui ne leur servit à rien , puisque le Grand Steward prononça contre eux la Sentence de mort. Il leur fit auparavant un Discours dans lequel il exposoit la noirceur de leur entreprise ; & comme il y avoit parmi les coupables des Catholiques , il les plaignit plus que les autres à cause des motifs qui les avoient portés à la révolte. Une centaine de Dames de la première distinction vinrent trouver le Roi pour tâcher de le fléchir ,

mais leur démarche fut inutile. Les Seigneurs demanderent que l'exécution fût différée pendant quelque-tems ; le Roi n'accorda cette espèce de grace , & encore avec beaucoup de peine , qu'à trois des Criminels : il ordonna que les autres fussent exécutés le lendemain. Parmi ces derniers étoit le Comte de Nithisdale , que la tendresse de son épouse déroba au supplice. Cette femme généreuse obtint la permission d'aller dire les derniers adieux à son mari ; elle se rendit à la Tour , & corrompit à force d'argent l'Officier de la Garde. Etant entrée dans l'endroit où étoit le Comte , elle changea avec lui d'habits , & le fit sortir dans cet équipage qui l'empêcha d'être reconnu. On ne s'aperçut de l'évasion du Criminel, que quand l'Officier de Garde & lui eurent pourvû à leur sûreté. L'action de la Comtesse étoit digne des plus grands éloges ; il y eut cependant des gens assez barbares pour soutenir que cette tendre épouse devoit éprouver la rigueur des Loix. Il auroit fallu n'avoir aucun sentiment d'humanité pour prendre un semblable parti. On se contenta d'intimider la Comtesse , afin de sçavoir en quel lieu son mari s'étoit retiré ; mais tous les

moyens qu'on employa furent inutiles, & on rendit la liberté à celle qui venoit L.
d'exposer sa vie pour la sauver à son
époux. Tout le monde voulut voir &
féliciter une femme qui venoit de don-
ner une preuve si touchante de l'amour
conjugal. La Comtesse ne tarda pas à
rejoindre son mari qui s'étoit sauvé en
France, où il dut passer les plus heureux
jours avec une femme qui étoit si digne
de sa tendresse. Le Vicomte de *Kenmure*
& le Comte de *Derwentwater*, qui
étoit les deux autres Coupables furent
exécutés : le dernier donna au Sherif
qui l'accompagnoit au supplice un écrit
(*) dans lequel ce Seigneur déclaroit
n'avoir jamais reconnu d'autre Souve-
rain que Jacques III. Tous les autres
rébelles qui étoient dans les prisons pé-
rirent par la main d'un bourreau, ou fu-
rent envoyés dans les Colonies d'Amé-
rique.

Le Parlement d'Irlande voulant don-
ner une preuve éclatante de son zèle

(*) Les Criminels en Angleterre ont droit de
haranguer le Public avant qu'on les exécute. Ils
peuvent aussi faire imprimer des Ecrits au sujet
de leur condamnation ; quelque injurieux que
soient ces Ecrits au Gouvernement, on les rend
publics, lorsque celui qui a été condamné à mort
exige qu'on lui accorde cette grace.

GEORGES
I.

pour le Gouvernement, forma une Association, par laquelle les deux Chambres s'engageoient de la maniere la plus forte à la conservation du Roi qui étoit actuellement sur le Trône. Tous ceux qui refuserent de s'associer de la sorte, furent regardés comme des gens suspects & ennemis du Gouvernement. Comme on soupçonnoit la fidélité de quelques Seigneurs, on en arrêta un assez grand nombre qu'on enferma dans les prisons. On déclara que les Catholiques répondroient de tous les dommages que pourroient souffrir les Protestans, en cas qu'on vît arriver quelque tumulte ou quelque sédition en Irlande. La tête du Prétendant fut mise à prix, & on promettoit cinquante mille livres sterling à celui qui le livreroit vif ou mort, s'il mettoit jamais le pied dans le Royaume.

La rigueur dont on avoit usé à l'égard des prisonniers de Preston, empêcha les révoltés d'Ecosse de se rendre à discrétion, comme la Cour l'exigeoit. Comme ces Peuples n'étoient plus en état de se défendre, ils aimèrent mieux abandonner leur Patrie que de s'exposer à finir leurs jours d'une manière honteuse. Un Souverain a deux

partis à prendre lorsqu'il craint une nouvelle révolte de la part de ses Sujets : I. GEORGES
 ou bien il doit les intimider par les châtimens , ou il faut les gagner par la voye de la douceur. Ce dernier moyen ne fut pas toujours employé par le Roi d'Angleterre.

Georges I. étoit si satisfait du Parlement qu'il avoit assemblé au commencement de son Regne , qu'il vouloit le conserver le plus long-tems qu'il lui seroit possible , & faire abolir l'Acte qui ordonnoit que les Parlemens seroient triennaux. Il y eut à ce sujet de grands débats entre les deux Chambres , mais le Parti de la Cour l'emporta. Cependant le gros de la Nation désaprouva la prolongation des Parlemens en général , & sur-tout de celui qui se tenoit alors. Un Membre des Communes , âgé de près de quatre-vingt ans , dit en pleine Chambre : » Depuis que j'assiste à ces » Assemblées , où j'ai eu l'honneur de » me trouver plusieurs fois , je n'ai ja- » mais appréhendé que trois choses : » 1. La trop grande autorité du Minis- » tère ; 2. Une armée sur pied dans le » Royaume , 3. Un Parlement dépen- » dant de la Cour. Ces trois choses sont » arrivées ; mais à l'âge où je suis , je

GEORGES
I.

» n'aurai pas la douleur de survivre
» long-tems à la perte de ma liberté. «
Les plaintes de ce respectable Vieil-
lard ne firent aucune impression sur les
autres Membres des Communes, qui
accorderent au Roi tout ce qu'il souhai-
toit, de sorte que jamais aucun Monar-
que n'eut plus lieu d'être satisfait de son
Parlement.

1716.

Le Roi d'Angleterre fit en ce tems-
là avec l'Empereur un Traité, par le-
quel ces deux Princes s'engageoient à se
secourir mutuellement, en cas que l'un
d'eux fût attaqué. Après la conclusion
de cette affaire, Georges voulut faire
un voyage dans ses Etats d'Allemagne.
Sous le règne de la Reine Anne, il avoit
été réglé par le Parlement, que si un
Prince étranger parvenoit à la Couron-
ne d'Angleterre, il ne pourroit sortir
du Royaume sans le consentement des
deux Chambres. Georges réussit à faire
révoquer cette Loi, & on le laissa
maître de se rendre dans son Electorat.
Avant que de partir, il pardonna à quel-
ques rebelles qui avoient été condan-
nés à mort; mais à condition qu'ils ser-
viroient de témoins contre quelques-
uns de leurs complices, qu'on n'avoit

Pû jusqu'alors condamner faute de preuves suffisantes.

GEORGES
I.

Le Prince de Galles , dans l'absence du Roi son pere , fut chargé de gouverner le Royaume. Pendant son administration , on exécuta un Ecclésiastique , qui profita bien de la liberté qu'on laisse aux Criminels Anglois de haranguer avant que de mourir. Il commença par déclarer qu'il reconnoissoit Jacques III. pour Roi d'Angleterre ; ensuite il représenta aux Assistans que leur Liberté & leur Religion étoient plus en danger sous l'Electeur d'Hanover que sous le Prince Catholique qu'ils avoient indignement proscrire : » Mon corps , » s'écria-t'il , par un des Articles de la » Sentence , doit être écartelé après ma » mort ; je voudrois qu'il y eût assez de » quartiers pour en envoyer dans tous » les endroits du Royaume , afin de » faire connoître à tous les Peuples » de la Grande Bretagne qu'un Prêtre » de l'Eglise Anglicane a souffert le » martyre , pour avoir été fidèle à son » Roi. « On ne manque guères de plaindre le sort d'un homme qu'on voit mourir avec courage , sur-tout quand il périt pour une cause qui n'a rien de dés-

GEORGES
I.

honorant. Aussi le Discours de cet Ecclésiastique & la fermeté qu'il témoigna à la vûe de son supplice , firent une très-forte impression sur tous ceux qui se trouverent à cette exécution. La crainte d'une mort pareille ne fut pas capable d'empêcher plusieurs Anglois , & sur-tout les Ecclésiastiques, d'investiver contre la Cour. On poussa la hardiesse jusqu'à prêcher publiquement contre la Famille régnante ; & le nombre des Jacobites s'augmenta considérablement.

Le Traité qui se négocioit depuis quelque tems entre la France & l'Angleterre , fut enfin conclu. Le but principal que se propoisoient dans cette Alliance le Roi de la Grande Bretagne , & le Régent de France , étoit de maintenir les successions à la Couronne d'Angleterre dans la branche Protestante , & à la Couronne de France dans la branche d'Orléans , conformément au Traité d'Utrecht & à la renonciation solennelle de Philippe V. à la Couronne de France.

Georges revint en Angleterre , où il fit arrêter le Comte de Gullembourg Résident de Suède , qui , comme on l'é-

crivit à tous les Ambassadeurs qui se trouvoient à Londres, étoit accusé de fomenteur une rébellion contre le Roi de la Grande Bretagne. On saisit ses papiers, & on découvrit le plan d'une Conspiration pour placer le Prétendant sur le Trône. Le Roi se rendit au Parlement, pour l'instruire des malheurs dont le Royaume avoit été menacé. Aussi-tôt les Communes s'empressèrent à donner des preuves de leur zèle; & elles passèrent un Bill pour autoriser le Roi à défendre tout commerce avec la Suède, malgré le dommage que cette défense pouvoit causer aux Négocians Anglois. Il fut aussi résolu qu'on entretiendrait dix mille hommes pour le service de la Flotte, & que les Troupes de terre resteroient sur le même pied; on accorda aussi des subsides considérables au Roi, afin de le mettre en état de s'opposer aux entreprises de ses ennemis. Georges envoya une Flotte dans la mer Baltique, pour attaquer le Roi de Suède, qui avoit en même tems la guerre à soutenir contre la Moscovie & le Dannemarck. Toutes ces Puissances réunies vouloient forcer Charles XII. à accepter la paix aux conditions qu'on lui

GEORGES

1717.

proposoit ; mais le Monarque Suédois n'étoit pas d'humeur à se laisser imposer la Loi. Il aima mieux tout risquer , que de céder d'une manière si honteuse. Ce Prince , qui auroit été le plus grand homme de son siècle , s'il eût eu autant de conduite que de courage , fit face à tous ses ennemis , & les auroit peut-être fait repentir d'avoir pris les armes contre lui , si la mort ne fût pas venu l'interrompre dans le cours de ses opérations militaires.

Le Comte d'Oxford étoit à la Tour depuis deux ans , & son procès n'étoit pas encore fini. Le Parlement reprit cette affaire , qui fut discutée avec beaucoup de chaleur. Malgré tout ce que purent faire les ennemis de ce Seigneur pour le perdre , ils ne purent réussir dans leur projet. On auroit bien voulu le faire passer pour coupable de haute trahison , mais on ne put jamais prouver qu'il eût trahi la Nation , comme on le prétendoit. On proposa donc de le décharger de tous les chefs d'accusation qu'on avoit portés contre lui. Cette proposition ayant passé à la pluralité des voix , le Grand Stewart prononça la Sentence , qui déclaroit

oit le Comte d'Oxford innocent de tous les crimes dont on l'avoit accusé. Après ce Jugement , le Comte entra dans la Chambre des Seigneurs , & y reprit sa place ordinaire.

GEORGES I.

1718.

Au commencement de l'année 1718. le Roi d'Angleterre qui gouvernoit la Famille d'une manière encore plus absolue que ses Sujets , contraignit par ses duretés le Prince & la Princesse de Galles à sortir du Palais , & à se retirer dans une maison où des personnes de ce rang ne pouvoient guères loger avec décence. Il fut question de réconcilier le fils avec son pere. Par ordre du Roi il se tint une Assemblée , où il envoya quatre Avocats pour plaider la cause. Il fut d'abord question de savoir si l'éducation des enfans de la Famille Royale appartenoit de droit au Roi ; presque tous les Juges furent pour l'affirmative. On demanda ensuite si le Roi pouvoit retenir pour l'entretien des enfans du Prince de Galles , une partie des cent mille livres sterling que le Parlement avoit accordées à l'héritier présomptif de la Couronne ; les Juges se trouverent partagés sur cette seconde question , & firent assez connoître ce

GEORGES
I.

qu'ils pensoient sur la conduite du Roi, qui regorgeoit de richesses & vouloit encore s'approprier une partie des revenus de son fils. Le Prince & la Princesse refuserent constamment de céder ce qui leur appartenoit. Ils laisserent au Roi le soin de l'éducation de leurs enfans, & ils garderent leur cent mille livres sterling. Depuis ce tems là le fils ne demeura plus avec son pere ; ils se voyoient cependant, & se trouvoient ensemble à toutes les Fêtes publiques.

Un jeune homme âgé de dix-huit ans, appelé Jacques Shepheard, forma le projet d'assassiner le Roi. Ce fanatique communiqua son dessein à un Ecclésiastique, qui ayant fait semblant de l'approuver, conduisit chez un Alderman ce jeune insensé, qui déclara que si on vouloit contribuer aux frais de son voyage en Italie, il iroit chercher le Prétendant, l'amèneroit en Angleterre, & feroit périr l'Usurpateur. Il expliqua ensuite de quelle maniere on pourroit s'y prendre pour faire réussir cette entreprise : » je conviens, ajouta-t'il, que je pourrai être la victime de mon zèle ; en cas que mon pro-

» jet soit suivi d'un malheureux suc-
 » cès, je dois m'attendre à la mort la I.
 » plus cruelle : mais afin que je puisse
 » la supporter avec plus de courage, il
 » sera nécessaire qu'après mon retour
 » d'Italie jusqu'au tems de l'exécution
 » de mon entreprise, je reçoive tous
 » les jours le S. Sacrement. » Les Rois
 devroient trembler quand ils songent
 que le fanatisme peut conduire à de
 pareils excès ; les Gardes qui les en-
 vironnent ne peuvent pas les garantir
 des attentats d'un furieux qui s'imagi-
 ne faire la plus belle action, en com-
 mettant le plus horrible des crimes. On
 arrêta aussi-rôt ce jeune homme qui
 avoua tout devant les Juges : » Sçavez-
 » vous, lui dit-on, quels tourmens on
 » fait souffrir à vos pareils, & ne vous
 » rappelez-vous pas l'exemple de Ra-
 » vaillac ? A qui me comparez-vous,
 » répondit-il ? Le monstre que vous me
 » citez, méritoit les plus affreux sup-
 » plices pour avoir assassiné son Roi lé-
 » gitime ; pour moi je n'ai eu dessein
 » que de faire périr un Usurpateur,
 » afin de rétablir sur le Trône mon lé-
 » gitime Souverain. Shepherd fut jugé
 & déclaré coupable de haute-trahi-
 son.

GEORGES

Le Roi accepta le gouvernement de la Compagnie du Sud, dans laquelle il étoit déjà un des principaux Intéressés. Un Roi qui s'associe avec des Négocians ! Cela doit surprendre un Gentilhomme François, qui croiroit se déshonorer s'il cherchoit à sortir de la misère par la voye du commerce. Qu'il y a de ridicules préjugés parmi toutes les Nations ! Celui dont je parle n'est pas un des moins révoltans. Toutes nos Provinces sont remplies de cette espèce d'hommes à qui leurs Ancêtres n'ont laissé que des titres, & qui aiment mieux passer leur vie dans l'oïveté & dans l'indigence, que de travailler à se procurer un fort gracieux, par des moyens que leurs préjugés leur font regarder comme déshonorans. A la bonne heure, que la Noblesse prenne le parti des armes, c'est une profession digne d'une illustre naissance ; mais quel cas doit-on faire de ces Gentilshommes, qui ne sont occupés qu'à désoler de malheureux Païsans dont les travaux sont si utiles à l'Etat ?

Il y eut de grands débats dans le Parlement à l'égard d'un Acte qui regardoit la discipline militaire. La Cour

vouloit que le Conseil de guerre fût GEORGES
chargé (*) de la punition des Soldats
& des Officiers subalternes. Après bien
des contestations, les Troupes furent en-
tièrement mises sous la dépendance de
ceux qui les commandoient.

Le Cardinal Alberoni, premier Mi-
nistre d'Espagne, excita son Maître à se
venger des injures qu'il recevoit tous
les jours de la part de l'Empereur. Les
Espagnols qui attirerent dans leur parti
le Duc de Savoye, firent un armement
considérable, & s'emparèrent de l'Isle
de Sardaigne. L'Espagne animée par
ce premier succès, forma le dessein
de rentrer en possession de tous les
Etats d'Italie que la nécessité l'avoit con-
trainte de céder. Le Roi d'Angleterre,
& le Duc d'Orleans au nom du Roi de
France, se porterent pour Médiateurs ;
ce fut à cette occasion que se conclut le
Traité de la Quadruple Alliance, dont
voici les principaux Articles.

1. Le Roi d'Espagne sera obligé de
restituer au plus tard dans deux mois
après la ratification du présent Traité le
Royaume de Sardaigne, & de renoncer

(*) Les Cours ordinaires de Judicature fai-
soient en tems de paix le procès aux Soldats &
aux Officiers coupables.

GEORGES
L.

à tous droits & prétentions sur ce Royaume.

2. L'Empereur devoit aussi renoncer tant pour lui que pour les descendants, à tous droits & toutes prétentions sur la Monarchie d'Espagne, dont Philippe V. avoit été reconnu légitime possesseur par le Traité d'Utrecht.

3. Les Duchés de Toscane, de Parme & de Plaisance seront regardés à perpétuité comme Fiefs de l'Empire; & lorsque la succession ausdits Duchés sera ouverte par le défaut de successeurs mâles, Sa Majesté Impériale consentira que le Fils aîné de la Reine d'Espagne, & à son défaut le second Fils, ou les cadets & leurs descendants mâles, succèdent auxdits Etats.

4. Livourne demeurera à perpétuité un Port franc.

5. Le Roi d'Espagne remettra au Prince son fils Portolongone, aussi-tôt que ledit Prince d'Espagne sera en possession du Duché de Toscane. Tous ces Etats ne pourront jamais être possédés par un Prince qui soit en même tems Roi d'Espagne; & même un Roi d'Espagne ne pourra jamais prendre & gérer la tutelle de celui à qui ces Etats seront échus.

6. Le Roi Catholique consent que l'Empereur soit mis en possession du Royaume de Sicile, & renonce au droit de réversion sur ce Royaume ; mais ce droit de réversion sera établi sur le Royaume de Sardaigne.

Dans le Traité de paix entre l'Empereur & le Duc de Savoye, voici ce qui fut réglé :

Le Duc de Savoye, à qui on avoit cédé la Sicile par le Traité d'Utrecht, remettra à l'Empereur ce Royaume dans l'état où il se trouve actuellement, & Sa Majesté Impériale cédera en échange au Duc de Savoye l'Isle & Royaume de Sardaigne, sauf le droit de réversion à la Couronne d'Espagne. Pour consoler le Duc de Savoye d'un échange qui ne lui étoit guères avantageux, on reconnoissoit son droit à la Couronne d'Espagne au défaut de Philippe V. & de sa postérité.

Tels furent les arrangements que prirent les Médiateurs, sans sçavoir si l'Espagne y devoit consentir. Mais l'Empereur, le Regent de France & le Roi d'Angleterre s'unirent ensemble, pour contraindre s'il le falloit, le Roi d'Espagne & le Duc de Savoye à se sou-

GEORGES
I.

mettre à cette décision. On leur accordoit trois mois pour prendre leur parti, & on attendoit, disoit-on, de leur piété & de leur sagesse, qu'ils ne voudroient pas préférer leurs intérêts particuliers au repos de toute l'Europe; mais si ces Princes venoient cependant à refuser de se soumettre, les Médiateurs seroient obligés de joindre leurs armes à celle de l'Empereur, pour contraindre le Roi d'Espagne & le Duc de Savoye à accepter des conditions si raisonnables. Les Etats Généraux au nom desquels ce Traité s'étoit fait, ne refuserent pas absolument de le ratifier, mais ils suspendirent leur consentement jusqu'à ce que certaines circonstances les déterminassent à prendre leur parti.

Le Duc de Savoye céda la Sicile dont il étoit Roi & possesseur, & se contenta de l'Isle de Sardaigne qu'on lui donna pour équivalent. La guerre continuoit toujours contre l'Empereur & l'Espagne. Comme on vouloit forcer cette dernière Couronne à se conformer aux arrangemens qu'avoient pris les Médiateurs, on équipa une flotte considérable en Angleterre, qu'on fit bien-tôt

bientôt partir pour donner du secours au Royaume de Naples. L'Amiral Bing qui commandoit cette Flotte attaqua celle des Espagnols, prit onze Vaisseaux, & en coula un à fond. L'Espagne se plaignit amèrement de la conduite des Anglois, qui venoient d'agir en ennemis plutôt qu'en Médiateurs. Georges I. qui s'apperçut que des plaintes si justes faisoient impression sur les Sujets, voulut justifier ses démarches devant le Parlement. Dans ce dessein il fit un Discours qui donna lieu à bien des contestations ; mais comme le Parti de la Cour dominoit dans les deux Chambres, on approuva tout ce que le Roi avoit fait contre les Espagnols, & on leur déclara la guerre. Georges I. disoit dans son Manifeste, qu'ayant voulu réconcilier les parties qui étoient en guerre, il avoit envoyé une Flotte dans la Méditerranée dans le seul dessein d'appuyer les négociations qu'on faisoit pour la paix. » C'étoit par le même motif, » continuoit le Roi d'Angleterre, que » je fis passer à Madrid le Comte de » Stanhope, avec un plein pouvoir de » faire tout ce qui dépendroit de lui » pour rétablir la tranquillité en Europe, & pour gagner l'amitié du Roi

1711

GEORGES
I.

» d'Espagne ; mais toutes nos démar-
 » ches furent inutiles : ainsi nous nous
 » vîmes obligés de protéger & d'assister
 » l'Empereur dont les Etats d'Italie
 » étoient dans un danger éminent. Le Roi
 d'Angleterre exposoit ensuite différens
 griefs contre l'Espagne , & on faisoit
 voir aussi qu'on déclaroit la guerre au
 Monarque Espagnol, pour le mettre hors
 d'état de faire valoir ses prétentions sur
 la Couronne de France , & de donner
 du secours au Prétendant , comme Al-
 beroni en avoit menacé. Ce Cardinal
 mit en mouvement toutes les forces
 d'Espagne ; il sentit cependant bien qu'il
 ne pourroit jamais résister aux forces
 réunies de l'Empereur , de l'Angleterre
 & de la France : mais il comptoit beau-
 coup sur les mécontents qui étoient dans
 ce dernier Royaume , & dont il vou-
 loit se servir pour perdre le Duc d'Or-
 leans , qu'il regardoit comme le plus
 mortel ennemi de son Maître. Il s'en
 falloit bien que tout le monde fût satis-
 fait de l'administration du Régent. Ce-
 lui-ci avoit cependant toutes les quali-
 tés qui sont nécessaires pour régir de
 vastes Etats ; un esprit juste , péné-
 trant , solide, de grandes vûes, beaucoup

de courage & de fermeté , un goût décidé pour les beaux Arts qu'il protégea toujours avec discernement ; il les cultiva même avec un succès qui eut fait la réputation d'un simple particulier. Personne ne lui a jamais aussi contesté la valeur guerrière dont il donna des preuves en plus d'une occasion. Je ne m'étendrai pas davantage sur les belles qualités de ce Prince , à qui les Historiens sans préjugés donneront toujours les plus magnifiques éloges. Malgré son génie & ses talens , qui le rendoient dignes du Poste où il fut appelé par sa naissance , Philippe éprouva des contradictions , & sa Régence trouva des Censeurs. Quel est le Prince dont la conduite soit universellement approuvée ? Les mécontents résolurent de s'assurer de la protection du Roi d'Espagne , afin de pouvoir réussir dans l'exécution de leur projet. Le Roi d'Angleterre eut les premières nouvelles de cette Conspiration , & en donna avis au Duc d'Orleans. Celui-ci fut encore bien mieux instruit de tout ce qui se passoit , lorsqu'on eut saisi la valise où étoient les papiers que l'Ambassadeur d'Espagne envoyoit à Madrid.

GEORGES
I.

1719.

Le Cardinal Alberoni ne se contenta pas d'avoir voulu mettre le trouble & la division en France , il chercha aussi à donner des inquiétudes au Roi d'Angleterre ; on fit venir le Prétendant en Espagne , & on lui rendit les mêmes honneurs qu'à un Souverain. Une Escadre destinée à favoriser les prétentions de ce Prince , partit de Cadix , & prit sa route vers la Grande Bretagne. Cette Flotte consistoit en dix Vaisseaux de guerre , & en plusieurs Bâtimens de transport , qui portoient six mille hommes de Troupes réglées presque tous Irlandois ; il y avoit outre cela une quantité d'armes très-considérable. Le Duc d'Ormond étoit le conducteur de cette entreprise ; qui ne put se faire si secrètement que Georges I. n'en fût instruit. Ce Monarque prit ses précautions , & fit marcher des Troupes vers les frontières d'Ecosse. Ses Sujets l'assurèrent d'un dévouement total , & le prièrent d'augmenter ses forces de terre & de mer autant qu'il le jugeroit convenable. Pendant ce tems-là , l'Escadre Espagnole qui avoit eu d'abord le tems le plus favorable , essuya vers le Cap de Finistere une violente tempête , qui dis-

perfa les Vaisseaux & les maltraita fureusement. Il n'y eut que deux Frégates I. qui arriverent à Kintall en Ecosse. Trois cent soldats Espagnols avec le Marquis de Tullibardine, les Comtes de Marshall & de Seaford descendirent à terre, & se mirent à la tête des Ecossois mécontents, dont le nombre monta bientôt jusqu'à cinq mille hommes. Cette petite armée s'empara du Château de Donan; mais ils n'en restèrent pas long-tems en possession, & ils furent bientôt entièrement dissipés. Georges pour se venger de l'inquiétude que venoient de lui donner les Espagnols, en favorisant les prétentions de son rival, forma le projet d'enlever à Philippe V. la Corogne, qui est le meilleur Port de Biscaye, & de s'emparer du Perou en Amérique. Cette entreprise réussit comme celle du Prétendant.

Le Roi d'Espagne voyant bien qu'il avoit à faire à trop forte partie, & qu'il ne pourroit pas désormais résister long-tems, se détermina enfin à accepter les conditions du Traité de la Quadruple Alliance.

Depuis long-tems on n'avoit vû la France aussi parfaitement unie avec l'Angleterre. Cette bonne intelligence

1713.

GEORGES
I.

étoit une suite de l'amitié qui régnoit entre Georges I. & le Duc d'Orléans. Ces deux Princes eurent toujours grand soin d'entretenir une union qui ne pouvoit être que fort avantageuse à l'un & à l'autre Peuple ; il seroit à souhaiter que les deux Nations eussent persisté dans les sentimens où elles étoient alors : mais cela n'est guères possible entre deux Peuples voisins qui se regardent comme rivaux. Les guerres qui les défunissent quelquefois , ne les empêchent pas de se rendre mutuellement justice. Ils ont eu trop d'occasion de se combattre , pour ne pas sçavoir ce qu'ils doivent penser les uns des autres sur l'article du courage. On trouve cependant quelques Anglois qui s'imaginent être de ce côté-là infiniment supérieurs aux François , mais ce n'est pas la plus saine partie de la Nation qui pense de la sorte. Il est encore une autre rivalité entre ces deux Peuples au sujet des talens de l'esprit. Je ne déciderai point où se trouve la supériorité : je me contente de dire que la France & l'Angleterre ne se sont pas moins distinguées par les Sciences que par les armes.

Le Roi d'Angleterre se rendit dans les Etats d'Allemagne , & fit la paix

avec la Suède , contre laquelle il étoit depuis quelque tems en guerre en qualité d'Electeur d'Hanover. Après six mois d'absence il revint en Angleterre, où il fut reçu avec les plus vives démonstrations de joye. Il apprit presque aussi-tôt la conclusion d'un Traité qui se négocioit entre la Grande Bretagne & la Suède , depuis que ces deux Couronnes avoient cessé de se faire la guerre. Il s'agissoit d'une Alliance qui devoit être éternelle & universelle. Beau projet , s'il étoit praticable parmi les Souverains ! Les Anglois & les Suédois , non-seulement ne devoient plus se nuire , mais s'engageoient à s'aimer sincèrement & à se procurer toutes sortes d'avantages. On étoit obligé de s'avertir réciproquement de tout ce qui pourroit être préjudiciable aux deux Nations , s'assister mutuellement contre les ennemis , ne point accorder azile aux Sujets rebelles de l'un & de l'autre Royaumes. En cas que la Suède fût attaquée , l'Angleterre devoit lui fournir un secours de dix mille hommes d'Infanterie ; & si ce nombre ne suffisoit pas , on promettoit d'en envoyer un plus considérable ; & comme les Suédois , disoit le Traité , se trouvent actuellement dans les circonstances les

GEORGES
I.

1720.

p'us fâcheuses par la guerre que leur fait le Czar de Moscovie, le Roi d'Angleterre s'engage d'envoyer au printemps prochain une forte Escadre au secours de Sa Majesté Suédoise. On régloit ensuite ce qui avoit rapport au commerce. En cas que le Czar ne voulût pas faire la paix, Georges promet-
toit d'envoyer non-seulement les secours stipulés, mais de solliciter encore tous les Princes Alliés de l'Angleterre à se joindre à lui, pour contraindre le Monarque Moscovite à accorder la paix à des conditions qui pussent assurer la liberté du commerce dans la mer Baltique. Si cette Alliance étoit avantageuse aux Suédois, ils l'acheterent aussi bien cher; car en faisant leur paix particulière avec le Roi d'Angleterre, comme Electeur d'Hanover, ils lui céderent les Duchés de Bremen & de Werden. Le Czar ne fut point effrayé de l'orage dont on le menaçoit; il continua encore près de deux ans à faire la guerre, & se plaignit hautement de la conduite qu'avoit tenue à son égard Georges I. qu'il accusoit d'avoir violé ses engagements, & comme Roi d'Angleterre & comme Electeur d'Hanover. Le Prince Moscovite fit enfin sa paix sans le se-

cours d'aucun Médiateur ; on répondit GEORGES
 au Mémoire qu'il venoit de faire contre I.
 le Roi Electeur. Les Ecrits qui furent
 publiés à ce sujet , ne furent pas capa-
 bles de réconcilier les esprits , & ces
 deux Princes continuèrent à se haïr mor-
 tellement.

Le Roi d'Angleterre après avoir fait
 des Traités de paix avec plusieurs Puif-
 sances de l'Europe , comme nous ve-
 nons de le dire , se réconcilia pareille-
 ment avec son fils. Celui-ci , aussi-bien
 que la Princesse son épouse , vivoient à
 Londres en simples Particuliers , ne pa-
 roissoient point à la Cour , & n'avoient
 pas la liberté de voir leurs enfans. Le
 Prince de Galles & son épouse s'en-
 nuoyoient d'un état si disgracieux ; ils
 comprirent d'ailleurs qu'une pareille di-
 vision pouvoit leur devenir préjudicia-
 ble : c'est pourquoi ils se rendirent aux
 avis du Comte de Sunderland , qui les
 exhorta à se raccommoier avec leur
 pere. Le Comte fut le Médiateur : après
 bien des négociations , le Prince de Gal-
 les consentit à écrire au Roi , pour le
 prier de lui faire sçavoir si Sa Majesté
 trouveroit agréable qu'il vînt lui rendre
 ses devoirs ; la réponse fut favorable. Le
 Prince se rendit au Palais , fit ses sou-

GEORGES
I.

missions dans les termes dont on étoit convenu , alla voir les Princesses ses filles dans leur appartement ; on le reconduisit ensuite à son Palais avec un détachement des Gardes , qui n'avoient fait aucun mouvement lorsqu'il entra pour demander pardon à son pere. Toute la Ville de Londres donna des preuves sensibles de la joye que lui cauçoit cette réconciliation.

Personne n'ignore que les Anglois sont dans l'usage de se donner la mort , lorsqu'ils sont ennuyés de vivre. Ils ne se contentent pas de se délivrer eux seuls du pénible fardeau de la vie , par principe d'humanité ils égorgent quelquefois les personnes auxquelles ils s'intéressent le plus , & qui ne sont pas toujours bien-aises qu'on leur rende un semblable service. Il est parlé dans un Auteur célèbre d'un Bourgeois de Londres , qui tua sa femme , ses enfans , & se poignarda ensuite pour se délivrer une bonne fois lui & sa famille de toutes les misères attachées à la condition humaine. On trouva sur sa table une Lettre qu'il adressoit à un de ses amis , par laquelle il l'instruisoit de son aventure , & le conjuroit d'avoir soin d'un chat qui restoit au logis , & qui apparem-

ment ne lui avoit pas paru assez à plaindre pour le priver du jour. Sous le Regne I. dont nous écrivons l'Histoire, le Major d'un Régiment étant entré dans sa maison, arma ses deux fils d'un pistolet, & leur ordonna de tirer l'un sur l'autre. Comme ces pauvres enfans (*) ne se pressoient pas d'obéir, le pere tira son épée, & les menaça de la leur passer au travers du corps, s'ils n'exécutoient promptement ses ordres; ils firent ce qu'on leur commandoit, & se tuèrent. Leur mere accourut au bruit, & fut aussi-tôt poignardée par son époux, qui se donna aussi le coup de la mort. Ces événemens tragiques qui ne sont pas rares dans la Grande Bretagne, les horribles catastrophes dont les Anglois veulent qu'on expose le spectacle à leurs yeux dans les Pièces de Théâtre, le plaisir qu'ils prennent à voir des Gladiateurs se mettre le corps en pièces, & quelquefois s'arracher la vie, les conspirations, les révoltes, les exécutions dont chaque Regne fournit de tristes exemples, tout cela donneroit lieu de penser que les Anglois sont naturellement crue's & sanguinaires. Il est cependant peu de Nations qui observe

(*) L'aîné n'avoit pas plus de douze ans.

davantage les loix de l'humanité. On ne voit point en Angleterre' comme en France des gens s'égorger pour la plus légère injure. Un Anglois n'est pas moins sensible que nous aux offenses qu'on lui peut faire , mais il ne va pas ridiculement exposer sa vie pour un mot , pour un geste échappé indiscretement. La vengeance est toujours proportionnée à l'injure , & on n'emploie le glaive meurtrier que dans certaines occasions qui arrivent très-rarement. Les voleurs mêmes respectent l'humanité , & se contentent de vous enlever votre argent , sans vous arracher la vie. On n'entend presque jamais dire qu'un Voyageur ait été assassiné en Angleterre ; & dans la Ville de Londres , où la Police n'est pas à beaucoup près aussi-bien exercée qu'à Paris , on en est quitte pour sa bourse , quand on fait quelque mauvaise rencontre pendant la nuit. Rien n'est moins rigoureux que les Loix Angloises à l'égard des criminels ; on ne leur donne point la torture pour arracher l'aveu de leur crime. Quand ils méritent de perdre la vie , on n'a pas recours à ces affreux supplices , dont l'idée seule fait frémir. La Sentence qui est portée contre les criminels de Haute

Trahison a quelque chose de terrible , mais elle n'est presque jamais exécutée , I. & les coupables expient ordinairement leur faute à un gibet ou sur un échafaut , sans que l'infamie du supplice rejaillisse sur les parens de celui qu'on a fait mourir de la sorte. Parmi ceux qui ont été condamnés à mort , il s'en trouve toujours un certain nombre que le Roi soustrait à la rigueur des Loix , & qui sont envoyés dans les Colonies , où ils passent leurs jours en des travaux utiles à la Nation. Ya-t'il rien en tout cela qui sente la cruauté & la barbarie ? Ne voit-on pas au contraire des principes d'humanité capables de faire honneur à la Nation qui les met en usage ? D'où vient donc que les Anglois attendent si facilement à leur propre vie , & goûtent tant de plaisir à certains Spectacles , qui devroient naturellement révolter un Peuple dont le cœur est rempli des sentimens les plus humains ? On ne doit attribuer tout cela qu'au caractère mélancolique des Anglois. Ils ne peuvent être remués que par certains objets frappans qui saisissent l'ame , & la fassent sortir de l'espèce d'assoupissement où elle est plongée. C'est ainsi qu'en certains corps , on ne peut met-

GEORGES
I.

tre les humeurs en mouvement qu'en employant les plus forts remèdes. Je ne me suis un peu étendu sur cet article, que pour faire revenir les Lecteurs sur le compte des Anglois, que bien des gens peu instruits regardent comme une Nation cruelle & féroce.

1720.

Le Roi d'Angleterre partit encore pour se rendre à Hanover, & ne laissa au Prince de Galles aucune part dans le Gouvernement : preuve certaine que la réconciliation du pere & du fils n'avoit pas été bien sincère, sur tout de la part du premier. La Duchesse de Kendale maîtresse du Roi fut du voyage. A l'arrivée de Georges en Allemagne, il apprit que le Traité de paix entre la Suède & le Dannemark étoit conclu. Les Parties contractantes disoient dans le préambule de ce Traité qui fut signé à Frederiksbourg, qu'elles étoient redevables au Roi d'Angleterre de la paix dont elles alloient enfin goûter les douceurs. Le Monarque Danois s'engageoit à ne donner aucun secours au Czar, qu'on vouloit contraindre à mettre bas les armes; c'étoit sur tout Georges I. qui cherchoit à abaisser la fierté du Prince Moscovite. Dans ce dessein le Roi de la Grande Bretagne fit partir l'Amiral

Norris avec une Flotte capable de faire
 respecter la médiation de son Maître. GEORGES. I.
 Cet Amiral déclara à l'Ambassadeur du
 Czar qu'il étoit venu dans la mer Bal-
 tique pour procurer entre la Russie &
 la Suède une solide paix, dont le Roi
 Georges vouloit être Médiateur. Com-
 me la réponse de l'Ambassadeur Mos-
 covite ne fut pas satisfaisante, Norris
 joignit en qualité d'auxiliaire sa Flotte
 à celle de Suède, & on partit pour
 chercher les Russiens. Ceux-ci avoient
 eu le tems de brûler & de piller la
 Ville d'Uma, & après cette expédition
 ils se retirèrent dans le Port de Revel.
 Les Flottes combinées qui arriverent
 alors, ne jugerent pas à propos d'atta-
 quer les Moscovites dans un lieu où
 ces derniers étoient défendus par une
 Artillerie formidable; pendant ce tems-
 là le Czar fit publier une Déclaration
 capable d'indisposer les Anglois contre
 leur Souverain. » Depuis plusieurs an-
 » nées, disoit-on, il s'est fait un com-
 » merce très-utile entre l'Empire Rus-
 » sien & la Grande-Bretagne, à l'avan-
 » tage réciproque des deux Nations.
 » Par la conduite qu'on tient aujour-
 » d'hui, il est aisé de voir qu'on n'a en-
 » vûe que les seuls intérêts de la Mai-

GEORGES
I.

» son d'Hanover , sans songer à ceux
» de la Nation Britannique. Dans cette
» considération , Sa Majesté Moscovite
» fait notifier aux Négocians Anglois ,
» que , quoiqu'elle eût raison d'être vi-
» vement offensée des secours qu'on ac-
» corde aux Suédois , elle ne veut ce-
» pendant point imputer une semblable
» façon d'agir aux Peuples de la Grande
» Bretagne , mais aux Hanovriens & à
» leur Parti. Le Czar , comme on voit ,
s'y prenoit assez adroitement pour em-
pêcher les Anglois d'entrer dans les vûes
de leur Roi au sujet des affaires d'Alle-
magne.

On sçait que depuis la réforme , l'An-
gleterre est le pays des Sectes: Anglicans,
Presbytériens , Anabaptistes , Trem-
bleurs , Sociniens , Deïstes , Athées ,
tous ces gens-là vivent tranquilles , sans
qu'on cherche à les inquiéter sur l'ar-
ticle de la croyance. Dans le tems dont
nous parlons , il se forma une nouvelle
Secte , sous le nom de *Société du feu*
d'Enfer. Pour être reçu au nombre des
Confreres , on s'engageoit par serment
à commettre les crimes les plus horri-
bles , & chacun se piquoit d'être fidèle à
ses engagemens. Le Roi chargea les Ju-
ges de faire la recherche de ces scélé-
rats ,

rats & de les punir avec la dernière rigueur. On s'imagina bien qu'une semblable Société ne pouvoit pas subsister long-tems, & que les Membres dont elle étoit composée devoient finir leurs jours d'une manière funeste.

GEORGES I.

Nous avons déjà parlé de la Compagnie du Sud dont le Roi avoit accepté le Gouvernement ; les progrès de cette Compagnie, le seul bruit de l'augmentation de ses fonds, & des grands établissemens qu'elle projettoit de faire sur les côtes d'Afrique, furent cause que tous les particuliers s'empresserent d'apporter leur argent pour avoir part au gain. Les actions monterent à un prix excessif, & chacun en voulut avoir. On se défit volontiers de ses effets les plus solides, dans l'espérance d'augmenter sa fortune ; & les dupes, dont le nombre n'avoit jamais été si considérable, venoient en foule changer leur argent en papier. On faisoit aux Actionnaires de trop grands avantages, pour que la Compagnie pût long-tems se soutenir : on ne tarda pas à s'appercevoir que cet édifice étoit sur le point de s'écrouler. Dans la crainte d'être enseveli sous ses ruines, chacun voulut se retirer promptement & emporter

ce qui lui appartenoit ; en un instant les Actions devinrent à rien. On fit de vains efforts pour ranimer la confiance du Public. Ceux qui purent sauver une partie de leurs biens , se crurent trop heureux ; la plupart des Agioteurs qui furent ruinés , ne voulurent pas survivre à la perte de leurs richesses ; on n'entendoit tous les jours parler que de gens qui se donnoient la mort. Toutes ces choses se passaient tandis que le Roi étoit encore dans ses Etats d'Allemagne ; il revint enfin à Londres où sa présence commençoit à devenir nécessaire. La crainte d'entendre , au lieu des acclamations de joye , certains cris qui n'auroient pas charmé ses oreilles , fut cause qu'il se déroba aux préparatifs qu'on avoit fait pour le recevoir. A peine fut-il arrivé , qu'il tint de fréquens Conseils pour tâcher de rétablir les affaires de la Compagnie du Sud ; mais il n'étoit pas facile de trouver des moyens convenables , de sorte que la Cour se trouvoit dans un grand embarras. Le Roi se rendit au Parlement , & témoigna qu'il étoit fort sensible à la désolation publique , & chargea les Communes d'employer les remèdes les plus prompts & les plus efficaces, pour empêcher la ruine

totale de la Compagnie du Sud ; & tandis que les Anglois pleuroient amèrement la perte de leurs biens , Georges leur demanda des subsides aussi forts que ceux qu'on lui avoit accordés dans des tems plus heureux. La Chambre Basse , au lieu d'entrer dans les vûes du Roi qui soutenoit la Compagnie du Sud , voulut au contraire témoigner son zèle contre les auteurs de l'infortune publique. On proposa de porter un Bill , pour empêcher que le Sous-Gouverneur , les Directeurs , les Trésoriers ; &c. de la Compagnie , ne sortissent du Royaume avant un an & même jusqu'à la fin de la prochaine Séance du Parlement , afin qu'on pût rechercher & arrêter leurs biens & effets. La Chambre Haute concourut avec celle des Communes , pour examiner la conduite des Directeurs & autres Officiers de la Compagnie. Après un sévère examen , il fut décidé qu'ils avoient trompé le Public , & que leurs biens devoient réparer les pertes que la Compagnie avoit souffertes par leur administration frauduleuse. On renvoya ensuite les coupables , & on leur ordonna de comparoître de nouveau à un jour marqué. Pendant ce tems-là le Caissier qui avoit eu plus de part que

personne à tout ce brigandage, se sauva du Royaume, & par son évasion ôta les moyens de convaincre entièrement les autres coupables. Knight, c'est le nom de ce Caissier, arriva à Bruxelles avec des sommes immenses, & quelque-tems après on le fit arrêter à Tirlemont, d'où il fut conduit à la Citadelle d'Anvers.

Aussi-tôt qu'on eût appris en Angleterre la fuite de Knight, on mit en prison tous ses complices; on les interrogea, on découvrit les plus insignes friponeries; mais on ne put jamais convaincre totalement les coupables pendant l'absence du Caissier que les Communes espéroient bien-tôt voir à Londres; elles furent trompées dans leurs espérances. La Chambre Basse établit un Comité secret pour terminer cette grande affaire. On s'imagine peut-être que tous ceux qui avoient eu part à ce mystère d'iniquité, vont payer de leur vie le tort qu'ils venoient de faire à la Nation: il n'en fut rien; le nombre des coupables étoit si grand, qu'on n'auroit pu les punir sans bouleverser peut-être tout le Royaume; plus de deux mille personnes de distinction étoient entrées dans ces intrigues criminelles. Comment fai-

re le procès à tant de monde ? On aimeroit mieux prendre le parti de la douceur, & on se contenta d'enlever aux Accusés une partie de leurs biens. Quand il fut question de décider ce qu'on laisseroit au *Chevalier Blunt*, auteur & principal Directeur du Systême, quelqu'un proposa de ne lui laisser qu'un schelin : (*) on lui accorda cinq mille livres sterling. Lorsqu'on vint au Sieur Grifby, quelqu'un dit : *cet homme enivré de sa prospérité, vouloit donner de l'or à ses Chevaux*, il faudroit ne lui en donner qu'autant qu'il en pourroit manger lui-même.

La douceur dont usa le Parlement à l'égard de ces Voleurs publics, excita l'indignation & les murmures du Peuple qui avoit eu si fort à souffrir de leur brigandage. Quelqu'un ayant trouvé le moyen d'avoir une copie des rapports du Comité secret, en fit imprimer les extraits les plus remarquables avec ce préambule : » Nous espérons que tout » Anglois qui n'est pas scélérat ou ami » des scélérats, nous sera obligé de la » publication de cet Ecrit, qui sans » nous n'auroit peut-être jamais vû le » jour. Nous espérons aussi qu'il n'y a » (*) C'est à peu près 22 sols de notre Monnoye.

GEORGES
I.

» rien à craindre pour nous de la part
 » des gens de bien & des véritables An-
 » glois ; ainsi c'est au Ciel & aux hommes
 » vertueux que nous remettons notre
 » cause. Ici, continuoit l'Auteur, on
 » voit la source de toutes nos misères
 » & de tous nos malheurs. Ici on voit
 » ceux qui ont été les Traîtres, les Har-
 » pies, & les Parricides, de même que
 » leurs Associés, leurs Complices & leurs
 » Fauteurs, ceux qui sont les Auteurs
 » des calamités sous lesquelles la Nation
 » gémit, qui nous ont ruinés au dedans
 » & rendus au dehors l'objet du mépris
 » des Etrangers. Ici l'on voit la cause
 » des gémissemens de la Veuve & des
 » larmes de l'Orphelin, de la désola-
 » tion de familles entières, des maux
 » de plusieurs millions de personnes,
 » de la ruine du crédit, de l'état lan-
 » guissant du Commerce. Ici nous
 » voyons qui a prodigué les richesses de
 » la Nation pour nous conduire au pré-
 » cipice. Ici nous voyons les raisons de
 » la dureté avec laquelle on traita les
 » rentiers. Ici l'on voit qui a accumulé des
 » richesses immenses des dépouilles du
 » Public. Ici l'on voit le fond de la fa-
 » tale blessure que notre chere Patrie a
 » reçue, & les noms de ceux qui lui

» ont porté ce coup mortel. En un mot , GEORGES
 » ici l'on voit pour qui la grace a abon- 1.

» dée , & qui avoit besoin d'amnistie. La violence de ce préambule fait assez connoître la disposition où étoient alors les esprits. Le Parlement sans se soucier de ces plaintes & de ces invectives , ne songea qu'à réparer les maux que le Systême avoit causés , & employa les remèdes qui lui parurent les plus efficaces. Les arrangemens qu'on prit , furent approuvés par le Roi , & on les mit en exécution , de sorte que la Compagnie du Sud se trouva presqu'entièrement rétablie & en état de satisfaire à ses engagements. Les Particuliers oublièrent insensiblement les pertes qu'ils avoient essuyées , & apprirent à ne pas se livrer une autre fois par une trop grande avidité pour le gain , à des projets qui pourroient entraîner la ruine de leur fortune. Tandis que la Compagnie du Sud causoit de si grands dommages en Angleterre , un Particulier de ce Royaume désoloit la France par un Systême , dont les suites furent encore bien plus funestes.

L'an 1721. le Traité de paix entre l'Angleterre & l'Espagne fut signé à Madrid , mais la publication en fut

GEORGES
I.

différée jusqu'à la paix générale qu'on traitoit à Cambray. On tenoit en cette Ville un Congrès, où les Ambassadeurs de France & d'Angleterre devoient en qualité de Médiateurs, terminer les différends des Cours de Vienne & d'Espagne. Ce Congrès fut inutile ; & quand on se sépara, les esprits étoient plus aigris que jamais.

La paix fut enfin conclue entre la Moscovie & la Suède au grand désavantage de cette dernière Couronne, qui céda toutes les Conquêtes que le Czar avoit faites sur elle depuis la fameuse bataille de Pultowa. l'Empereur des Russiens conservoit toujours dans son cœur un grand fond de haine contre Georges I. qui n'étant encore qu'Electeur d'Hanover, s'étoit joint aux autres ennemis de la Suède, & avoit abandonné cette Alliance après en avoir retiré tout le fruit qu'il attendoit. Le Czar se feroit vengé d'une pareille conduite, s'il avoit été à portée de le faire. Ce Monarque distingua toujours le Roi d'Angleterre de l'Electeur d'Hanover ; & tandis qu'il cherchoit à chagriner le Prince Hanovrien, il déclaroit à tous les Anglois qu'ils pouvoient à l'ordinaire commercer dans tous ses Etats.

Quelques

Quelques beaux esprits Anglois firent usage cette année de la liberté qu'ils ont d'écrire contre le Gouvernement. Il parut une Brochure intitulée : *Seconde partie de la Conspiration de Catilina*. L'Auteur de cette ingénieuse & mordante Satyre mit à la tête de son Livre une espèce de Préface, remplie de vérités importantes & qui m'ont paru dignes de l'attention des Lecteurs. L'Auteur après avoir fait l'éloge des Abrégés historiques, remarque que les plus sages Ecrivains aiment mieux faire l'Histoire d'une République que celle d'un Souverain particulier, parce qu'il est dangereux de donner des avis à un Roi. (*)

» Cependant, ajoute cet Auteur, un
 » Sujet désintéressé est souvent en état
 » de donner de bons conseils à son Prince,
 » ce, & son Prince en a souvent besoin.
 » Car dans un Gouvernement Monar-
 » chique, il est souvent de l'intérêt d'un
 » Ministre flatteur d'amuser le Prince
 » par de fausses apparences & par de
 » faux rapports, de lui laisser ignorer
 » les murmures & les mécontentemens
 » de ses Sujets, touchant la mauvaise

(*) Tout ceci est copié mot pour mot du continuateur de Rapin Toyras ; j'ai cru qu'on ne seroit pas fâché de voir comment s'exprime la Liberté Angloise.

GEORGES

I.

1721.

» administration des affaires ; & quoi-
 » que l'Etat soit accablé de miseres &
 » de dettes , que son crédit soit abîmé
 » & son commerce presque ruiné, on
 » le lui représente comme florissant sous
 » son bon & heureux Gouvernement ,
 » & l'on fait passer les calamités mêmes
 » pour des felicités qui émanent de ses
 » soins & de ses sages conseils. Tout le
 » monde sçait que les Ministres flat-
 » tent les Princes par des vûes parti-
 » culieres d'interêt ; & si un Ecrivain
 » avançoit ces maximes hardies , que
 » *les Princes sont responsables de leur*
 » *loisir à leurs Sujets , que le Prince est*
 » *le premier Ministre ou Serviteur de*
 » *son peuple , ou , comme le dit Plutar-*
 » *que , qu'un Prince qui néglige les af-*
 » *fares de son peuple pour se livrer à*
 » *ses plaisirs , est un espece de Tyran ,*
 » on feroit passer ces vérités pour au-
 » tant de Libelles diffamatoires contre
 » la Majesté des Rois , & l'on ne man-
 » queroit peut-être pas d'étendre la
 » rigueur des Loix pour punir un tel
 » Auteur de son insolence : néanmoins
 » un Prince qui n'a des oreilles que
 » pour entendre ce qui lui est agréa-
 » ble , & qui ne veut pas écouter des
 » vérités choquantes , mais utiles , est

» dans une situation très-dangereuse. GEORGES
 » Plutarque ajoute que rien n'est plus I.
 » naturel à des gens ruinés , que de se
 » plaindre de ceux qu'ils regardent com-
 » me les auteurs de leur ruine , & que
 » dans un tel cas le devoir du Prince est
 » de faire attention à leurs plaintes & à
 » leurs murmures . . . La division en-
 » tre le Peuple & le Sénat de l'ancienne
 » Rome , contribua plus que tout autre
 » chose à maintenir la liberté & la puis-
 » sance de cette République ; lorsque
 » le Sénat & les Tribuns du peuple com-
 » mencèrent à s'accorder , & laissèrent
 » impunis Catilina & ses complices , ce
 » fut le commencement de la ruine de
 » la République Romaine. « On voit
 par ces derniers traits , que l'Auteur
 n'étoit pas content de l'union qui regnoit
 entre le Roi & le Parlement.

Un autre Ecrivain encore plus hardi
 & aussi malin , fit imprimer le Portrait
 de l'Empereur Galba. » Cet Empereur ,
 » disoit-il , monta sur le Trône avec
 » de bonnes intentions ; mais la pompe ;
 » le luxe , l'avarice ayant déjà corrom-
 » pu tous les Ordres de la République ,
 » il vit qu'il étoit impossible de rétablir
 » l'ancienne Liberté ; ainsi il se contenta
 » de réformer plusieurs abus dans le

GEORGES
I.

» Sénat & dans l'Armée. Deux choses
» firent échouer son louable dessein :
» comme il étoit accoutumé à l'ancien-
» ne Discipline Romaine , il voulut
» la rétablir dans les Armées ; mais la
» Soldatesque étoit si fort accoutumée
» à la mollesse , à la débauche & aux
» autres vices des Princes & des Capi-
» taines précédens , qu'il lui fut impossi-
» ble de la ramener à la frugalité , à la
» tempérance & aux autres vertus des
» anciens Romains. Il auroit pû à la
» vérité gagner le cœur des Soldats par
» des libéralités , mais Galba aimoit l'ar-
» gent , & n'en vouloit point donner :
» d'un autre côté , les Domestiques eu-
» rent beaucoup de part à sa fin tragi-
» que. Ils le rendirent odieux par leurs
» crimes ; & à l'ombre de son nom , ils
» commirent des violences & des bri-
» gandages qui flétrirent toutes ses bon-
» nes qualités. Son caractère par rap-
» port à ses Domestiques & à ses amis ,
» étoit qu'il les aimoit lorsqu'ils étoient
» bons , & qu'il ne voyoit pas leurs dé-
» fauts lorsqu'ils étoient mauvais. D'ail-
» leurs il étoit d'une famille très-an-
» cienne , avoit de grandes richesses ,
» assez de vertus , peu de capacité.

Je ne m'amuserai pas à expliquer ces

malignes allusions dont le Lecteur n'aura pas de peine à pénétrer le véritable sens. Je n'ai rapporté tous ces traits, que pour faire voir jusqu'où la Nation Angloise pousse la liberté d'écrire. Quelque libres cependant que soient les Ecrivains de la Grande-Bretagne, il ne leur est pas permis de nommer le Roi ni ses Ministres lorsqu'ils veulent décrier le Gouvernement. Mais à la faveur d'un nom étranger, ou d'une Allégorie, on peut impunément déchirer le Souverain & ceux auxquels il confie son autorité. Une pareille licence ne peut servir qu'à indisposer les Sujets contre leur Maître, sans qu'on réussisse à rendre meilleur le Prince qu'on traite si impitoyablement : d'ailleurs au milieu des vérités qui se trouvent en ces sortes d'Ouvrages, on apperçoit toujours beaucoup d'aigreur, de malignité & d'injustice.

Jean Law, Auteur de ce fameux Système qui ruina tant de François, & en enrichit un petit nombre, revint en Angleterre sa patrie, d'où il s'étoit sauvé pour éviter une mort honteuse. Comme il prenoit plaisir à étaler les

(*) Jean Law s'étoit sauvé du Royaume pour un homicide, & avoit été condamné à mort par contumace,

GEORGES
I.

dépouilles de la France , ce faste déplut à quelques Seigneurs , qui ne voyant qu'avec dépit leur magnificence éclipsée par celle de Law , voulurent faire revivre la Sentence de mort prononcée autrefois contre lui : un riche Scélérat est toujours sûr de trouver des Protectors. Le Lord Carteret prit la défense du Coupable , & celui qui avoit volé les biens d'une Nation entière , fut absous publiquement.

Les Communes avant la dissolution du Parlement qui tenoit pour lors sa dernière Séance , projetterent un Bill pour remédier aux abus qui s'étoient introduits dans les Elections. Le Peuple Anglois a droit de choisir les Députés qui composent la Chambre des Communes. Comme il est extrêmement flatteur d'être Membre d'un Corps qui représente toute la Nation , ceux qui ont envie d'avoir place au Parlement , emploient toutes sortes de moyens pour obtenir ce qu'ils désirent. Tous les cabarets sont ouverts , & on prodigue le vin aux personnes dont on brigue le suffrage ; en sorte que celui qui est plus en état de faire de la dépense , est sûr de l'emporter sur des concurrents qui n'auroient d'autre recom-

mandation qu'un grand zèle pour la Patrie. Ce fut pour remédier à un désordre de cette conséquence, que les Communes proposèrent le Bill dont nous venons de parler. La Chambre Haute sans en apporter aucune raison, ne voulut point concourir au sage Règlement qu'il s'agissoit d'établir; & chaque Anglois qui ambitionnoit une place au Parlement, demeura en possession d'enyvrer ses compatriotes pour obtenir leurs suffrages. Ce ne sont donc pas toujours les meilleurs têtes de l'Angleterre qui sont chargées de soutenir les intérêts de la Nation. Grand avantage pour le Roi, dont l'autorité se trouveroit resserrée en des bornes encore bien plus étroites, si le Peuple ne choisissoit que des Représentans jaloux de conserver leurs Privileges & leurs Libertés ! On vit enfin finir ce Parlement qui duroit depuis sept ans, & dont le Roi avoit si fort lieu d'être satisfait. Dans la Harangue que le Monarque fit aux deux Chambres pour leur témoigner sa reconnoissance, il laissa entrevoir qu'on l'obligeroit beaucoup en faisant tomber le choix sur les mêmes Députés, lorsqu'il voudroit assembler un

1724

autre Parlement. L'Orateur de la Chambre Basse fit un Discours qui fut plus goûté de la Cour que du Public; aussi ce Président des Communes obtint un Emploi fort lucratif, qui ne contribua pas peu à le consoler des critiques impitoyables qu'on fit de sa Harangue. Cet Orateur, appelé Spencer Compton, étoit un homme de beaucoup d'esprit; il ne se piqua jamais d'un zèle patriotique qui auroit pû nuire à sa fortune.

A peine le Parlement eut-il été congédié, qu'il fut question d'en assembler un autre. Voici les avis qu'on donna au Peuple, pour lui apprendre de quelle maniere il devoit se comporter dans les Elections. » Les Electeurs des
» nouveaux Députés, disoit-on, doivent
» bien connoître ceux qui doivent les re-
» présenter, & s'assurer si ce sont des
» gens zélés pour les intérêts de la Pa-
» trie. Ils doivent sur-tout se défier de
» ces personnes qui ont l'impudence d'al-
» ler la bourse à la main acheter des
» suffrages. Ce sont des Corrupteurs.
» qu'on doit regarder comme la peste de
» leur Patrie.

» Il faut prendre garde de choisir les
» fils des Pairs du Royaume, parce

» qu'étant attachés naturellement à la
» Pairie , leurs intérêts sont différens de
» ceux du Peuple. On doit aussi rejet-
» ter les bigots , de quelque Secte qu'ils
» soient , ces gens ayant d'ordinaire la
» tête trop foible pour être capables de
» gouverner. Il faut pareillement don-
» ner l'exclusion aux gens timides , qui
» à la vérité peuvent avoir de bons
» principes , mais qui n'ont pas le cou-
» rage de les suivre.

» On ne doit pas non plus choisir
» certains Députés , qui l'ayant déjà été
» autrefois , ont négligé de se trouver
» au Parlement , & passaient leur tems
» à la chasse ou à d'autres amusemens
» frivoles , tandis qu'on délibéroit sur
» les matières les plus importantes.

» On doit se défier de ceux qui ont
» tout leur bien dans les Compagnies ,
» parce qu'ils ne pensent qu'à former des
» projets chimériques pour faire hausser
» les fonds publics , ce qui est la ruine
» du Commerce. On doit craindre aussi
» les gens de Robe , dont la réputation
» n'est pas établie , & qui ont leur for-
» tune à faire ; & encore plus des hom-
» mes accablés de dettes & plongez
» dans le vice , parce qu'ils sont tou-
» jours prêts à vendre leur voix . &c

GEORGES
1.

» & qu'il est impossible que ne sçachant
 » pas se conduire eux-mêmes , ils pen-
 » sent d'une façon qui convienne à un
 » Représentant du Peuple.

» Les Gens d'Epée ne sont pas propres
 » à représenter ceux qui aiment la Li-
 » berté de leur Patrie. On doit toujours
 » être en garde contre les Troupes ré-
 » glées , & considérer que ceux qui les
 » commandent ne sont jamais portés à
 » en diminuer le nombre , & que la
 » dépendance totale où ils sont de la
 » Cour , les empêche de penser comme
 » de véritables Citoyens.

» On doit sur-tout faire une atten-
 » tion singulière à ceux qui ont des Char-
 » ges ou des Pensions de la Cour , par-
 » ce que la crainte de les perdre doit
 » gêner leur sentiment , & leur inspirer
 » une grande complaisance pour les Mi-
 » nistres de qui ces graces dépendent
 » ordinairement. «

On terminoit ces avis par le portrait
 d'un Député tel qu'il devroit être , & tel
 qu'il ne s'en trouve point. C'est , disoit-
 on , un homme instruit des maximes du
 Gouvernement , des intérêts de la Na-
 tion , des détours de la politique , des
 intrigues de la Cour , du manège des
 Ministres. C'est un homme d'un juge-

ment solide , d'une pénétration profonde , d'un courage supérieur , d'une fermeté inébranlable , content de sa fortune , incapable de se laisser éblouir par l'éclat de la faveur , moins attentif à ses intérêts propres qu'à ceux de ses compatriotes , amateur de la paix & la tranquillité , mais toujours prêt à demander la guerre lorsqu'elle est nécessaire ou avantageuse ; un homme enfin qui n'ait point d'autre passion que celle du bien public , & qui sçache tout à la fois soutenir les Libertés de ses Concitoyens , & les prérogatives de la Couronne.

Un Parlement composé de gens de ce caractère doit être regardé comme la République de Platon. Trouveroit-on dans toute la Grande Bretagne un seul homme qui eût toutes les qualités que l'on exige ici dans chaque Député du Parlement ? On doit sçavoir gré à ceux qui forment de pareils souhaits ; ce sont les rêveries d'un bon Citoyen. C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre parmi nous inventoit sans cesse pour le bonheur de la Société , mille projets auxquels il ne manquoit que la possibilité dans l'exécution. Le Parlement d'Angleterre , comme toutes les autres Assemblées les plus augustes , se trouve souvent com-

posé de Membres peu respectables. Pourquoi ? C'est que le nombre des méchans domine dans l'Univers.

1720.

L'an 1722. mourut à Londres un des plus braves Généraux d'Armées qu'ait eu l'Angleterre, je parle du fameux Duc de Marlborough. Il s'appelloit Jean Churcil, & étoit fils du Chevalier Wilsiton, dont la famille assez ancienne ne jouissoit pourtant pas d'une grande considération. Pour réussir à la Cour, il ne suffit pas d'être homme de mérite, il faut encore avoir de puissans Protecteurs. Marlborough avoit l'avantage d'être frere de la Maîtresse de Jacques II. Celui-ci, dès le tems qu'il n'étoit encore que Duc d'Yorck, prit plaisir à combler de bienfaits le jeune Churcil, qui ne fut rien moins que reconnoissant; car il entra un des premiers dans les complots qui se tramerent contre le Roi Jacques, dont il étoit Favori. Ce fut, dit-on, l'amour de la Religion & de la Patrie, qui rendit Marlborough ingrat. Guillaume III. qui lui avoit beaucoup d'obligation, lui donna le Commandement des Troupes Angloises qu'on envoya en Flandres; mais il parvint sous la Reine Anne au plus haut degré de faveur auquel puisse aspirer un Sujet.

La prospérité le rendit insolent ; & pour humilier cet homme fier & ambitieux , il fallut lui faire sentir qu'on pouvoit se passer de ses services. On le dépouilla de tous ses emplois , qui ne lui furent rendus que sous le regne du Roi Georges. On ne peut pas contester au Duc de Marlborough ses talens pour le métier de la guerre , & il seroit à souhaiter pour sa gloire qu'il eût été aussi honnête-homme que grand Général. Il se signala par sa valeur , & il se déshonora par son ingratitude. L'avarice est encore un des défauts qu'on reproche à ce Héros de l'Angleterre , qui vivoit à l'Armée d'une manière très-frugale , moins par vertu que par une épargne sordide qu'on a de la peine à concevoir dans un homme qui se pique de grandeur d'ame : aussi laissa-t'il des biens immenses. Après avoir été comblé d'honneurs pendant sa vie , on lui en rendit encore d'extraordinaires après sa mort , & jamais les obsèques d'un Particulier ne se firent avec plus de magnificence.

Rien n'est plus commun en Angleterre que les Conspirations ; elles ne sont pas toutes réelles , il s'en trouve quelquefois de chimériques dont la Cour

GEORGES
L

ne manque pas de faire grand bruit. En tems de paix il faut avoir quelque prétexte pour demander des subsides à la faveur d'une Conspiration qui n'exista jamais. On tâche d'obtenir de l'argent, afin de pourvoir, dit-on, à la sûreté de l'Etat; c'est ce qui arriva l'année 1722. On répandit l'alarme dans le Public à l'occasion du Prétendant, en faveur duquel des personnes mal-intentionnées vouloient former quelques entreprises. Le Gouvernement prit aussi-tôt des précautions. On mit des Troupes sur pied, on écrivit au Maire de Londres la découverte qu'on venoit de faire, le voyage d'Hanover fut retardé, les Catholiques eurent ordre de sortir de la Capitale; en un mot, on fit tout ce qu'il falloit pour persuader que la Conjuration n'étoit pas une chimère. Cependant on ne disoit rien de la qualité des Conspirateurs, ni de leurs Chefs, ni de leur plan, ni de leurs forces, ni de leurs alliances; on se contentoit de publier que quelques personnes avoient bû à la santé du Prétendant, & qu'on avoit saisi des épées avec certe Inscription, *Jacques III. Roi d'Angleterre*. Dès que le nouveau Parlement fut assemblé, le Roi s'y rendit, & dans la Harangue ne manqua pas

d'instruire les deux Chambres , qu'on venoit de former une Conspiration dangereuse en faveur d'un Prétendant Papiste , & on fit entendre qu'on seroit obligé de faire des dépenses extraordinaires pour la défense & la sûreté de l'Etat. On rechercha ensuite les coupables ; quelques personnes furent arrêtées ; il n'en coûta la vie qu'à un Avocat qui nia constamment d'avoir eu part à aucune rébellion. L'Evêque de Rochester qu'on accusa aussi d'être du nombre des Conspirateurs , fut condamné au bannissement. Bien des personnes prétendirent que cette Conspiration n'avoit été imaginée , que dans le dessein de conserver plus de Troupes qu'on n'en entretenoit dans le Royaume en tems de paix. On pouvoit encore ajouter que l'envie d'obtenir de l'argent étoit un des principaux motifs qui avoit engagé la Cour à user de cet artifice. Le Parlement chercha à contenter le Roi , & on travailla à chercher des fonds pour les subsides ordinaires & extraordinaires. Robert Walpole , fécond en projets , en proposa un qui fut d'abord très goûté ; c'étoit d'imposer une taxe annuelle de cent mille livres sterling sur les Terres des Catholiques. Ceux-ci , disoit-on ,

GEORGES
L

sont les auteurs de la Conspiration dernière , il est juste de les forcer à payer les dépenses qu'on est obligé de faire pour mettre le Royaume en sûreté. Mais quelqu'un représenta que les Catholiques étoient déjà chargés d'impositions , & qu'il ne falloit pas les écrâser entièrement. Cet avis modéré emporta presque tous les suffrages. On proposa ensuite de taxer les Juifs à cent-cinquante mille livres sterling par an ; mais il fut encore décidé qu'on auroit recours à d'autres moyens pour fournir à Georges I. les subsides dont il avoit besoin , & on mit ce Monarque en état de se faire respecter au-dedans & au-dehors de son Royaume.

1723.

Après que le Roi eut obtenu ce qu'il demandoit , il partit de l'Angleterre pour se rendre en ses États d'Allemagne , & le Prince de Galles se vit encore exclus du Gouvernement. Robert Walpole fut un des principaux Membres de la Régence , & le Roi pour le récompenser de ses services , voulut élever à la Pairie ce fidèle Ministre. Walpole refusa cet honneur pour lui-même , & demanda qu'on l'accordât à son fils. Il fut exaucé.

Le Roi d'Angleterre après une absence

cc

ce de quelques mois revint dans son Royaume, & rassembla aussi-tôt le Parlement. Il y eut de grands débats dans les deux Chambres au sujet de la conservation des Troupes. Dans un Royaume tel que la France, on diminue autant qu'on peut le nombre des soldats pendant la paix, parce que le Roi n'a rien à craindre de la part de ses Sujets. Il n'en est pas de même en Angleterre; où les Souverains sont bien-aîsés en tous tems d'avoir une Armée à leur disposition. Les Anglois n'aiment pas trop à voir des gens de guerre dans leur Pays, parce qu'outre l'argent qu'il faut pour l'entretien de tous ces soldats, le Peuple craint encore que le Roi ne s'en serve dans certaines occasions pour attenter à la Liberté de ses Sujets. Voilà ce qui donnoit lieu aux débats dont nous parlons. Le Parti de la Cour eut le dessus, & ceux qui avoient été d'un avis contraire protestèrent contre ce qui venoit d'être décidé: « En conservant, disoient-ils, une armée plus nombreuse qu'elle n'est nécessaire pour la sûreté de la Personne du Roi & du Gouvernement, on expose la Nation à de grands dangers. On a aucun lieu aujourd'hui de craindre des ennemis étrangers: ou

GEORGES
I.

» domestiques : pourquoi donc conser-
 » ver toutes ces Troupes dont l'entre-
 » tien est si onéreux , sur-tout dans un
 » tems où les dettes du Royaume ne
 » sont pas encore acquittées. « Cette
 Protestation ne servit qu'à faire voir
 qu'il y avoit encore dans le Parlement
 de véritables Anglois plus zélés pour le
 bien de leurs compatriotes que pour les
 intérêts de la Cour. Pendant cette an-
 née le Roi donna plusieurs Fêtes bril-
 lantes , mais il ne fut pas tellement oc-
 cupé de ses plaisirs qu'il ne songeât à
 faire des établissemens utiles. Il fonda
 dans l'Université d'Oxford deux Profes-
 seurs pour enseigner les Langues & l'His-
 toire moderne , à un certain nombre de
 Gentilshommes destinés à être dans la
 suite des Secrétaires d'Ambassade. Ces
 sortes d'emplois sont importans en An-
 gleterre , car ces Secrétaires deviennent
 eux-mêmes Ambassadeurs.

• Pendant que Georges I. étoit dans ses
 Etats d'Allemagne , il travailla à termi-
 ner les différends qui étoient survenus
 entre le Roi d'Espagne & l'Empereur ,
 au sujet de la Compagnie d'Ostende ;
 cette affaire mérite d'être expliquée. Les
 Espagnols & les Portugais après la dé-
 couverte du monde , firent des établis-

semens dans ces riches contrées , d'où ils tirerent des trésors immenses. Comme l'Espagne ne pouvoit pas fournir elle seule tout ce qu'il falloit envoyer aux Indes , il fut réglé que les autres Nations apporteroient à Cadix les Marchandises convenables , qui seroient ensuite transportées en Amérique par les seuls Espagnols. Les Pays-Bas s'étant révoltés contre Philippe II. enleverent à ce Monarque , non-seulement une partie de la Flandre , mais encore une partie des Conquêtes que la Nation Espagnole avoit faites dans le nouveau Monde. Lorsque la Hollande eut été érigée en République , & reconnue pour telle par toutes les Puissances de l'Europe , il fut arrêté que les Provinces-Unies resteroient en possession des établissemens dont elles s'étoient emparées dans les Indes , & qu'aucune autre Nation Sujette de la Couronne d'Espagne , excepté les seuls Espagnols , ne trafiqueroit immédiatement dans les Indes appartenantes à l'Espagne , & que les autres Peuples qui voudroient avoir part au profit de ce commerce se contenteroient d'envoyer leurs Marchandises à Cadix. Malgré toutes ces conventions , l'Empereur résolut d'établir à Ostende

GEORGES

1.

une Compagnie de Commerce, à laquelle il prétendoit attribuer le droit de faire des établissemens dans les Indes, & d'y trafiquer immédiatement. On eut beau représenter à Sa Majesté Impériale, que comme elle ne possédoit une partie des Pays Bas qu'aux mêmes titres & charges que les avoient possédés les Rois d'Espagne, il falloit observer l'Article du Traité de Munster, par lequel les Souverains Espagnols avoient exclu de la Navigation des Indes tous leurs Sujets, excepté ceux d'Espagne. On ajoutoit que les Provinces-Unies en s'obligeant à ne pas naviguer aux Indes Espagnoles, n'avoient consenti à cet arrangement, qu'à condition que cette partie des Pays-Bas qui appartenoit à l'Empereur ne pourroit faire le Commerce du nouveau Monde. Telles furent les raisons solides que mirent dans leur plus grand jour les Ministres mêmes de la Cour de Vienne, & qui ne furent cependant point du goût de l'Empereur. Ce Monarque persista toujours dans son injuste dessein, & fit expédier des Lettres Patentes pour établir la Compagnie d'Ostende. Toutes les Puissances se souleverent contre cet établissement, & défendirent à leurs Sujets de prendre

part à ce Commerce : le Parlement d'Angleterre déclara que ceux qui prendroient des Actions dans la nouvelle Compagnie , seroient coupables de haute malversation , & condamnés à la perte de leurs biens. L'Empereur soutint pendant quelque tems la démarche , mais enfin vaincu & effrayé par les représentations & les menaces qu'on lui fit de toutes parts , il abandonna entièrement son entreprise.

GEORGES
I.

Dans presque tous les Pays du Monde il se trouve des hommes sans talens & sans fortune , qui pour se délivrer de la misère qui les accablent , s'occupent sans cesse à inventer des projets dont le Peuple doit toujours être la victime. La France est sans contredit le Royaume où l'on voit un plus grand nombre de ces mauvais Citoyens ; mais graces à la bonté de nos Rois , & à la sagesse des Ministres , on n'adopte point tous ces funestes systêmes , & il ne reste à ceux qui en sont les inventeurs que la honte d'avoir tenté inutilement de ruiner leurs compatriotes. Un événement qui arriva en Irlande a donné lieu à ces réflexions. Guillaume Wod imagina de répandre en ce Royaume pour cent mille livres sterling de Monnoye de cuivre en liards

GEORGES I. & en demi-sols , dont le prix intrinsèque étoit de douze sols la livre , tandis qu'elle devoit en valoir trente. On ne vouloit établir ce projet , disoit-on , que pour faciliter le payement des Ouvriers ; c'est toujours par de bons motifs qu'on cherche à tirer l'argent des Peuples. Le Systême de Guillaume Wod fut approuvé , & on lui expédia des Lettres Patentes pour l'exécution. Les Irlandois furent consternés en apprenant cette nouvelle , & résolurent de se porter aux dernières extrémités , plutôt que de souffrir qu'on les ruinât de la sorte. Le Parlement s'assembla dans ces circonstances , & le Viceroi fit un Discours très-éloquent pour demander des subsides , sans dire un seul mot de la nouvelle monnoye. Les subsides furent accordés , mais on se plaignit vivement du systême ruineux qu'on venoit d'adopter. La crainte de voir une révolte parmi les Irlandois , déterminâ Geor-
ges I. à révoquer sa Patente.

Sans la bonne intelligence qui régnoit entre le Roi d'Angleterre & le Duc d'Orleans , on en seroit venu à une rupture à l'occasion de ce que je vais dire. Assez près de la Martinique est une petite Isle , appelée Sainte Lucie , qui

n'est point habitée, sans qu'on en sache la raison. Le Duc de Montague en 1.
 avoit obtenu le Domaine en propre, à condition que cette Isle reléveroit de la Couronne d'Angleterre. Le Duc envoya une Colonie pour peupler les petits Etats qu'on venoit de lui céder; mais le Gouverneur des Isles Françoises fit déclarer aux Anglois qu'il avoit ordre de la Cour de ne point souffrir qu'on formât aucun établissement en cet endroit, & il prioit ces nouveaux Insulaires de se retirer, sans quoi il seroit obligé d'employer la force pour les y contraindre. Comme les Anglois ne paroissent pas disposés à quitter cette Habitation, le Général François envoya quinze cens hommes sous les ordres du Marquis de Champigni, Gouverneur de la Martinique, pour s'opposer à l'établissement de la Nation Angloise. Les François eurent l'avantage dans cette expédition, qui par bonheur ne coûta pas une goutte de sang aux deux Partis. La décision de cette affaire fut renvoyée aux deux Couronnes, & le Duc de Montague perdit sa Souveraineté, & beaucoup d'argent qu'il avoit dépensé pour envoyer une Colonie dans ses Etats.

Le Roi d'Angleterre revint à Lon- 1724

dres , & son premier soin fut de rassembler le Parlement. Dans la Harangue que fit ce Monarque , il prétendit prouver que le bonheur de la Grande Bretagne étoit attaché à la succession dans la Ligne Protestante ; & il exhorta ses Sujets à vivre dans une parfaite union avec leur Souverain , afin de ne pas tomber dans le gouffre de misères inséparables du Papisme. Le Discours du Roi plut beaucoup au Parlement , qui pour marquer sa satisfaction , accorda des subsides considérables. Quelque attachement que les Anglois eussent pour leur Souverain , il se trouvoit parmi la Nation des hommes dévoués aux intérêts du Prétendant. Les Partisans de ce Prince célébrèrent l'Anniversaire de sa Naissance par des démonstrations publiques de joye. Quantité de personnes parurent en public habillées de neuf , & portant des roses blanches ; on but à la santé du Prétendant , & le Duc de Warthon poussa l'audace jusqu'à se rendre sous les fenêtres du Prince & de la Princesse de Galles , où il fit jouer par une troupe de Musiciens des airs séditieux. Le Parti contraire se vengea d'une pareille insolence , en traînant par les rues les effigies du Pape , du Diable & du Prétendant.

Prétendant. Il n'y a qu'en Angleterre où l'on voye de pareilles scènes, qui prouvent combien les Anglois sont excessifs dans leur haine & dans leur affection. Tels sont les effets de cette Liberté dont le Peuple est si jaloux, & qui dégénère dans la plus affreuse licence.

L'an 1724. mourut le plus grand ennemi qu'ayent jamais eu les Wighs, je veux dire le fameux Sacheverell, dont j'ai raconté ailleurs les aventures. Je ne fais ici mention de la mort de ce Docteur, qu'à cause du rôle singulier qu'il joua pendant quelque tems en Angleterre. La même année fut célèbre par l'abdication de Philippe, qui laissa sa Couronne à son fils. Cet événement extraordinaire pouvoit occasionner quelque changement dans les affaires de l'Europe. Georges I. qui voyoit des dispositions à une guerre prochaine, & à qui l'Espagne & la France demandoient la restitution de Gibraltar & de Port-Mahon, fit tous ses efforts pour entretenir la paix dans toute l'Europe. Il y eut beaucoup de négociations entre les Cours de Londres & de Versailles. Sur ces entrefaites le nouveau Monarque Espagnol mourut de la petite vérole à l'âge

GEORGES
I.

de dix-huit ans , & Philippe son père remonta sur le Trône. Les soins que se donna le Roi d'Angleterre pour entretenir la paix , ne furent pas inutiles ; & ce Prince eut la satisfaction de jouir d'une grande tranquillité pendant le reste de ses jours. Il eut en même-tems la joye d'apprendre qu'on venoit d'arrêter à Preston deux fameux rebelles , qui étoient venus pour soulever les Montagnards en faveur du Prétendant.

Dans la Séance du Parlement qui se tenoit pour-lors , on fit plusieurs Réglemens utiles pour encourager le commerce , pour réparer les grands chemins , pour défricher les landes , & y planter du bois. Ce dernier Article est d'une importance extrême , & il seroit à souhaiter que la France suivît en cela l'exemple de l'Angleterre. Combien avons-nous de pays incultes qui n'attendent que la main du Laboureur pour devenir fertiles ? Dans quelques-unes de nos Provinces il reste à défricher des terres d'une fort vaste étendue , dont on pourroit tirer parti à force de travail. Que n'emploie-t-on à la culture de ce terrain ingrat tant d'hommes inutiles à leur Patrie , & qui faute d'occupation sont capables de tous les crimes

que l'indigence a coutume de faire commettre ? Mais ne nous chargeons point ici du rôle de Réformateur , & laissons à la sagesse des Ministres le soin de pourvoir à la félicité publique. Le Philosophe en son cabinet gémit quelquefois sur des abus auxquels on ne pourroit remédier , sans qu'il en résultât de grands inconvéniens.

Le Vicomte de Bolingbrock , qui depuis plusieurs années étoit contraint de vivre hors de sa Patrie , obtint enfin sa grace , & revint en Angleterre. Le Roi quitta encore son Royaume pour se rendre dans son Electorat ; & le Prince de Galles , qui , comme à l'ordinaire , n'eut aucune part au Gouvernement , se retira avec son épouse dans sa retraite de Richemont. Georges I. ne s'étoit rendu à Hanover que dans le dessein de faire un Traité d'Alliance entre les Rois de France , d'Angleterre , de Prusse , & les Etats Généraux. C'est ce qu'on appella le Traité d'Hanover , qui fut conclu pour les raisons que je vais exposer. L'Empereur & le Roi d'Espagne étoient depuis long-tems brouillés ensemble , mais ils se raccommoderent tout-à-coup , & firent un Traité qui étoit extrêmement avantageux à l'Empereur.

Bb ij

GEORGES
I.

1725.

1725.

GEORGES
I.

(*) La conduite que la Cour de France venoit de tenir à l'égard de la jeune Infante d'Espagne , détermina Philippe V. à se réconcilier avec son plus mortel ennemi , dans le dessein de se venger des François , lorsqu'il s'en présenteroit une occasion favorable. La Russie qui croyoit avoir lieu d'être mécontente du Roi de la Grande Bretagne , paroissoit très-disposée à entrer dans les vûes de l'Empereur & du Roi d'Espagne. D'ailleurs le Traité qui venoit de se conclure entre les Cours de Vienne & de Madrid , portoit un préjudice considérable au commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Voilà ce qui donna lieu à l'Alliance qui se forma entre les François , les Hanovériens , les Prussiens & les Hollandois. Par un des Articles du Traité d'Hanover , il étoit réglé que si quelque une des Puissances contractantes ve-

(*) Le Duc d'Orleans avoit fait venir en France l'Infante d'Espagne pour la faire épouser à Louis XV. Le Duc de Bourbon , qui après la mort du Régent devint premier Ministre , prit le parti de renvoyer en Espagne la jeune Infante qui n'avoit que six ans , parce que la France auroit été trop long-tems à attendre un Dauphin. On donna pour épouse à Louis XV. la Fille de Stanislas Roi de Pologne , & l'Infante d'Espagne fut mariée dans la suite au Prince du Brésil. Elle est aujourd'hui Reine de Portugal.

noit à être attaquée ouvertement, ou troublée dans la possession de ses Etats ou de ses droits, les autres Puissances employeroient d'abord leurs bons offices, & donneroient ensuite des secours réels. La France & l'Angleterre devoient fournir chacune douze mille hommes, & le Roi de Prusse cinq mille. En cas de nécessité, on devoit s'assister de toutes ses forces. La France consentoit que, si elle se trouvoit engagée dans une guerre contre l'Empire, les deux Electeurs Rois eussent la liberté de fournir leur contingent, mais rien au-delà. On auroit vu par cet arrangement les Troupes de Prusse & d'Hanover dans les deux camps ennemis : Voilà à quoi fut occupé le Roi Georges pendant son séjour en Allemagne. Ce Prince eut occasion de s'appercevoir combien il lui étoit avantageux d'avoir un bon nombre de Troupes réglées dans la Grande Bretagne. Les Ecossois se souleverent au sujet d'une nouvelle imposition qu'on vouloit établir : on ne put les réduire, qu'en faisant marcher contre eux des soldats qui firent rentrer ces rebelles dans le devoir. Les Partisans de la Liberté croient qu'il est dangereux qu'un Souverain entretienne un grand nombre de

GEORGES
I.

Troupes en tems de paix : mais cela n'est-il pas nécessaire dans un Pays où les séditions sont si fréquentes ? Est-il d'autres moyens que celui de la crainte, pour contenir un Peuple furieux, sur qui en certaines circonstances la raison n'a presque jamais d'empire ?

Le Parlement d'Irlande s'assembla cette même année 1725. & le Lord Carteret qui étoit Vice-Roi, exhorta cette illustre Assemblée à faire des Loix vigoureuses contre le Papisme. L'Archevêque d'Armagh Primat du Royaume tint un autre langage à son Clergé : » Si » nous traitons, dit ce Prélat, ceux qui » ont des sentimens différens des nôtres » avec chaleur & avec passion ; si nous » ne leur permettons pas de défendre » leurs opinions par les raisons qu'ils » ont en main ; si nous leur reprochons » qu'ils agissent contre leurs lumières & » le témoignage de leurs consciences ; » si nous lançons des anathêmes contre eux, & les condamnons aux tourmens de l'Enfer dans l'autre vie ; si nous tâchons de les ruiner dans celle-ci, de les inquiéter par des avanies continuëles ; nous leur fournirons des préjugés contre tout ce que nous pourrions alléguer pour leur conviction,

» & rendrons suspect tout ce que nous
 » pourrions dire pour les convertir. No-
 » obstant la haine implacable que les
 » Catholiques Romains nous portent ,
 » je suis sensiblement touché de com-
 » passion pour ceux qui sont en grand
 » nombre parmi nous , quand je consi-
 » dère que quoique le flambeau de l'E-
 » vangile brille avec tant d'éclat de tou-
 » tes parts , ils sont néanmoins retenus
 » dans les ténèbres de l'erreur & de
 » l'ignorance. Tout ce que je puis vous
 » dire à leur égard , & que j'espère de
 » votre zèle ; c'est que lorsque vous
 » trouverez en eux des dispositions à
 » s'instruire de la vérité , & de sçavoir
 » si elle est parmi eux ou parmi nous ,
 » vous vous serviez de ces favorables
 » occasions pour les convaincre avec
 » douceur de leurs erreurs , & pour les
 » éclairer. Je suis persuadé que si nous
 » & nos troupeaux menions une vie
 » plus exemplaire que nous ne faisons ,
 » & si nous surpassions nos adversaires
 » en vertu autant que nous le faisons
 » en connoissance , nos bonnes œuvres
 » les porteroient à croire que notre Re-
 » ligion l'emporte sur la leur , puis-
 » qu'elle nous rend meilleurs qu'eux ; &

GEORGES
I.

» alors nous pourrions espérer que Dieu
» béniroit les efforts que l'on fait tous
» les jours pour leur conversion. «

Ce Discours doit nous donner une idée favorable du caractère de l'Archevêque d'Armach : il seroit à souhaiter que dans toutes les Religions , on suivit de pareilles maximes.

Dès que le Roi d'Angleterre fut de retour en son Royaume , il rassembla le Parlement , auquel il fit part de ses négociations. Comme ce Monarque vouloit obtenir des subsides , il chercha à mettre les esprits en des dispositions qui lui fussent favorables. Il n'eut besoin pour cela que de nommer le Prétendant , qui formoit , disoit-on , des projets nuisibles à la Couronne & à la Nation Britannique. Il n'en fallut pas davantage pour engager les deux Chambres à accorder ce que demandoit le Roi. Malgré le zèle que les Communes témoignèrent pour leur Souverain , elles le chagrinerent cependant par un endroit sensible. Ce fut en voulant examiner la conduite de Robert Walpole : mais cet habile Ministre se défendit si bien , que ses ennemis furent contraints d'abandonner leurs poursuites. On fit alors des armemens considérables , &

On mit en mer plusieurs Flottes Angloises, dans le dessein de s'opposer aux entreprises du Prétendant, que l'Empereur & le Roi d'Espagne vouloient, disoit-on, placer sur le Trône d'Angleterre.

GEORGES
L.

Le Roi Georges eut sur la fin de son regne des démêlés fort vifs avec la Cour de Vienne. L'Empereur soupçonnoit le Monarque Anglois d'avoir instruit la Porte Ottomane de la situation des affaires de l'Europe, & d'avoir excité le Grand Seigneur à profiter des circonstances pour réparer les pertes qu'il avoit faites. Sur ces soupçons on arrêta un Courier de la Grande Bretagne envoyé de Constantinople. Le Résident du Roi d'Angleterre se plaignit vivement de la conduite que tenoit la Cour de Vienne. Pendant ce tems-là les Anglois & les Espagnols se brouilloient aussi ensemble à l'occasion du Duc de Riparda, qui étant accusé de trahir son Maître, se retira dans la maison du Colonel Stanhope Ministre d'Angleterre à Madrid. Le Duc coupable, ou soupçonné de l'être, fut tiré par force de son azile, & le Colonel Anglois se plaignit de cette violence. Ces événemens aigrissent tellement les esprits qu'il

GEORGES
I.

étoient d'ailleurs mal disposés , qu'on crut que la guerre alloit bien-tôt s'allumer entre ces différentes Puissances. Toute l'Europe eut été en combustion parce que tous les Princes auroient été obligés de remplir les engagements qu'ils avoient contractés entre eux , par les Traités dont nous avons fait mention. Georges I. fit en plein Parlement une Harangue , dans laquelle il ne ménage pas l'Empereur ni le Roi d'Espagne , qui avoient , disoit-on , par leur Alliance jetté les fondemens d'une Puissance aussi formidable qu'exorbitante , sur-tout depuis que les Impériaux & les Espagnols étoient unis d'intérêt avec les Moscovites. Le Roi d'Angleterre , pour animer davantage ses Sujets , ne manqua pas de leur dire que le Roi d'Espagne avoit formé le dessein d'envahir la Grande Bretagne en faveur du Prétendant. La conclusion de ce Discours fut de demander des subsides pour l'augmentation des forces par mer & par terre. Malgré toutes ces apparences d'une guerre prochaine , on avoit fort envie de part & d'autre de rétablir entièrement la paix ; mais personne ne vouloit faire les premières démarches. Les Nonces du Pape qui étoient à Vienne ,

à Madrid & à Paris , travaillèrent à pacifier les troubles de l'Europe , & ils eurent le bonheur de réussir. Dans la suite l'Espagne s'est raccommodée avec la France , & on a vû depuis combien il est avantageux à ces deux Couronnes d'être étroitement unies ensemble.

GEORGES I.

1727.

Deux ans auparavant la conclusion de cette grande affaire , le Roi Georges avoit renouvelé l'Ordre de la Chevalerie du (a) Bain , dont on attribue l'Institution à un des premiers Rois Saxons. Depuis Charles II. cet Ordre étoit tombé dans l'oubli. On fit trente-six Chevaliers , à la tête desquels étoit le Prince Guillaume , second fils de Leurs Alteſſes Royales. Ceux qui furent reçus , s'engagerent par serment à faire servir leur épée pour la gloire de Dieu & la défense de l'Evangile , pour le maintien de la justice , de l'équité , des droits & de la gloire de leur Souverain. Le (b) Maître Queue du Roi tenant un coupe-ret à la main , & portant un tablier blanc , dit à chaque Chevalier : *Vous ſçavez quel grand serment vous venez*

(a) On appelloit cet Ordre l'Ordre du Bain , parce qu'aſſez anciennement les Chevaliers ſe baignoient avant que d'être reçus.

(b) C'étoit autrefois le premier Maître d'Hôtel.

GEORGES I. *de faire : si vous l'observez , il vous fera grand honneur ; mais si vous le faussez , je serai obligé par ma Charge de vous abattre les éperons avec mon couperet.*

Georges I. voulut faire un nouveau voyage dans ses Etats d'Allemagne ; il exclut encore du Gouvernement le Prince son fils , qui n'avoit plus qu'un instant à attendre pour monter sur le Trône. Le Roi jouissant alors d'une assez bonne santé , partit de l'Angleterre , où il ne devoit plus revenir. Etant arrivé à Delden , petite Ville du Pays de Twente , il soupa avec appétit , mangea beaucoup de melon , & but quelques verres d'eau. Le lendemain à cinq heures du matin , tandis qu'il étoit en route , il se trouva mal , & ordonna qu'on fît toute la diligence possible pour gagner Osnabrug. Dès-lors ce Prince tomba en léthargie , & resta assoupi entre les bras de son Chambellan. Aussitôt que le Roi fut arrivé au Palais de l'Evêque son frere , on le saigna , mais

Mort de
Georges I.
& son caractère.

sans succès. Il expira le 22 de Juin de l'an 1727. à deux heures du matin , dans la même chambre où il étoit né. Ce Monarque entroit alors dans la soixante-huitième année de son âge , & avoit régné treize ans en Angleterre.

Son corps fut porté à Hanover , où il fut inhumé sans beaucoup de cérémonies dans le tombeau de ses Ancêtres.

GEORGES
I.

Georges I. eut des talens supérieurs pour le Gouvernement. A l'exemple de ses plus habiles Prédécesseurs , il se rendit tellement maître du Parlement , qu'il en obtint tout ce qu'il désiroit. Quoique ce Prince n'eût point de guerres à soutenir , il n'en fut pas plus tranquille. Tout son Regne se passa en négociations , & il sacrifia son repos à l'envie d'être le Pacificateur de l'Europe. La paix qu'il eut toujours grand soin d'entretenir , ne fut pas moins onéreuse à ses Sujets qu'une longue guerre ; car il fallut tenir des Troupes sur pied , & faire des armemens considérables qui rendoient à la vérité la Nation formidable , mais qui entraînoient une dépense énorme. On n'avoit jamais vû tant d'union entre la France & l'Angleterre , que sous le regne de Georges I. La conformité de caractère qui se trouvoit entre ce Monarque & le Duc d'Orleans , fut une des principales causes de cette bonne intelligence.

Les Hanovériens aimoient leur Electeur , & les Anglois craignoient leur

Roi. Il se trouve des Historiens qui ont beaucoup exalté la clémence de Georges I. Ce ne fut cependant pas sa vertu favorite , non plus que la libéralité , dont presque personne ne sentit les effets. Ce n'étoit pas faute de moyens , & c'est ce qui le rend plus inexcusable. On ne lui pardonnera point aussi la conduite rigoureuse qu'il tint toujours à l'égard du Prince de Galles , avec lequel il ne vécut jamais comme un pere doit vivre avec un fils , & sur-tout avec un fils qui devoit lui succéder. Le Roi eut aussi des foiblesse ; & par un exemple peut être unique , il donna à la personne qu'il aimoit des emplois qui ne furent jamais le partage de son sexe. (*) Malgré tous ces défauts , il faut convenir que le Roi Georges avoit plusieurs de ces qualités qui font briller un Prince sur le Trône. Son habileté pour le Gouvernement est l'endroit par où il se distingua davantage. L'Angleterre n'en fut pas plus heureuse , mais le Roi vint à bout de réussir dans ses projets ; & c'est cette sorte de politi-

(*) Le Roi d'Angleterre avoit donné à la Duchesse de Kendale sa Maîtresse la Commission de Grand Ecuyer.

que dont on a coutume de faire un mérite aux Souverains.

GEORGES
I.

Le Prince de Galles après la mort de son Pere fut proclamé Roi de la Grande Bretagne sous le nom de Georges II. Comme on ne peut pas fidèlement écrire l'Histoire des Rois, tandis qu'ils sont encore vivans, je me contenterai de rapporter tout ce qui s'est passé de plus mémorable sous le Regne du Prince qui occupe aujourd'hui le Trône d'Angleterre.

GEORGES
II.
ACTUELLE-
MENT ROI
D'ANGLE-
TERRE.

Le Roi de Pologne étant mort en 1677. deux Candidats se présenterent pour lui succéder, le fils du Monarque qui venoit de mourir, & Stanislas qui avoit déjà gouverné la Nation Polonoise. L'Empereur se déclara pour le premier, & le Roi de France voulut soutenir les intérêts de son Beau-pere. C'est ce qui détermina Louis XV. à déclarer la guerre à Sa Majesté Impériale. Les Ministres de Charles VI. sollicitèrent Georges II. de se joindre à leur Maître qui se voyoit attaqué par un ennemi si puissant; mais le Monarque Anglois répondit que la guerre qu'on faisoit à l'Empereur étoit une guerre juste, & qui ne touchoit en rien ses Alliés, puisqu'il se l'étoit attirée malgré

GEORGES
II.

toutes leurs remontrances. Les Etats Généraux firent une semblable réponse. Charles VI. se voyant ainsi abandonné des Anglois & des Hollandois, se vit contraint de soutenir lui seul la guerre contre les Rois de France, d'Espagne & de Sardaigne. Il s'en falloit bien que l'Empereur fût en état de résister à tant d'ennemis : aussi perdit-il en moins de deux Campagnes presque toute l'Italie, le Fort de Kell, Philisbourg & Traerbach. Les Conquêtes des Puissances alliées déconcertèrent la Cour de Vienne; & l'Empereur désiroit ardemment de voir finir une guerre qui lui étoit si préjudiciable. La paix se fit à des conditions fort avantageuses pour la France, puisque cette Couronne mit au nombre de ses Provinces les Duchés de Lorraine & de Bar, (*) dont on laissa la jouissance à Stanislas avec le titre de Roi de Pologne. L'Empereur avoit montré d'abord beaucoup de répugnance pour cet arrangement; mais il consentit à tout, quand il vit que le Roi de France vouloit bien garantir la *Pragmatique Sanction Caroline*; c'étoit le Testament, par lequel Charles VI. assuroit tous ses

(*) On donna au Duc de Lorraine le grand Duché de Toscane.

Etats à l'aîné de ses enfans , soit mâle ou femelle. Louis XV. s'engagea donc GEORGES II.

à la garantie de ce fameux Testament , qui laissoit à Marie-Thérèse d'Autriche la possession paisible de tous les vastes Etats que possédoit son pere. Nous verrons bien-tôt à quoi aboutirent toutes les précautions de l'Empereur. La mort de ce Prince occasionna bien des guerres sanglantes , auxquelles l'Angleterre eut beaucoup de part.

Il survint des différends entre les Cours de Madrid & de Londres , au sujet de la navigation & du commerce. Les deux Partis voulurent d'abord en venir à un accommodement ; mais enfin on se déclara réciproquement la guerre l'an 1739. Le Roi d'Angleterre s'étant rendu à son Parlement , y fit le Discours suivant.

» La situation présente des affaires
 » m'a obligé de vous faire assembler ,
 » afin d'avoir l'avis & l'assistance de
 » mon Parlement dans cette conjoncture
 » critique & importante. J'ai suivi dans
 » toutes mes démarches à l'égard de la
 » Cour de Madrid les intentions des
 » deux Chambres ; ainsi je ne puis dou-
 » ter que je n'obtienne des secours
 » prompts & efficaces dans une guerre

GEORGES
II.

„ juste que les violences des Espagno.
 „ au sujet de la navigation & du com.
 „ merce , leur obstination & le viol.
 „ ment notoire des engagemens les plu.
 „ solennels ont rendue inévitable. J'
 „ augmenté mes forces par terre & p.
 „ mer , selon le pouvoir qui m'en a é.
 „ donné par mon Parlement , & je l'
 „ fait avec toute la modération que
 „ sûreté & la défense de mes Etats ,
 „ la nécessité de défendre notre com.
 „ merce , de réduire nos ennemis ,
 „ de les traverser en ce qui leur est
 „ plus sensible , pouvoient le perme.
 „ tre. Comme il faut employer po.
 „ cela des moyens variés & étendus , q.
 „ seront suivis de gr ndes dépenses
 „ de quelques inconvéniens , je m'ass.
 „ re que vous les supporterez avec co.
 „ rage & avec satisfaction , pour ce.
 „ courir aux mesures que l'honneur
 „ l'intérêt de ma Couronne & de n.
 „ Royaumes , & la vengeance génér.
 „ de mes Sujets offensés & poussé.
 „ bout peut le permettre Il
 „ a apparence que les animosités
 „ ont été fomentées dans ce Royau.
 „ avec la plus grande industrie , ont
 „ un des plus puissans motifs qui
 „ encouragé l'Espagne à tenir avec n

» la conduite qui nous a forcé d'avoir
 » recours aux armes ; & que les espé- GEORGES II.
 » rances des ennemis de mon Gouver-
 » nement ne sont fondées que sur les
 » divisions qui régissent parmi mes Su-
 » jets. Mais quelques vûes qu'ils puissent
 » avoir , & quelques projets qu'ils puis-
 » sent former à l'occasion de cette rup-
 » ture , quelques avantages que l'Espa-
 » gne puisse se promettre des circons-
 » tances présentes , il est en votre pou-
 » voir , avec la bénédiction de Dieu , de
 » rendre inutiles les projets de nos en-
 » nemis. L'union de ceux qui n'ont à
 » cœur que le véritable intérêt de la
 » Grande Bretagne , leur zèle pour la
 » défense de mes Royaumes & de la
 » cause commune de la Patrie , un con-
 » cours général pour soutenir la guerre ,
 » tel qu'il a paru pour l'entreprendre ,
 » obligeront la Cour d'Espagne de se re-
 » pentir du tort qu'elle nous a fait , &
 » convaincra ceux qui ont envie de ren-
 » verser l'établissement présent , que cet-
 » te Nation est dans la résolution &
 » en état de venger son honneur offen-
 » sé , & de se défendre contre ses en-
 » nemis , soit cachés , soit déclarés ,
 » tant au-dedans qu'au dehors du Royau-
 » me.

GEORGES
II.

Quelques jours après, les deux Chambres présentèrent au Roi une Adresse qui portoit que le Parlement en Corps supplioit Sa Majesté de n'écouter aucune proposition de paix de la part de l'Espagne, à moins qu'on n'établît pour base de la négociation, que les Anglois ont un droit incontestable de naviguer dans les mers de l'Amérique, en allant d'un Pays de la domination de la Grande Bretagne à une autre, sans pouvoir être fouillés ni inquiétés sous quelque prétexte que ce soit.

La guerre étant ainsi déclarée entre les deux Nations, on commença à s'attaquer sur mer de part & d'autre. Les Espagnols n'avoient point de Flottes capables de résister à celles d'Angleterre, mais ils armoient quantité de petits Corsaires qui faisoient souvent de bonnes prises, & désoloient par là le commerce des Anglois. On trouvoit sur les Navires Espagnols beaucoup de Français, que l'espoir du gain engageoit à courir les mers. Cela mettoit de fort mauvaise humeur la Nation Britannique, & pour se venger attaquoit quelquefois nos Vaisseaux; & après les avoir furieusement maltraités, on nous faisoit de vaines excuses, en disant qu'on s'étoit trompé.

& qu'on nous avoit pris pour des Espagnols. Le Roi de France fit paroître beaucoup de modération , & chercha toujours à vivre en paix avec celui de la Grande Bretagne.

GEORGES
II.

Les Anglois qui méditoient depuis quelque tems de porter un grand coup à l'Espagne , firent un armement considérable , & se rendirent avec leur Flotte devant Carthagène. Cette Place fut vivement attaquée & très bien défendue. Le Gouverneur se signala par sa bravoure & son habileté ; il força les Anglois de renoncer à une entreprise dont le succès leur avoit paru inmanquable , & leur Flotte revint en Angleterre dans un fort mauvais état.

La France , comme nous le verrons dans la suite , déclara la guerre aux Anglois. Ceux-ci dont les principales forces consistent dans la Marine , ne laisserent pas que d'avoir de très-grands avantages sur nous ; & ils réparaient sur mer les pertes qu'ils essuyoient sur terre. Dans le combat naval qui se donna dans la Méditerranée à la vue de Toulon , entre la Flotte d'Angleterre & les Flottes combinées de France & d'Espagne , la victoire ne se déclara pour aucun des deux Partis. Les Anglois ont

GEORGES
II.

été plus heureux en d'autres entreprises ; ils s'emparèrent du Cap Breton¹, dont la perte nous causa un grand dommage. A la vérité, nous eûmes une espèce d'équivalent dans la Ville de Madras que le Chevalier de la Bourdonnaye enleva aux Anglois. La prise de cette Ville ne put pas nous dédommager de quantité de pertes que nous fîmes sur mer. Les ennemis nous ont pris la plupart de nos meilleurs Vaisseaux. La France a eu occasion de s'appercevoir combien il lui étoit important de ne pas négliger sa Marine : aussi les Ministres qui sont actuellement en place ont donné leur attention à cette partie essentielle du Gouvernement ; & on travaille dans les Ports à la construction d'un nombre de Vaisseaux assez considérable pour nous faire respecter sur mer. Un grand malheur pour la France dans cette dernière guerre, étoit de n'avoir plus un *Du Guesne*, dont les Anglois éprouveront tant de fois la valeur sur la fin du précédent Regne. Je ne prétends point primer ceux qui sont venus après cet excellent Officier ; mais on me permettra de faire ici mention d'un Compatriote qui a rendu les plus signalés services à la Nation, dont il fut l'o

ment & la gloire. Mais si la France ne fut pas heureuse sur mer, pour les raisons que je viens de dire, quels succès nos armées n'ont-elles pas eu en France sous la conduite du brave Comte de Saxe que la mort vient d'enlever, lorsqu'il commençoit à jouir des douceurs d'une vie tranquille ? Mais avant que de pleurer le trépas de ce fameux Général, voyons par quels exploits il a illustré la Nation Françoisé pendant le cours de plusieurs campagnes. Nous n'avons guères ici que des victoires & des triomphes à célébrer. J'ai anticipé sur les événemens, par rapport aux affaires de la Marine, afin de pouvoir raconter tout de suite les succès que nos Armées ont eu dans la Flandre, qui a été le théâtre, où les Peuples de la France & de l'Angleterre ont signalé leur courage.

L'Empereur Charles VI. étant mort le 20 Octobre 1740. sans laisser d'enfans mâles, Marie Thérèse sa Fille aînée prit possession de tous les Etats qui avoient appartenus à son Pere. Les prétentions de quelques Princes sur l'immense succession de la Maison d'Autriche, donna lieu à une guerre sanglante, dont je vais exposer la cause & les suites. Le premier qui parut sur les rangs

GEORGES
M.

Pour disputer à Marie-Thérèse la succession du feu Empereur , fut le Duc de Bavière. Ce Prince appuyoit son droit sur le Testament de Ferdinand I. qui portoit qu'au défaut d'Héritiers mâles , la succession passeroit à sa Fille aînée Anne , épouse d'Albert V. Duc de Bavière , & Mere de Guillaume I. trisayeul de l'Electeur vivant actuellement. La Cour de Vienne répondit à cela , qu'elle ne contestoit point à la Maison de Bavière son droit à la succession , *in loco & ordine* ; mais que l'Empereur Ferdinand I. n'avoit pas prétendu & n'avoit pu prétendre laisser le droit de succéder à ses Filles , au préjudice des autres Archiduchesses , qui seroient un jour plus proches du dernier possesseur de l'Empire. Il y avoit là de quoi exercer les Jurisconsultes ; mais on n'avoit pas dessein de s'en rapporter à leur décision ; les Souverains ont une autre maniere de se faire rendre justice : au Duc de Bavière prit bien-tôt les armes pour soutenir ses droits. La France se déclara en faveur de ce Prince & comme la conduite des François ne devoit paroître extraordinaire depuis la garantie de la Pragmatique Sanction , il ne leur fut pas difficile de se justifier.

en faisant voir qu'on ne peut s'engager à garantir une Loi que dans la supposition qu'elle est juste, & qu'elle n'est pas préjudiciable au droit d'un Tiers.

Le Roi de Prusse fondé sur des anciens Pactes de famille & de confraternité entre les Electeurs de Brandebourg ses Ancêtres & les Princes de Silésie, révendiqua les droits de sa Maison sur le Duché de Silésie. D'un autre côté, les Rois d'Espagne & de Pologne, le premier, comme Chef de la branche d'Autriche régnante en Espagne, aux droits de laquelle il a succédé; le second du Chef de l'Archiduchesse Marie-Josèphe sa femme, Fille aînée de l'Empereur Leopold, prétendirent aussi partager les dépouilles de la Maison d'Autriche. Telles furent les causes d'une guerre dans laquelle se trouverent engagées presque toutes les Puissances de l'Europe. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir à quoi se détermineroit le Roi d'Angleterre en de pareilles circonstances. Monsieur de Bussi notre Ambassadeur mettoit tout en œuvre pour persuader à Sa Majesté Britannique de prendre le parti de la neutralité; mais Georges II. n'étoit pas beaucoup de cet avis. En qualité de

Roi, le maintien de la puissance Autrichienne lui paroissoit absolument nécessaire ; afin de pouvoir toujours opposer à la France un ennemi puissant & redoutable ; en qualité d'Electeur , il lui paroissoit dangereux de laisser aggrandir le Roi de Prusse , dont le voisinage ne lui donnoit déjà que trop de jalousie & d'inquiétude. Tandis que le Monarque Anglois balançoit sur le parti qu'il avoit à prendre , une Armée Française forte de trente mille hommes , commandée par le Maréchal de Maillebois , traversa une partie des Pays-Bas Autrichiens , l'Evêché de Liège , & entra dans les Duchés de Berget , de Juliers , se répandit dans toute la Westphalie , & poussa ses quartiers jusqu'aux portes de l'Electorat de Hanover qu'elle menaça d'une invasion. Le Roi d'Angleterre ne crut pas devoir hazarder la ruine de ses Etats d'Allemagne , & après plusieurs Délibérations , il signa enfin le 27 de Septembre 1741. un Traité , par lequel il s'engageoit à ne point secourir la Reine de Hongrie , à ne former aucune opposition aux entreprises du Roi de Prusse & de l'Electeur de Bavière , à ne pas traverser les intérêts de ce dernier dans la

prochaine Election d'un Empereur, en un mot, à observer une neutralité des plus exactes. La Cour de Versailles s'engageoit de son côté, à ne pas souffrir qu'on fit le moindre dommage aux Hanovériens, à tenir les Troupes Françaises toujours éloignées de trois lieues de l'Electorat d'Hanover, à interposer ses bons offices auprès du Roi de Prusse, pour que son Armée, sous les ordres du Prince d'Anhalt Dessau se séparât, afin de ne donner aucun sujet d'inquiétude à Sa Majesté Britannique.

L'an 1742. le 24 Janvier, l'Electeur de Bavière fut élu Roi des Romains à Francfort, par le suffrage unanime des Electeurs de Mayence, de Trèves, de Cologne, de Bavière, de Saxe, de Brandebourg, du Palatin & d'Hanover présents, ou représentés par leurs Ministres Electoraux. Le Roi des Romains fit son entrée à Francfort le 31 Janvier, & fut ensuite reconnu Empereur par toutes les Puissances de l'Europe, à l'exception de la Reine de Hongrie.

Les Autrichiens ayant assiégé la Ville de Prague, dans laquelle il y avoit une armée Française, l'Angleterre commença à triompher, & se disposa à en-

voyer des Troupes en Flandres , pour
attaquer les François de ce côté-là. On
auroit bien voulu aussi que la Hollande
se fût déclarée contre Louis XV. pour
engager les Etats Généraux à prendre
un semblable parti. Mylord *Stairs* leur
faisoit espérer les Conquêtes les plus
brillantes : » La France , disoit ce Se-
» gneur Anglois aux principaux Che-
» de la République , ne sçauroit fai-
» aucune résistance capable de nous ar-
» rêter. Ses vieilles Troupes sont pe-
» dues sans ressource ; le peu qu'il lui en
» reste ne suffit pas pour garder une pa-
» rtie de ses forteresses ; & tandis qu'
» les vieux Régimens sont enfermés dans
» Prague , les Milices pourront-elles les
» arrêter ? » Comme cette Harangue
faisoit aucune impression sur les Hol-
landois , Mylord *Stairs* chercha à les
intimider , leur représentant la France
comme une Puissance formidable , que
les engloutiroit tôt ou tard. Une pareille
contradiction dans les discours du Mylord
Anglois sautera aux yeux des Lecteurs
les moins intelligens. On verra bien-
tôt que les affaires de la France n'étoient
pas si désespérées qu'on vouloit le faire
croire , & les Anglois eurent lieu d'

faire une expérience dont ils se souviendront long-tems.

GEORGES.
II.

La principale force de l'Armée Autrichienne consistoit dans les Troupes Angloises & Hanoveriennes commandées par Mylord Stairs, qui fut joint alors par le Roi d'Angleterre. Ce Prince avoit voulu se porter pour Médiateur entre la Reine de Hongrie & le Roi de Prusse ; sa médiation n'ayant eu aucun effet , il avoit assemblé une Armée de vingt-quatre mille hommes qui devoient aller au secours de la Reine de Hongrie en Silésie ; mais vingt-cinq mille François qui s'avancèrent rapidement jusques dans le Pays de Juliers , firent échouer tous les projets du Roi Georges. Quoiqu'il n'eût pas encore déclaré la guerre à la France , cette Couronne pouvoit cependant dès-lors le regarder comme un ennemi déclaré. Le Roi d'Angleterre étant venu se mettre à la tête de ses Troupes , il établit son Quartier général à (*) à Aschaffembourg. Le terrain que l'armée des Alliés occupoit , étoit resserré d'un côté par le Mein , & de l'autre par une chaîne de collines hautes & couvertes de

(*) Aschaffembourg appartient à l'Electeur de Mayence.

bois. Cette Armée qui n'avoit point de magasin tiroit sa subsistance de la Franconie , & le Prince Georges de Hesse étoit près de Hanau , avec un Corps de Troupes Hessoises & Hanovériennes ; pour favoriser le transport des vivres qui venoient de ce côté-là.

Le Maréchal de Noailles étoit de l'autre côté du Mein , avec une armée qui ne le cédoit en rien à celle des ennemis. Le Général François avoit étendu ses Troupes depuis Sélingstadt sur la gauche , jusqu'à un Hameau au-dessous d'Aschaffenburg. Sur la droite le Maréchal de Noailles prit si bien ses mesures pour affamer l'Armée Angloise , qu'elle ne tiroit presque plus de vivres de la Franconie , & ne pouvoit subsister dans la position où elle se trouvoit. Le Roi d'Angleterre sentant la nécessité absolue de se placer plus avantageusement , assembla son Conseil de Guerre , pour examiner le parti qu'on devoit prendre en de pareilles circonstances. Tous les Généraux furent d'avis de décamper , & de s'approcher de Francfort. Aussi-tôt les ordres furent donnés pour marche vers Hanau , où étoit le Prince de Hesse avec ses Hessois , & une partie des Ha

novériens. Le Maréchal de Noailles qui avoit bien prévu que les ennemis feroient cette manœuvre, forma un plan admirable, mais qui devint inutile par la précipitation du Duc de Grammont. Si celui-ci eût exécuté les ordres de son Général, il est certain que le Roi d'Angleterre étoit pris avec plus de douze mille hommes de ses Troupes. Quand ce Prince se vit délivré du péril, il dit à quelques Officiers Généraux : *Je sçavois bien que Monsieur de Noailles avoit dessein de nous assamer, mais je n'en voulois rien dire.* Le Duc d'Aremberg répondit froidement, *c'est pousser bien-loin la discrétion.* Mais voyons le détail de cette affaire, dans laquelle le Général François montra une habileté supérieure, qui devoit lui faire plus d'honneur que le gain de plusieurs batailles.

Le Maréchal de Noailles qui examinoit attentivement toutes les démarches des ennemis, voyant qu'ils abandonnoient Aschaffembourg, fit passer le Mein à cinq brigades d'Infanterie sous la conduite du Duc de Grammont, à qui il ordonna de se poster dans le Village de Deltingen, & de n'en pas sortir sans

GEORGES II.

en avoir reçu l'ordre. Six batteries de canon foudroyoient pendant ce tems l'Armée Angloise, qui défilant par plusieurs colonnes étoit obligée de passer par un chemin creux. Le Maréchal n'attendoit que le moment où l'avant-garde, & la premiere colonne se trouveroient engagées dans un endroit si incommode, pour commencer l'attaque. Les mesures étoient si justes que le succès paroissoit infaillible; mais le Duc de Grammont qui commandoit les Gardes Françoises, ne fut pas plutôt arrivé à son poste, qu'il voulut attaquer les Anglois; mais il n'étoit pas encore tems de commencer l'action, & les ennemis eurent le tems de se mettre en ordre, & de se disposer à bien recevoir les François. Quand Monsieur de Noailles eut appris cette nouvelle, il en fut au désespoir; mais il songea en même tems à soutenir le Duc de Grammont. On ordonna au reste des Troupes d'avancer, & bien-tôt après on engagea le combat. Dès qu'on se fut mêlé, l'artillerie des François qui avoit fait tant de ravages parmi les ennemis devint absolument inutile; il n'en fut pas de même de celle des Alliés qui foudroya la gauche de l'armée Françoisse,

& causa une perte effroyable. Du premier choc, la Maison du Roi renversa II. la première & la seconde ligne de la Cavalerie Angloise, qui auroit été entièrement défaite, si notre Infanterie s'étoit soutenue; mais après avoir essuyé, sans tirer un coup de fusil, trois décharges de canon & de mousquetterie dans un terrain ferré & inégal, les Gardes Françoises lâcherent le pied, & gagnèrent le bord du Mein dans lequel plusieurs soldats furent noyés. Le reste de l'Infanterie tint ferme encore quelque tems, mais enfin elle commença à reculer avec une partie de la Cavalerie. La Maison du Roi fit comme à l'ordinaire des prodiges de valeur; elle vint plusieurs fois à la charge, & quoiqu'elle fût exposée à un feu violent d'artillerie & de mousquetterie qui la prenoit en front & en flanc, elle ne cessa de combattre avec une intrépidité digne de sa réputation; mais tout cela ne servoit qu'à augmenter le nombre des morts. Il fallut des ordres réitérés pour obliger cette vaillante Troupe à laisser les ennemis en repos. Elle obéit, & se fit jour au travers de plusieurs bataillons & escadrons Anglois. Après cette expédition, la Maison du Roi

repassa le Mein, sans que les ennemis osassent s'y opposer ; aucun d's deux Partis ne put s'attribuer l'honneur de la victoire. A la vérité les Anglois restèrent maîtres du champ de bataille, mais ils l'abandonnerent le moment d'après avec tant de précipitation, qu'ils y laissèrent leurs blessés. Sans l'imprudence du Duc de Grammont, les François auroient réparé la honte de la bataille de Poitiers, dans laquelle un de leurs Rois fut fait prisonnier par l'armée Angloise. Jamais Prince ne s'étoit vû si près de perdre sa liberté que le Roi Georges. L'affaire de Deltingen coûta bien du sang aux deux Partis.

1744. Le Roi de France déclara enfin la guerre aux Anglois, & ceux-ci en ont plus supporté le fardeau que les autres Alliés. Il y avoit lieu de croire que la mort de l'Empereur Charles VII. pourroit rétablir la tranquillité en Europe, mais toutes les Puissances belligerantes étoient dans des circonstances qui ne leur permirent pas de mettre bas les armes, & la guerre se perpétua sur des motifs différens de ceux qui l'avoient allumée. Le 22 d'Avril 1745. le Maréchal de Saxe mit le Siège devant Tour-

naï. Le Roi de France qui venoit d'ar- GEORGES II.
river en Flandres ayant appris que les Il.

Alliés dont l'armée commandée par le Duc de Cumberland campoit à Cambron , se dispoſoient à ſecourir Tournai , partit le lendemain pour ſe rendre au Camp devant cette Ville. Les diſpoſitions que le Comte de Saxe avoit déjà faites pour aller attaquer les ennemis , furent approuvées de Louis XV. & le Monarque donna ſes ordres pour la marche des Troupes. On laiffa environ dix mille hommes pour la continuation du Siège , & le reſte de l'armée paſſa l'Eſcaut. On ne fut pas long-tems ſans apprendre que les Alliés ſ'avançoient pour venir attaquer l'armée Françoisé. Le Maréchal de Saxe prit auffi-tôt ſes meſures pour bien recevoir les ennemis ; nos Troupes demeurèrent toute la nuit en bataille , & le Général la paſſa dans ſon caroffe à la tête de l'armée. Le Comte de Saxe ayant reconnu à la pointe du jour que les ennemis étoient prêts à l'attaquer , prit toutes les meſures qui pouvoient aſſurer le ſuccès de l'importante action qui alloit bien-tôt commencer. A cinq heures du matin , le Roi de France & Monſieur le Dauphin

s'étant rendus sur le Champ de bataille vers les six heures , les deux armées commencerent à se canoner , & le feu de l'artillerie dura plus de trois heures avec une vivacité toujours égale. On en vint ensuite aux mains , & on combattit de part & d'autre avec beaucoup de courage. Le Duc de Cumberland tomba sur nos Troupes avec tant de vigueur , qu'il les fit plier jusqu'à trois cens pas au-delà de Fontenoi , sans que la Cavalerie pût les soutenir. Un pareil avantage pouvoit procurer au Prince Anglois le gain de la bataille ; mais le Maréchal de Saxe qui montra dans ce jour tous les grands talens qu'il avoit pour la guerre , fit avancer promptement la Maison du Roi & les Carabiniers. Ces deux Troupes attaquèrent de front la colonne Angloise , tandis que deux bataillons des Gardes Françoises , les Gardes Suisses , la Brigade des Irlandois , les Régimens de Normandie & des Vaisseaux l'attaquèrent par le flanc droit. Les Brigades de Royal , de la Couronne , du Roi & d'Aubeterre , soutenues de quelque Cavalerie , chargerent en même tems le flanc gauche. Ces trois attaques furent exécutées avec un concert si parfait , & nos Troupes

combattirent avec tant de valeur , que la colonne Angloise fut bien-tôt enfoncée de toutes parts ; elle abandonna le Champ de bataille après avoir perdu beaucoup de monde , & entraîna par la précipitation avec laquelle elle se retiroit une Ligne d'Infanterie , qui venoit à son secours avec de la Cavalerie. La déroute de cette énorme colonne composée de quinze mille hommes , décida de la bataille , & assura la victoire aux François. Ce fut l'onzième de Mai 1745. que se donna proche le Village de Fontenoi ce sanglant combat , dans lequel les Anglois eurent lieu de s'appercevoir que la France n'étoit pas si dépourvûe de bonnes Troupes , que Mylord Stairs avoit voulu le persuader aux Etats Généraux. L'Armée vaincue se retira dans les environs d'Alh , & ensuite au Camp de Lessines , pour couvrir le Brabant & le Hainaut Autrichien. Les François reprirent le Siège de Tournai , dont la garnison découragée par la perte de la bataille de Fontenoi , ne tint pas long-tems. Le Gouverneur évacua la Ville le 24 de Mai , & se retira dans la Citadelle qui fut assiégée le 31 , & se rendit le 19 de Juin. La victoire que venoient de remporter les

GEORGES
II.

François , les mit en possession de presque toutes les Villés de la Flandre , qui ne firent pas une longue résistance. A l'égard de l'armée des Alliés , elle resta presque toujours immobile dans les différens Camps où elle se retira.

Tandis que les Anglois essuyoient de si terribles pertes dans la Flandre , on leur caufoit aussi de furieuses inquiétudes dans leur propre Pays. Le Prince Charles Edouard , fils de Jacques Stuart & Petit-Fils de Jacques II. Roi d'Angleterre , sortit de Rome , où il faisoit son séjour , & résolut de profiter des circonstances , pour tâcher de remonter sur un Trône qu'ont long-tems occupé ses Ancêtres. Il descendit en Ecosse , sans autre ressource que son courage , mais avec l'espérance d'être soutenu par les François qui vouloient faire une diversion puissante. Ce jeune Prince eut d'abord d'heureux succès , & donna des preuves d'une habileté & d'un courage qui auroient fait honneur aux plus célèbres guerriers ; mais la bataille de Cul-loden qu'il perdit le 27 Avril de l'an 1746. auprès d'Inverness dans les montagnes d'Ecosse , décida du sort de ce jeune Prince. Il eut beaucoup à souffrir

pendant tout le tems qu'il fut contraint de se cacher pour se soustraire aux recherches qu'on faisoit de sa personne ;

GEORGES II.

mais enfin il eut le bonheur de se sauver. Il se rendit en France , où il demeura jusqu'à la conclusion de la paix. Comme plusieurs personnes s'étoient déclarées en Ecosse & en Angleterre pour le Prétendant , on fit le procès à quelques-uns de ces Jacobites , parmi lesquels il se trouva de grands Seigneurs qui laissèrent leur tête sur un échaffaut.

Comme je ne veus en parlant de la dernière guerre , rapporter que ce qui a rapport à la Nation Angloise , je passe tout d'un coup à la bataille de l'Awffelt , qui se donna le 2 de Juillet 1747. L'action commença à dix heures du matin par l'attaque du Village de l'Awffelt que défendoient les Troupes Angloises , Hanovéniennes , Hessoises & quelques Régimens Hollandois. Ce Village étoit garni de plusieurs pièces de canon , dont quelques-unes prenoient par le flanc gauche l'Infanterie du Comte de Clermont. Malgré le feu de cette artillerie , on parvint au pied du retranchement de ce Village. Les ennemis furent forcés d'abandonner ce poste après plu-

seurs attaques. La Cavalerie Angloise qui vint pour les soutenir fut mise en déroute. Après cela l'armée des Alliés ne put pas tenir long-tems ; elle se retira , & on la poursuivit jusqu'à Mastricht. Le Maréchal de Saxe voulut ensuite attaquer les Autrichiens, qui étoient demeurés tranquilles Spectateurs du combat ; mais le Général Bathiani , se voyant privé des Troupes Hollandoises , avoit commencé sa retraite aussi-tôt après la prise du Village de l'Awffelt , & il marcha avec tant de diligence qu'il ne fut pas possible de l'attaquer. Cette action fut des plus meurtrières. Les vainqueurs firent un grand nombre de prisonniers , parmi lesquels se trouva le Général Ligonier. On enleva aussi aux Alliés plus de vingt pièces de canon plusieurs drapeaux , des étendards & des timbales.

Après la bataille de l'Awffelt , on mit le Siège devant Bergopzoom. Cette Ville est une des plus fortes Places des Pays-Bas ; elle avoit été autrefois assiégée inutilement par Requesens , le Duc de Parme & le fameux Spinola. Le Comte de Lowendalh fut chargé de cette importante entreprise. Il y avoit dans cette Ville
une

une garnison très-nombreuse qu'on pou- GEORGES II.
voit renouveler de tems en tems , parce

qu'on n'avoit pu investir Bergopzoom du côté de la mer. Après plus d'un mois de tranchée ouverte , lorsque les brèches furent devenues praticables , on résolut de faire monter à l'assaut le 16 de Septembre. La France s'attendoit sans doute à perdre beaucoup de monde en cette occasion ; mais par un événement qu'on a de la peine à concevoir , les Assiégés emportèrent la Place sans perdre presque personne à un assaut qui devoit être des plus meurtriers. La Ville fut abandonnée au pillage , & les Habitans dans l'espace d'une heure passèrent de l'opulence à la plus extrême misère. J'ai été témoin de la désolation de cette malheureuse Place , qui présentoit un spectacle bien triste à tous ceux qui sont sensibles aux malheurs de leurs semblables. Le Gouverneur de Bergopzoom qui devoit perdre sa tête sur un échaffaut , en cas qu'il y eût eu de la négligence de sa part , comme on l'en accusoit , fut très-bien reçu à la Cour du Stathouder , qui lui donna d'autres Gouvernemens. Les François après la prise de cette forte Place , vinrent assié-

GEORGES
II.

ger* Mastricht, qui capitula le 7 de Mai de l'an 1748. La garnison en sortit le dix au matin avec tous les honneurs de la guerre, & le lendemain la cessation des Actes d'hostilité fut publiée dans les deux Armées. On convint de part & d'autre d'envoyer des Officiers à Mafseuk pour y régler les limites d'un terrain neutre, afin de séparer les Troupes respectives. Avant la prise de Mastricht il y eut des Articles Préliminaires d'accommodement signés à Aix-la-Chapelle. En attendant l'échange des ratifications qui devoient se faire dans trois semaines, la France convint avec la Grande Bretagne & la Hollande d'une suspension d'Armes, tant sur terre que sur mer. La nouvelle qu'on reçut à Londres de la signature des Articles Préliminaires y causa beaucoup de joye. Les Anglois commençoient à être épuisés par une guerre qui duroit depuis long-tems, & qui leur avoit coûté des sommes immenses; ils étoient obligés de trouver de l'argent, non-seulement pour l'entretien des leurs Troupes, mais encore pour en fournir à la Reine de Hongrie, dont les Finances n'étoient pas ca-

* Le Siege de Mastrick ne fut fait que l'année suivante.

pables de subvenir aux frais qu'il falloit, pour entretenir les Troupes nombreuses que cette Princeſſe avoit à ſa ſolde. GEORGE II.

Enfin cette paix qui étoit tant ſouhaitée , & dont l'Europe avoit ſi grand beſoin, fut conclue & publiée dans tous les Etats qui avoient été en guerre. Les Traités de Weſtphalie , de Nimègue , de Ryſwick , d'Utrecht , de Bade & de la Quadruple Alliance ſervirent de bâſe aux négociations. Il fut réglé qu'on reſtitueroit de part & d'autre toutes les conquêtes qui avoient été faites de part & d'autre depuis le commencement de la guerre. La France devoit rendre toutes les Villes des Pays-Bas dont elle s'étoit emparé , auſſi-bien que de Madras qu'on avoit enlevé aux Anglois , & ceux-ci s'engageoient à reſtituer le Cap Breton au Roi de France. On cédoit à l'Infant Don Philippe les Duchés de Parme , de Plaifance & de Guafte'lla , à condition qu'ils ſeroient réverſibles aux préſens Poſſeſſeurs , en cas que l'Infant paſſât au Trône des deux Siciles. Le Traité de l'Affiento pour la Traite des Nègres , fut confirmé uniquement pour les années de non-jouiſſance. Ainſi ſ'eſt terminée la dernière guerre , pendant la-

GEORGES II. ... quelle Louis XV. a fait voir qu'il n'a-
voit eu d'autres desseins que de soutē-
nir ses Alliés , sans chercher à aggran-
dir ses Etats par de nouvelles conquē-
tes. La modération de ce Prince lui fait
pour le moins autant d'honneur, que les
Lauriers qu'il a cueillis dans le cours de
ses glorieuses Campagnes.





ANECDOCTES CURIEUSES
DE L'HISTOIRE
D'ANGLETERRE.

LODEBROCH, Roi de Dannemarck, ayant été jetté par la tempête sur les côtes d'Angleterre, on le conduisit à la Cour d'Edmond, qui étoit alors Souverain d'*Est-Anglic. Born*, Fauconier du Monarque Anglois, se voyant supplanté dans son emploi par cet Etranger, l'attira dans un bois où il le massacra cruellement. Le chien de *Lodebroch* mourant presque de faim, se rendit au Palais, & après avoir mangé s'en retourna auprès du cadavre de son Maître. Le fidele animal fit la même chose à diverses reprises. On examina ses démarches, & on sçut par ce moyen que le Prince Danois avoit été assassiné.

Les Payfans en Angleterre avoient autrefois coutume de faire l'épreuve des Sorciers de la maniere que je vais dire. La personne accusée étoit obligée d'ar-

tester son innocence par serment , & de recevoir quelquefois la Communion , sur-tout lorsqu'il s'agissoit d'un Ecclésiastique. L'accusé devoit ensuite passer trois jours dans le jeûne & les prières. Le jour que devoit se faire l'épreuve , un Prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux , prenoit un morceau de fer qui étoit devant l'Autel , & répétant le Cantique des Trois Enfans dans la Fournaise, mettoit ce fer dans le feu avec force asper-sion d'Eau benite , après quoi l'accusé devoit marcher sur le morceau de fer tout rouge qui ne brûloit que les coupables. On faisoit aussi l'épreuve par l'eau bouillante presque avec les mêmes cérémonies. A l'égard de l'épreuve par l'eau froide , voici ce qui se pratiquoit ordinairement. On jettoit l'accusé dans de l'eau , sur laquelle on avoit fait des exorcismes. Si on surnageoit , c'étoit une preuve d'innocence ; ceux qui enfonçoient étoient réputés criminels. Toutes ces pratiques superstitieuses furent sagement abolies dans la suite.

Comme la race des *Plantagenets* ou *Plantagenetes* a régné assez long-temps en Angleterre , on ne fera peut-être pas fâché de sçavoir l'origine de ce nom , ou

Pour mieux dire , les conjectures qui ont été faites à ce sujet. Foulques Comte d'Anjou , tourmenté ; à ce qu'on prétend , par les remords de sa conscience , alla en pèlerinage à Jerusalem pour expier ses péchés , & se fit fouetter rudement devant le Saint Sépulchre avec des brins de genêt qui croissent en quantité à Jerusalem. C'est de-là que vient le surnom de *Plantagenet* que Foulques laissa à sa postérité.

Henri VIII. avant que de se révolter contre l'Eglise Romaine, composa un Livre contre le fameux Martin Luther. Cet Ouvrage procura à son Auteur le titre de *Défenseur de la Foi*. Un fou qui étoit pour lors à la Cour d'Angleterre , voyant que le Roi paroissoit fort content du nouveau titre qu'on venoit de lui donner , dit à ce Monarque ; *Mon cher Henri, je t'en conjure , défendons-nous de notre mieux , & laissons la Foi se défendre elle-même.*

Je vais copier ici une Lettre , par laquelle on apprendra de quelle maniere se comporta Anne de Bollen le jour de son exécution. C'est le Gouverneur de la Tour qui écrit à un des Ministres du Roi d'Angleterre.

MONSIEUR,

» Si nous n'avons pas une heure mar-
 » quée qui soit scûe dans Londres , je
 » pense qu'il y aura peu de monde à
 » l'exécution ; il me semble qu'un nom-
 » bre raisonnable de spectateurs seroit
 » le mieux , parce que je croi que la
 » Reine à l'heure de la mort protestera
 » qu'elle est honnête femme pour tout
 » le monde à la réserve du Roi ; car ce
 » matin elle m'a fait venir quand elle a
 » prié le bon Dieu , afin que je fusse té-
 » moin de la justification de son inno-
 » cence ; & comme j'écrivois cette Let-
 » tre , la Reine m'a dit , Monsieur le
 » Gouverneur , j'apprends que je ne
 » mourrai pas avant midi , j'en suis bien
 » fâchée , parce que j'espérois d'être
 » morte à cette heure-là , & que mes
 » douleurs seroient passées. Je lui ai dit
 » que l'Exécuteur étoit si adroit qu'il n'y
 » avoit point de douleur à craindre. Alors
 » elle m'a dit , j'ai appris que l'Exécu-
 » teur est habile , & j'ai le col menu.
 » Elle a mis ses mains autour en riant de
 » tout de son cœur. J'ai vû bien des hom-
 » mes & bien des femmes condamnés à
 » mort ;

» mort ; ils étoient dans de grandes tran-
 » ses , mais il me paroît que cette Dame
 » a beaucoup de joye & de plaisir à
 » mourir. «

Quelques Seigneurs assisterent à l'exécution de cette Princesse. Sa tête fut coupée par l'Exécuteur de Calais , qui pour ces sortes d'expéditions étoit beaucoup plus adroit que tous les bourreaux d'Angleterre. On vit remuer les lèvres & les yeux après que la tête eût été tranchée. Le corps d'Anne de Boullen fut mis dans un espèce de coffre propre à renfermer des armes , & fut enseveli dans la Chapelle de la Tour.

Sur la fin du regne d'Henri VIII. on supprima les lieux de débauches publics qui avoient été permis par l'Etat , & qui étoient distingués par des enseignes. Du tems de Henri II. on fit divers Réglemens au sujet de ces maisons. Il y a quelques années que j'ai lû un projet pour le rétablissement de ces lieux infâmes ; & ce qui paroît singulier , c'est que l'auteur prétendoit qu'une pareille institution contribueroit à la réformation des mœurs dans la Grande Bretagne.

En Angleterre il y a des Anabaptistes de deux espèces. Les mitigés croient

seulement que le baptême ne doit être donné qu'aux adultes. L'autre espèce est composée d'Enthousiastes furieux qui nient presque tous les principes du Christianisme. Ils se souleverent autrefois dans toute l'Allemagne , & vinrent à bout d'y allumer une guerre cruelle , à qui on donna le nom de guerre des Payfans. S'étant rendus maîtres de *Munster* , ils élurent pour Roi un de leurs Docteurs , appelé *Jean de Leyde* , sous le titre de Roi de la nouvelle Jérusalem. Il y en avoit entre eux qui parloient de la Religion d'une manière fantasque & inintelligible , & qui tournoient tout en allégories. Quoique les Anabaptistes mitigés ne donnassent point dans de semblables excès , on les confondoit tous ensemble , & on les regardoit de fort mauvais œil , même dans un Pays où tous les Sectaires vivent assez tranquilles.

Le Précepteur de la Princesse Elisabeth étant allé voir Jeanne Gray à une maison de campagne , il la trouva occupée à lire les œuvres de Platon en Grec , tandis que tout le monde de la maison s'amusoit à la chasse. Ce Précepteur lui demanda pourquoi elle ne se

divertissoit pas comme les autres ; les amusemens dont vous me parlés ne sont rien , répondit-elle , en comparaison du plaisir que je goûte à la lecture du *Phédon* de Platon. On voit par-là que les filles de qualité étoient alors sçavantes.

Ridley & *Latimer* deux Prélats Anglicans , souffrirent la mort avec beaucoup de courage sous le regne de la Reine Marie. Le premier de ces Evêques invita la veille de son exécution le Maire d'Oxford & sa femme à le venir voir mourir ; & tandis que cette bonne Dame fondoit en larmes, il faisoit tout son possible pour arrêter le cours de sa douleur, & il consoloit aussi *Latimer* qui étoit attaché au même poteau. *Ridley* ne se démentit point jusqu'au dernier soupir. Son supplice dura longtems ; car les fagots qui devoient le brûler , n'ayant pas été arrangés comme il falloit ; les jambes furent presque consumées avant que le feu eût attaqué les parties nobles.

Lorsqu'on eut averti Marie Stuart de se préparer à la mort, cette Princesse demanda la permission de conférer avec son Aumonier son Confesseur, & *Melvil* Intendant de sa maison. On ne voulut pas lui accorder son Confesseur, &

on lui donna un Prélat Anglican dont elle se seroit bien passé; elle commanda qu'on servît le souper de bonne heure, afin qu'elle eût plus de tems pour disposer de ce qui la regardoit. Ayant mangé assez peu, selon sa coutume, elle but à la fin du repas à la santé de ses domestiques, qui lui firent raison à genoux l'un après l'autre, lui demandant pardon s'ils avoient manqué à leur devoir. Après le souper, elle lut son testament, & écrivit au-dessous le nom des personnes à qui elle léguoit ses meubles & ses bijoux. Elle se coucha à son heure ordinaire, dormit quelque tems, & se mit en prières le reste de la nuit. Le jour fatal étant venu, Marie Stuart s'habilla comme elle faisoit les jours de Fêtes, & se retira dans la Chapelle où elle demeura jusqu'à ce que le Sherif lui vînt dire de sortir. On n'apperçut sur son visage aucune altération. Sa tête étoit couverte d'un long voile, elle avoit un Chapelot à sa ceinture & un Crucifix à la main. La Reine dit adieu à ses Domestiques, & demanda qu'il leur fût permis d'assister à sa mort. Deux Comtes & les Sherifs marchant devant cette Princesse, elle les suivit à l'échaffaut sur lequel on avoit placé un siège & un coussin. Le

bloc étoit couvert de drap noir. le Prélat qui l'accompagnoit au supplice voulut lui faire une exhortation ; mais la Reine l'interrompit , en lui disant qu'elle étoit résolue de mourir dans la Religion Catholique & Romaine. L'Evêque fit alors la priere , & le bourreau demanda pardon à la Reine ; aussi-tôt les femmes de cette Princesse lui ôtèrent quelques-uns de ses vêtemens & lui bandèrent les yeux avec un mouchoir. Marie Stuart mit sur le bloc sa tête , qui ne fut séparée du corps qu'au deuxième coup.

Le Lord Sanquir que Jacques I. fit pendre en Angleterre , ayant défié un Maître d'armes , celui-ci avec son fleuret lui creva un œil. Quelque-tems après le Roi de France demanda au Seigneur Ecoissois par quel accident il avoit perdu un de ses yeux : un Maître d'escrime m'a mis en cet état, répondit *Sanquir*. Le Monarque François ajouta , cet homme est-il encore vivant ? Cette demande fit une telle impression sur l'esprit du Mylord , qu'à son retour en Angleterre , il fit assassiner le Maître d'armes dans sa propre maison. Jacques avoit accordé des grâces pour de pareils crimes , mais il fut inflexible à l'égard de *Sanquir* , par-

ce que celui-ci, à ce qu'on prétend, ne répliqua rien à une plaisanterie cruelle que fit le Roi de France. Ce Prince ayant entendu que qu'un qui donnoit à Jacques I. le nom de *Salomon*, je veux bien croire, dit le Monarque François, *que ce Salomon dont vous parlez n'est pas le fils de David joueur de Harpe*. Pour entendre toute la malice renfermée dans ces paroles, il faut se rappeler que Marie Stuart mere de Jacques I. avoit été soupçonnée d'aimer un peu trop *David Rizzo*, qui étoit un joueur d'instrumens.

Lorsque Charles I. Roi d'Angleterre fut décapité, deux hommes travestis & avec des masques se tinrent sur l'échafaut pour faire l'exécution, mais on n'a jamais sçu qui ils étoient.

Le Chevalier Antoine Kingston, Prévôt Maréchal de l'armée en Angleterre, envoya dire un jour à Boyer Maire de Bodmyn qu'il iroit diner avec lui. Le Maire fit préparer un magnifique repas. Un peu avant le diner, Kingston tira à part celui qui devoit le régaler, & lui dit de faire dresser promptement un gibet, parce qu'il devoit y avoir une exécution. Cet ordre fut suivi; & après le diner, le Maire montrant la potence au Chevalier, celui-ci lui demanda s'il

la croyoit assez forte : oui , répondit Boyer : eh bien ! faites-en l'essai vous-même , repliqua Kingston , & aussi-tôt il fit pendre le pauvre Maire qui ne s'attendoit point à un pareil remerciement pour le repas qu'il venoit de donner.

La Reine Catherine d'Arragon , dont Henri VIII. se sépara par un divorce, étoit une Princesse pleine de piété, & qui menoit une vie austère. Catherine travailloit de ses mains, & ne laissoit pas les femmes qui étoient à son service sans occupation. Deux Légats étant venus pour parler à cette vertueuse Reine , elle parut devant eux avec un échevau de soye autour du col, & leur dit qu'elle venoit de travailler avec ses filles d'honneur. Que les tems sont changés !

Autrefois en Angleterre, lorsque quelqu'un avoit été tué, les Loix permettoient à la famille du défunt de venger sa mort sur le premier des parens du meurtrier qu'on rencontroit. On appelloit ces sortes de querelles, *Querelles à mort, ou qui ne finissent que par la mort.*

Un jeune Juif ayant embrassé le Christianisme, le pere du nouveau converti s'adressa à un Roi d'Angleterre qui aimoit plus l'argent que la Religion, & donna à ce Prince soixante marcs d'ar-

gent, afin que le Roi engageât le deserteur d'Israël à retourner dans la Synagogue. En effet le Monarque Anglois fit venir le jeune homme, & lui conseilla de retourner au Judaïsme : le fils du Juif très-étonné d'une semblable proposition de la part d'un Roi Chrétien, ne jugea pas à propos de se rendre à ses instances. Le pere voyant le mauvais succès de cette affaire, revint trouver le Roi à qui il redemanda son argent : » certes, répondit l'irréligieux Monarque, j'ai » bien gagné toute la somme ; mais pour » te faire voir que j'en use avec bonté, je te rendrai la moitié de ton argent, & je garderai le reste pour le » conseil que j'ai donné. «

Les Juifs ayant tous été arrêtés en Angleterre, on les traita avec une extrême rigueur, jusqu'à ce qu'ils se rachassent selon le bon plaisir du Roi. Un Juif de Bristol ne vouloit rien donner, malgré tous les tourmens qu'on lui faisoit souffrir. Le Roi ordonna qu'on fit arracher chaque jour une dent macheliere à cet homme opiniâtre, jusqu'à ce qu'il eût payé dix mille marcs. Ce pauvre Juif eut la patience de se laisser arracher jusqu'à sept dents, mais à la huitième il paya la somme qu'on lui demandoit.

Après que Henri VIII. eut supprimé tous les monastères dans ses Etats, il fut mis en question si les terres appartenantes aux Abbayes devoient retourner aux Fondateurs ou Donateurs, ou bien aux Seigneurs de Fief, comme par mort du vassal, ou bien si elles devoient aller au Domaine de la Couronne. On prit le dernier parti.

Thomas *Wolsey*, Cardinal & Ministre sous le regne d'Henri VIII. fut Bachelier dans l'Université d'Oxford dès l'âge de 14 ans, de sorte qu'on l'appelloit l'enfant Bachelier. On lui donna une Cure, & quelque-tems après avoir obtenu ce Benefice, il fut mis au Ceps pour s'être enyvré, & avoir causé du tumulte dans une Foire du voisinage. Il devint dans la suite Aumonier du Roi; & tandis qu'il occupoit cette place, il fut chargé d'une négociation dont il s'acquitta fort bien; il trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes grâces de Henri VIII. qui l'éleva aux premières dignités. Pendant tout le tems de sa faveur, il se comporta avec beaucoup d'insolence. Ayant été disgracié, il se rendit à l'Abbaye de Leycester, & en y arrivant il dit à l'Abbé: *mon Reverend Pere, je viens laisser mes os chez vous.* En

effet il mourut bientôt après, & fut enterré dans la Chapelle de l'Abbaye. Il avoit fait travailler à un Mausolée superbe & à sa Statue, qu'un habile sculpteur de Florence entreprit en 1524. & finit en 1529. Cette Statue coûtoit 4250 ducats, qui furent payés à divers termes à mesure que l'Ouvrier avançoit dans son ouvrage. Après la mort de ce Cardinal, Henri VIII. s'appropriâ tout ce qu'il y avoit de fini, ne voulant pas que le tombeau d'un Sujet effaçât par sa magnificence ceux des Rois d'Angleterre. Volsey avoit fait aussi bâtir un Collège dont le Roi se rendit maître. Le Chevalier *Nicolas Bacon* eut ordre, conjointement avec *Thomas Denneton* & *Robert Carry*, de faire des réglemens pour ce Collège. Il fut ordonné qu'il y auroit des Plaidoyers & autres exercices en Latin & en Anglois, & que quand les Ecoliers du Roi seroient parvenus à un âge un peu mûr, ils seroient envoyés avec les Ambassadeurs dans les différens Etats de l'Europe, pour s'y instruire dans la connoissance des affaires étrangères; ainsi ce Collège devoit être une pépinière d'Ambassadeurs. Parmi ces jeunes gens, il devoit y en avoir qui seroient nommés pour écri-

re l'Histoire des Ambassades, des Traités, & de tout ce qui se passeroit d'intéressant dans les différentes Cours où ils se trouveroient. Mais avant qu'aucun d'eux pût écrire sur ces matieres, le Chancelier devoit leur faire prêter serment qu'ils ne trahiroient jamais la vérité. Ce beau projet n'eut pas lieu.

La premiere fois que Henri VIII. vit Anne de Cleves qu'on lui fit prendre pour épouse, il dit qu'on lui avoit amené une Cavale de Flandres. Le Docteur Nicolas Wotton assura que cette Princesse sçavoit lire & écrire en sa propre Langue, & coudre fort bien. Voilà un très-mince éloge. Anne de Cleves se seroit rendue plus agréable à son mari, si elle avoit sçu la musique pour laquelle Henri VIII. étoit passionné.

On sçait le malheureux succès de l'expédition de Philippe II. Roi d'Espagne contre l'Angleterre. Comme la Flotte du Monarque Espagnol disparut presque entièrement de dessus la mer, on attachâ l'Ecrit suivant à la Statue de Pasquin à Rome : *Sciunt omnes Summum Pontificem mille annorum Indulgentias largiturum esse de plenitudine potestatis sue, si quis certò illi indicaverit quid sit factum de Classe Hispanica, quò*

abierit, in Cælumne sublata an ad Tartara detrusa, vel in aere alicubi pendeat, an in aliquo mari fluctuet ? Cela veut dire en François, » le Souverain Pontife » promet mille ans d'Indulgence à qui- » conque lui découvrira ce qu'est de- » venue la Flotte Espagnole, si elle est » au ciel ou dans les enfers, dans l'air » ou sur la mer. «

Charles I. n'étant encore que Prince de Galles, se rendit en Espagne pour voir la Princesse qu'il avoit envie d'épouser. Bien des personnes désaprouverent ce voyage. *Archy*, bouffon de Jacques I. dit à ce Monarque, *changeons de bonnet : pourquoi donc ?* lui demanda le Roi, *Pourquoi ?* répliqua *Archy*, *qu'est-ce qui a envoyé le Prince en Espagne ? Mais que diras-tu*, répondit le Roi, *si le Prince revient en Angleterre ? En ce cas-là*, dit *Archy*, *j'ôterai mon bonnet de dessus ta tête pour l'envoyer au Roi d'Espagne.*

Les *Indépendans*, dans le parti desquels étoit le fameux *Olivier Cromwell*, furent ainsi appelés à cause qu'ils se déclaroient contre la dépendance des Eglises. Dans une Apologie qu'ils firent de leurs sentimens, ils déclarerent qu'ils avoient consulté l'Ecriture Sainte sans aucun préjugé, qu'ils regardoient la pa-

role de Dieu avec autant de désintéressement & d'impartialité que des hommes de chair & de sang peuvent le faire en toute sorte de conjonctures, n'ayant aucun penchant plutôt d'un côté que de l'autre. A l'égard du Gouvernement Ecclésiastique, ils disoient qu'il falloit s'en rapporter uniquement à l'Ecriture, tant pour les préceptes que pour les exemples, voulant bien recevoir les changemens qu'on trouveroit à propos de faire en conséquence d'une recherche plus exacte. Leur caractère distinctif étoit de condamner les subordinations de Paroisse ou de Province, & de former toutes leurs assemblées sur un plan d'égalité entre les Ministres. Cette Secte doit son origine à *Goodwin, Nye, Bridge, Sympson, & Bourroughs* qui se transporterent en Hollande pour y jouir de la liberté de conscience. Ils revinrent en Angleterre dans la suite, & demanderent au Parlement la tolérance & le paisible exercice de leur culte.

Charles I. ayant été vaincu par ses Sujets rebelles, se retira à Newcastle, où un Ministre Ecossois prêcha devant lui d'une manière fort audacieuse : à la fin du Sermon, le Prédicateur entonna le cinquante deuxième Pseaume qui commençoit de la sorte :

Dis-moi malheureux, qui te fies
 En ton autorité,
 Dou vient que tu te glorifies
 De ta méchanceté ?

Le Roi entonna de son côté un Pseaume, dont voici les premières paroles : *O Dieu, ayez pitié de moi ! car l'homme mortel m'a englouti & m'investit pour me faire tous les jours la guerre.* Le peuple laissa le Pseaume du Ministre, & chanta celui du Roi.

On dit que les Rois d'Angleterre guérissent des écrouelles. Voici l'origine du pouvoir qu'on leur attribue pour de semblables guérisons. Une jeune femme se trouvant stérile, & tourmentée par la maladie des écrouelles, après avoir tenté inutilement tous les moyens imaginables ; fut avertie en songe de s'adresser au Roi Edouard qui seul pouvoit la guérir, pourvu qu'il lavât & touchât les parties affligées en faisant dessus le signe de la Croix. Cette femme pour obeïr à la voix du Ciel se rendit à la Cour, & pria le Roi de vouloir lui servir de Medecin. Edouard fit tout ce qu'on voulut, & aussitôt la malade fut guérie de ses écrouelles, & même de sa stérilité. Cet Edouard est celui qui regnoit en Angleterre avant la Conquête des Normands, & qu'on ap-

pelle Edouard le Confesseur. Ce saint Monarque a , dit-on , transmis à ses successeurs le privilège de guérir la maladie des écrouelles.

Thomas Hobbes fort connu par ses systèmes impies , étoit fils d'un Ecclesiastique , & naquit à *Malmsbury* dans le Comté de *Wiltshire*. Pendant sa jeunesse, il voyagea avec un jeune Seigneur Anglois dont il étoit le Gouverneur. Etant à Paris , il fit connoissance avec plusieurs Sçavans , & surtout avec *Gassendy* ; à l'âge de 63 ans , il s'établit en Angleterre pour y finir ses jours , & il mourut à l'âge de 91 ans. Un de ses principaux ouvrages est un Livre intitulé *Leviathan*, qui est rempli de principes très pernicieux ; il lisoit peu , mais réfléchissoit beaucoup. Cet homme qui croyoit à peine l'existence d'un Etre Souverain, craignoit l'apparition des Esprits & des Revenans. Bayle dans son Dictionnaire a expliqué fort ingénieusement comment une pareille frayeur n'est pas incompatible avec l'incrédulité.

J'ai fait mention dans le cours de mon Histoire d'un certain *Blood* qui vola la Couronne Royale. Voici de quelle manière s'y prit ce hardi voleur pour exécuter son dessein : il alla à la Tour de-

guisé en Ecclesiastique, avec une femme qu'il appelloit son épouse, & qui souhaitoit, disoit-il, de voir la Couronne. Après avoir satisfait sa curiosité, cette femme feignit d'avoir un mal de cœur, & pria Monsieur *Edouards* Gardien des joyaux de la Cour, de faire venir quelque liqueur. *Edouards* dit à sa femme d'en apporter, & Madame *Blood*, ou du moins celle qui jouoit ce rôle but ce qu'on lui presenta, & on la fit reposer sur un lit où elle revint bien-tôt de sa prétendue incommodité. *Blood* & sa femme firent bien des remerciemens pour les honnêtetés qu'on leur avoit faites. Trois jours après *Blood* revint avec une paire de gands que son épouse envoyoit, disoit-il, à M. *Edouards*; celui-ci accepta le présent, & fit volontiers une connoissance plus intime avec un homme qui paroissoit d'une bonne société. *Blood* ne manqua pas de faire de fréquentes visites à son nouvel ami, avec lequel il fit semblant de vouloir contracter une alliance; il proposa un de ses neveux, qui pouvoit avoir disoit-il, trois cent livres sterling de revenu, pour être l'époux d'une des filles de Monsieur *Edouards*. Celui-ci accepta ce parti de bon cœur, & on assigna un jour où le futur viendroit voir sa prétendue

due. Blood se trouva à l'heure marquée à *ce rendez-vous* avec quelques-uns de ses complices, dont il y en eut un qui resta à la porte tandis que les autres entrèrent. Blood annonça ceux qui l'accompagnoient comme des amis, auxquels Monsieur Edouards fut prié de montrer la Couronne. A peine tous ces fripons furent-ils entrés dans la chambre, qu'ils mirent un bâillon à la bouche du bon homme, qu'on meurtrit en même tems de coups, parce qu'il vouloit faire du bruit. Un des complices mit le Globe dans ses culottes, Blood la Couronne sous sa robe, & un troisième limoit le Sceptre qui étoit trop long pour n'être pas appercû. Leur camarade qui étoit dehors leur ayant dit que le fils d'Edouards venoit d'arriver, & de monter au logis, ils partirent avec la Couronne & le Globe; mais Edouards le pere sortant après eux & faisant du bruit, les voleurs furent poursuivis & arrêtés, lorsqu'ils alloient prendre leurs chevaux qui les attendoient à une des portes de la Ville. Blood, quoique prisonnier, eut assés d'audace pour ne vouloir pas rendre la Couronne, & il fallut la lui arracher de force. Edouards & son fils eurent une légère gratification,

qu'on fut même longtems sans leur payer; & comme ils avoient besoin d'argent, ils s'adresserent à un usurier qui leur avança la somme, sur laquelle ils perdirent la moitié.

Voici de quelle manière se fit l'installation d'Olivier Cromwel, lorsqu'il fut déclaré Protecteur du Royaume. On prépara un endroit à l'extrémité de la salle de Westminster, au milieu duquel on mit un riche drap de parade & un siège de même au-dessous, où l'on montoit par deux marches; au devant il y avoit un siège & une table pour l'Orateur, & de chaque côté de la salle des sièges couverts en gradins pour les Membres du Parlement. Son Altesse arriva sur les deux heures après midi, le Comte de Warwick portant l'épée devant lui, & le Lord Maire de Londres portant l'épée de la Ville. Son Altesse se tenant debout sous le drap de parade, l'Orateur lui présenta une robe de velours pourpre bordée d'hermines, dont on le revêtit devant toute l'Assemblée; on lui présenta ensuite la Bible richement dorée en relief, après quoi l'Orateur lui ceignit l'épée & lui mit entre les mains le Sceptre d'or massif, lui adressa un Discours, & lui fit prêter le serment. Tout cela fut suivi de grandes acclamations

du peuple, & l'air retentit du son des trompettes. Le Protecteur s'assit sur son siège de parade, tenant le sceptre à la main. A la droite étoit assis l'Ambassadeur de France, & à la gauche celui des Provinces Unies : près du Protecteur étoit son fils Richard, le Député d'Irlande, le Commandant de la Cavalerie, les Membres du Conseil d'Etat & autres personnes qualifiées; le Comte de Warwick tenoit l'épée à la droite du siège du Protecteur, & le Lord Maire à la gauche. Près du Comte de Warwick étoient le Vicomte de Lisle, le Comte de Montague & Whitlock, chacun d'eux une épée nue à la main. Les Trompettes sonnerent, & un Héraut proclama les Titres de son Altesse. Une proclamation fut adressée au peuple avec ce mot : *Dieu conserve le Protecteur*. Les cérémonies étant achevées, Cromwel alla en pompe à la porte de la salle de Westminster, où il prit un carrosse & se rendit au Parlement.

On publia contre Laud Evêque de Londres un Libelle, qui étoit à peu près conçu en ces termes : „ Laud, prends garde à toi, „ sois assuré qu'on cherche ta vie; comme „ tu es une source de méchanceté, repens- „ toi de tes péchés énormes avant que „ tu sortes du monde, & sois certain

» que ni Dieu ni le monde ne sçau-
 » roient laisser vivre un Conseiller &
 » un flagueur aussi lâche que toi.

Lorsqu'un homme est arrêté en Angleterre, à moins que ce ne soit pour affaires d'Etat, ou crime digne de mort, il envoie une copie du *mittimus* au Chancelier, ou à quelque autre Juge de l'Echiquier que ce soit, lequel est obligé de lui accorder un Acte nommé, *Habeas corpus*, sur la lecture duquel le Geolier ou Concierge doit amener le prisonnier, & rendre compte des raisons de son emprisonnement & détention au Tribunal auquel l'Acte doit être envoyé : alors le Juge prononce si le prisonnier est dans le cas de pouvoir donner caution ; s'il n'a pas ce droit, il est renvoyé en prison.

Un Ambassadeur de je ne sçai quelle Nation qui se trouvoit en Angleterre, travailla à mettre dans ses intérêts les Dames Angloises, sur-tout celles qui parloient beaucoup, & qui recevant chez elles nombreuse Compagnie, pouvoient par leurs discours faire ou détruire la réputation d'un homme. Parmi les femmes de cette espèce, il y en avoit une qui s'appelloit Madame Jacob, dont le Ministre étranger oublia de briguer la faveur.

La premiere fois que l'Ambassadeur passa sous les fenêtrés de cette Dame, elle ouvrit une grande bouche sans rien dire, & sans rendre le salut à M. l'Ambassadeur. Celui-ci repassa plusieurs fois sous les fenêtrés, & ce fut toujours même cérémonie; il envoya chez l'Angloise, pour sçavoir la raison d'un procédé qui paroïssoit si ridicule & si choquant: Madame Jacob répondit qu'elle avoit une bouche à fermer comme les autres Dames; l'Ambassadeur comprit alors la faute qu'il avoit faite, & tâcha de la réparer.

Henry VIII. étant à la chasse de l'Oiseau, & voulant sauter une fosse avec une perche, tomba sur la tête; & si un Valet n'étoit venu à son secours & ne lui avoit débarrassé la tête qui tenoit ferme dans l'argile, ce Monarque auroit été étouffé.

En 1546. un nommé *Foxley* s'endormit le 17 d'Avril, & on ne put le réveiller en aucune maniere jusqu'à ce qu'il eût dormi quatorze jours & quinze nuits; les Medecins ne purent connoître la cause de ce prodigieux sommeil.

Henry VIII. dans le tems même qu'il se révolta contre l'autorité du Pontife Romain, obligea les Anglois à admettre six Articles qui étoient fort catholiques; outre ces six Articles, tous les mariages des Pré-

trés étoient déclarés nuls ; & si un Prêtre vivoit avec une femme comme étant son épouse , il étoit jugé coupable de *Felonie* ; que si c'étoit une concubine , après la première conviction il perdoit tous ses *bénéfices* ; & sur une seconde conviction , il souffroit la peine attachée à la *Felonie*. On devoit aussi punir les femmes coupables. *Cranmer* Archevêque de *Cantorberi*, que *Henri VIII.* aimoit beaucoup , s'opposa autant qu'il lui fut possible à l'observation des six *Articles*. Le Prélat qui étoit partisan de la Réforme , mais qui ne vouloit pas faire connoître ses véritables sentimens , composa secrètement la réfutation des six *Articles*. Le Secrétaire de *Cranmer* copia le Livre avec beaucoup de soin , & s'en retournant avec cette copie à *Lambeth* , il trouva que la clef de sa chambre avoit été emportée par l'Aumonier de l'Archevêque ; ainsi le Secrétaire fut obligé de passer à Londres , & n'osant confier son Livre à personne , il l'emporta avec lui. Des personnes qui étoient dans le bateau avec le Secrétaire voulurent aller à *Southwarck* , pour y voir un combat d'Ours. où le Roi assistoit : l'Ours échappa , se jeta dans la rivière & les chiens après lui ; ceux qui étoient dans le bateau en for-

tirent bien vite, à l'exception du Secrétaire qui ne fut pas assez prompt ; l'Ours gagna le bateau & le fit couler à fond ; le Secrétaire songeant à se sauver, laissa tomber le Livre dans la Tamise. A peine cet homme fut-il hors du péril, qu'il aperçut son cher manuscrit qui flotloit sur l'eau ; le meneur d'Ours pêcha ce Livre, le montra à un Prêtre, qui voyant que c'étoit la réfutation des six Articles, dit à celui qui venoit de lui montrer cet ouvrage, que l'auteur méritoit d'être pendu : le Secrétaire entendant ce discours, dit que le Livre en question appartenoit à l'Archevêque de Cantorberi ; le meneur d'Ours qui étoit Catholique Romain, charmé d'avoir fait une semblable découverte, ne voulut pas rendre le manuscrit ; au contraire cet homme se rendit à la Cour, dans le dessein de remettre le Livre entre les mains de quelque ennemi de Cranmer : mais Cromwel Ministre d'Etat, ami de l'Archevêque, ayant été averti par le Secrétaire de ce qui venoit d'arriver, fit venir le meneur d'Ours, lui arracha le Livre, & le gronda très-fort d'avoir eu la hardiesse de mettre le nez dans les papiers d'un Conseiller privé.

Richard Rouse Cuisinier de l'Evêque.

de Rochester ayant mis du poison dans de la soupe un jour que son Maître donnoit à manger, dix-sept personnes furent mortellement atteintes, & il s'en trouva qui moururent presque sur le champ. A l'occasion de cet attentat, l'empoisonnement fut déclaré par un Acte du Parlement d'Angleterre, crime de trahison, & on regla aussi que ceux qui en seroient convaincus finiroient leurs jours dans de l'eau bouillante, ce qui fut exécuté à l'égard de *Rouse*.

Lorsque Henri VIII. voulut répudier Catherine d'Arragon, le Roi & la Reine parurent devant les Juges qui devoient décider cette importante affaire. Catherine qui sçavoit bien qu'elle perdrait sa cause devant cet injuste Tribunal, se leva de son siège & dit au Roy : » je » suis une pauvre femme étrangere dans » vos Etats, où je ne puis espérer ni bon » conseil, ni des Juges sans impartialité ; » depuis long-tems j'ai l'honneur d'être » votre épouse, & je souhaiterois sça- » voir en quoi j'ai eu le malheur de » vous déplaire ; il y a vingt ans que » nous sommes mariés ensemble, je » vous ai donné plusieurs enfans, & j'ai fait » tout mon possible pour remplir les de- » voirs d'une fidèle épouse ; lorsque vous
m'avez

» m'avés prise pour femme. J'étois vierge,
 » vous le sçavés, & j'en appelle à votre
 » conscience; si j'ai commis quelque
 » faute considérable, je consens d'être
 » renvoyée avec ignominie. Mon pere &
 » ma mere n'auroient jamais consenti à
 » me donner à vous, s'ils avoient cru
 » qu'une pareille alliance fût criminelle:
 » Je ne veux point reconnoître le Tribu-
 » nal où vous me faites aujourd'hui com-
 » paroître; mes Avocats qui sont vos Su-
 » jets & que vous avés nommés vou-
 » même, pourroient-ils me défendre avec
 » la hardiesse & la sincérité necessai-
 » res? Ainsi dispensez-moi de plaider
 » ou de faire plaider ma cause jusqu'à ce
 » que j'aye reçu des nouvelles d'Espagne.

Dans l'entrevûe qu'il y eut entre
 François I. Roi de France & Henri VIII.
 Roi d'Angleterre, celui-ci fit faire un
 Bâtiment de 328: pieds en quarré qui
 communiquoit par une Gallerie au Châ-
 teau de *Guifnes*. Les pièces de ce grand
 Bâtiment avoient été faites avec beau-
 coup d'art en Angleterre; elles furent
 démontées & remportées après l'entre-
 vûe. Les deux Rois se rencontrèrent le
 7. de Juin dans la vallée d'*Andren*, &
 ayant mis pied à terre, ils allerent en

tenant par la main à une Tente de drap d'or. Le 9 du même mois, ils visiterent le camp ou lieu d'exercice long de 150 toises, & large de 103, avec des échafauts à côté pour les spectateurs. On y voyoit aussi deux arbres artificiels, où étoient les Armes des deux Rois & des Seigneurs de leur suite, sur lesquels étoient affichés les réglemens des joûtes, &c. Les 11, 12, 13, 14 & 15 de Juin, les deux Rois accompagnés de sept hommes chacun, se présentèrent contre tous venans, & s'en tirerent avec un applaudissement général. Le 16 de Juin se passa en festins & en danfes avec les Reines & les autres Dames. Le 17 qui étoit un Dimanche, & le 18, le tems étant mauvais, ils se reposèrent. Le 19 ils continuerent les courses. Le 20 le Tournois commença: le Roi d'Angleterre y eut cet honneur, qu'un brave Seigneur François avec qui il combattit, lui offrit son cheval comme une marque qu'il se reconnoissoit vaincu. Le 21 le jeu fut si rude, que quatre des combattans furent blessés. Le 22 on commença les Barres. Le 23 le Roi d'Angleterre avec la Reine Marie sa sœur furent en masque rendre visite à la Reine de France. François I. fit la même chose.

envers la Reine d'Anglererre. Le 24 les deux Rois prirent congé l'un de l'autre, après bien des complimens, des embrassemens & de riches présens qu'ils se firent.

Henri VII. étant Membre de la Confrérie des Tailleurs, comme plusieurs Rois l'avoient été auparavant lui, il les qualifia du nom de *Marchands Tailleurs*.

Un Mendiant qui se disoit aveugle né, & qui prétendoit avoir recouvré miraculeusement la vûe, parut devant le Duc de Glocester dans l'instant même que le prétendu prodige venoit de s'opérer. Le Duc demanda à cet homme : tu es donc né aveugle ? Oui Monseigneur. Tu vois donc clair à présent ? Oui, grâces à Dieu. De quelle couleur est mon habit ? Rouge. De quelle couleur est l'habillement du Monsieur qui est à côté de moi ? Gris, répondit le Mendiant. Comment coquin, s'écria le Duc, tu es né aveugle, tu ne fais que d'être guéri, & tu connois si bien les différentes couleurs ? Aussi-tôt on mit aux Ceps cet imposteur qui abusoit de la crédulité du peuple pour attraper de l'argent.

Il y a trois Rois d'armes en Anglererre qu'on appelle *Garter*, *Clarencieux* & *Norroy*. *Garter* est le principal, institué par Henri V. Sa fonction est d'ac-

LIVRES NOUVEAUX
imprimés en 1750 & 1751.

A

A Brégé Chronologique de l'Histoire d'Angleterre depuis le commencement de la Monarchie, jusqu'au regne du Roi qui est actuellement sur le Trône, avec des Anecdotes curieuses; une Description des principales Villes des trois Royaumes, & un Article à part sur l'Etablissement & le pouvoir du Parlement de la Grande Bretagne, *par M. Du Port Du Tertre*, 3 vol. in-12. Paris, 1751. 7 liv. 10 sols.

Almanach Chantant, suivi de la Loterie des Etrennes Magiques, *par M. Nau*.

Almanach des Francs - Maçons & Franches - Maçonnes.

C

Calendrier Historique des Théâtres, de l'Opéra, & des Comédies Françaises & Italiennes.

Choix de différentes Pièces nouvelles, qui ont été représentées aux Théâtres depuis quelques années, 3 vol. in-12. Paris 1751. 10 liv. 10 s.

D

Déjeuné (le) de la Rapée, ou Discours des Halles & des Ports, avec des Bouquets.

E

Etrennes (les) de la S. Jean, revues corrigées & augmentées, Amsterdam 1751. troisième édition, 1 vol. in-12. 3 liv.

F

Les filles femmes, & les femmes filles, où le Monde change; Conte qui n'en est pas un, avec les quinze minutes, à la Haye 1751.

Historie

M

- Histoire générale, civile, naturelle, politique & religieuse de tous les peuples du Monde, in-12. 17 vol. broché, 30 liv.
 Histoire du Chevalier du Soleil; dont on a tiré sur l'ancien Roman ce qu'on a trouvé de plus essentiel & le plus digne de la curiosité du Public, 2 vol. in-12. 5 liv.

I

- Journaux des Sièges de la Campagne de 1746. dans les Pays-Bas. 1 vol. in-12. avec figures, 1751.

L

- Lettres Turques, & les Lettres de Nedim Coggia, nouvelle édition corrigée & augmentée, 2 parties reliées en 1 vol. Amsterdam, 1751. 13 liv.
 Lettres sur quelques Ecrits de ce tems, par M. F*. Amsterdam, 1750. & 1751.
 Lettres ou Remarques sur quelques Ouvrages nouveaux, 1 vol. in-12. Berlin, 1751.

M

- Mémoires Littéraires, contenant des Réflexions sur l'origine des Nations, & des Dissertations sur les propriétés des différentes Eaux & Fontaines brûlantes, avec le moyen de multiplier le bled & d'améliorer les terres, traduits de l'Anglois, in-12. 1751. 2 liv. 10 s.
 Méditations du R. P. de Chappuis, nouvelle édition augmentée de l'Ordinaire de la Messe. 3. vol. in-12. 1751. 9 liv.
 Moyen (le) d'être heureux, contenant la Description du Temple de Cythère, Rien de trop, ou Chanf Histoire-Chinoise, & Ranné & Mascavres, Conte philosophique, 2 parties. 3 liv.
 Masque (le) ou Anecdotes particulières du Chevalier de *** Amsterdam 1750. 1 liv. 10 s.

O

- Ouvres de M. Rémond de Saint Mard; contenant ses Dialogues des Dieux; les Lettres Galantes & Philosophiques; ses Réflexions sur la Poésie

& autres Ouvrages , nouvelle édition , corrigée
& augmentée , 5. vol. avec figures , Amsterdam ,
1751. 10 liv.

Oeuvres de Vergier , nouvelle édition revue & cor-
rigée , Amsterdam , 2. vol. petit in-12. 5 liv.

Observations sur les causes & les accidens de plusieurs
accouchemens laborieux , avec des remarques
sur ce qui a été proposé ou mis en usage pour
les terminer , par M. Leuret in-8^e. avec figures ,
3 liv.

Opuscules de M F * * * contenant les feuilles périodiques
des Lettres de Madame la Comtesse de * * *
sur quelques Ecrits modernes. 2 vol. in-12. Am-
sterdam , 1751. 6 liv.

Observations sur la Littérature moderne , Amster-
dam , 1750 & 1751.

Observations sur l'Esprit des Loix , ou l'Art de lire
ce Livre , de l'entendre & d'en juger , Amsterdam.
1751. 2 parties. 3 liv.

L'Apologie de l'Esprit des Loix , ou Réponse aux
Critiques. 1 partie.

P.

Pièces dérobées à un Ami , contenant plusieurs Poë-
sies & Chançons , par M. l'Abbé de Lattaignant ,
2 vol. in-12. brochés , Amsterd. 1751. 6 liv.

La Pipe cassée , Poëme Epique , en 4 chants , Am-
sterdam. 1751. 1 l. 4 s.

R.

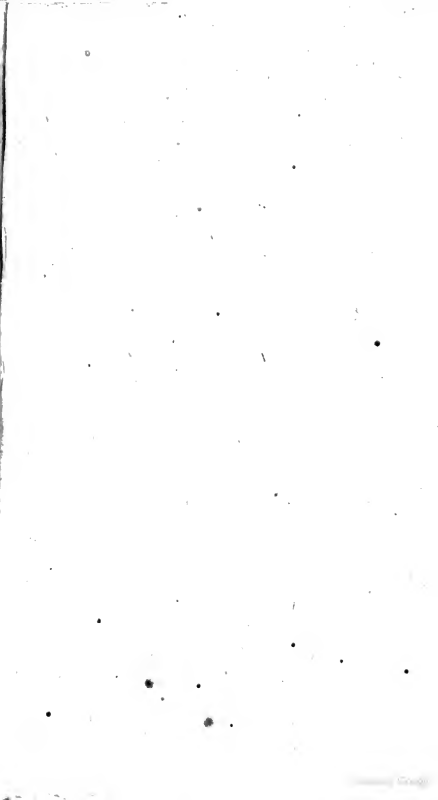
Recueil de différentes Pieces de Théâtre Italien de-
puis 1747. 1 vol. in-8. 4 liv, 10 s.

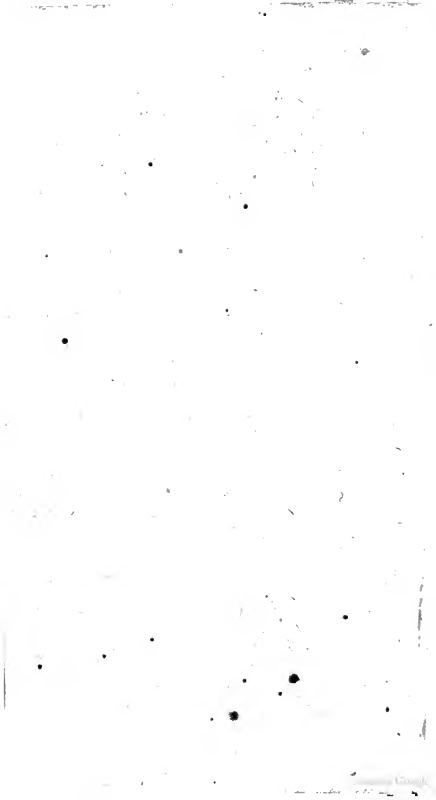
La Science ou Manuel des Ecuyers , avec un recueil
de remedes très-intéressans pour tous les chevaux
& Animaux , par M. de Bégrieres : seconde édi-
tion , 1 vol in-8^e. Paris 1751. 3 liv.

V.

Vie de Pierre Arétin , 1 vol. petit in 12 figures ,
Amsterdam , 1750. 2 liv.

Voyage au séjour des Ombres , à Madame de * * *
2 parties , à la Haye & à Paris , 1751. 3 liv.





12th vol





